TOME XII. N° 24 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 MARS 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Pas effacés (1)

« Bon papa et mémère ».

D'AUSSI loin que je me souvienne, je ne me rappelle pas mon grand-père autrement qu'auréolé, illuminé de cette magnifique chevelure blanche, vraiment argentée, presque candie, qui ressemblait à ces tignasses de sucre filé, dont les pâtissiers décoratifs entortillent leurs pièces montées. L'hiver, il apparaissait vêtu d'une redingote de drap noir, ni ajustée, ni bouffante, attachée d'un double bouton qui ne tenait pas au vêtement. La cravate noire se nouait négligemment, sous le col un peu rigide. L'été, l'alpaga et le nankin remplaçaient le drap, et la cravate devenait un fragment de madras à carreaux et à double pointe, tordu en l'une quelconque des mille manières figurées dans « l'art de mettre sa cravate ». A la ville, un haut-de-forme aux ailes évasées ; aux champs, un panama. Mon père m'a dit, un jour : « Je n'ai jamais bien compris mon père. » C'est trop souvent ce qui menace pères et enfants.

Mon aïeul était un homme étrange, tour à tour cérémonieux, familier ou tonitruant, mais toujours avec majesté. Jamais il ne faisait allusion à son passé militaire ou cour-

tisan. Aux heures où il se montrait à nous, il apparaissait comme préparé pour la vie de famille ; puis il rentrait dans sa vie intérieure, que l'on respectait, sans trop y croire. Ce fut, sans doute, le pire chagrin de son existence, de se juger incompris, comme beaucoup, par ceux de son entourage. Seulement, il y a ceux qui se trompent en cela, et ceux que, réellement, on méconnaît. J'ai le regret de le dire, dans le cas de ce respectable sujet, c'était le premier. Il fut un rimeur de l'école automatique de l'abbé Delille, qu'il admirait, hélas ! Il composait une foule de petites choses dans ce goût. On y trouvait le tour, la pointe, le madrigal et la moralité ; mais pas davantage. Mon père, à qui je faisais un jour cette réflexion, me répondit ingénument : « Je ne sais pas ce que tu veux dire ; je suis sûr qu'on n'y trouverait pas une seule faute de quantité. » Voilà comment l'on entendait la poésie dans ma famille.

Mon grand-père se consolait de ces injustices de foyer, en lisant toutes ces belles choses à de folles marquises (dont la Blocqueville) (1) qui se pâmaient comme les Femmes savantes, qu'elles n'étaient même point. Il avait commencé par Mme de Genlis. C'était plus conforme au type. Il restait, de ce vieux commerce, une longue correspondance ; elle ne devait pas contenir grand'chose. Je ne sais si l'on aurait retrouvé, au fond de tout cela, d'antiques amourettes pédagogiques ; je ne crois pas, rien que du bavardage.

Cette muse mécanique et grand-paternelle comprenait aussi de l'orageux, dans *les Napoléonides*, poèmes sur l'Aigle, qu'il avait servi, et de l'épique, dans *Hercule* dont l'image en bronze doré servait d'ornement de cheminée à l'auteur. C'est devant cette image qu'il me fit comparaître, quand je fus devenu un grand adolescent (je crois qu'il m'avait fait appeler tout exprès, avec solennité) et me dit, les yeux dans les yeux, d'un ton tragiquement peiné : « Mon enfant, je sais que tu t'occupes de littérature ; alors, pourquoi ne m'as-tu jamais parlé d'*Hercule?* » Comment oser lui répondre que c'était *justement pour ça*?

Je commençais d'aimer la poésie, la vraie, de cet amour exclusif, passionné, presque douloureux, déjà combattif, qui devait dominer ma vie, et m'a fait, plus tard, renoncer à d'agréables relations, plutôt que de contribuer, selon moi,

(1) Par moi décrite dans mon *Brelan des Dames*.

méchamment, à illusionner de faux poètes ; je ne voulus pas céder. Je balbutiai, je crois bien que je mentis, disant que je n'aurais pas osé, comme font ceux qui veulent donner le change ; mais je vis passer, dans les yeux de ce vieillard, une tristesse qui me fit, moi aussi, souffrir et m'est devenue presque un remords.

Je crois bien que je l'aimais, du moins de cet amour distant, déférant, et, disons-le, indifférent, que peuvent éprouver les personnes très jeunes pour les personnes très âgées. Le contraire eût été ingrat. Il me traitait avec une préférence que je ne pouvais comprendre, ni m'expliquer, puisqu'elle était presque respectueuse. Depuis, j'ai cru en deviner la cause. Mon aïeul était spirite, fermement, naïvement (plus loin, j'y reviendrai avec détails). A Paris, il se rendait, au moins une fois la semaine, chez un médium, une Mlle Huet, qui devait lui en faire voir de grises. Il s'y rencontrait avec d'autres adeptes, dont je me souviens, un M. Bishop, qui lui rendait fréquemment visite, sous prétexte de leçons d'anglais, et que notre abbé Charpentier jugeait diabolique. Par ce dernier, nous avions su (comment lui-même l'avait-il appris?) qu'au début d'une de ces séances, mon grand-père aurait été accueilli par un guéridon, qui se serait élancé au-devant de lui, en faisant des courbettes. Je crois bien que, sous ce couvert, il y avait du faux et du vrai, comme il advient avec ces sortes d'expériences. Des trouvailles que j'ai faites dans le verbiage d'outre-tombe qui résultait de ces réunions m'ont appris à croire que leur apport n'était pas tout négligeable. Et, de cela, je me suis réjoui, parce que je me suis persuadé qu'elles avaient peut-être attiré l'attention de mon aïeul sur ma personnalité naissante. Je ne puis, je le répète, trouver d'autre explication à la mystérieuse faveur qu'il me témoignait, et qui ne plaisait pas trop à mes cousins, quand elle prenait une forme matérielle.

Dans le temps que je fis au lycée Bonaparte (depuis Condorcet) une ou deux années de très mauvaises classes d'externat, je fus accueilli, un soir, à ma rentrée, par une nouvelle : la découverte d'un très précieux petit livre du dix-huitième siècle que l'on venait de dénicher dans la bibliothèque grand-paternelle. Cela créait un événement de famille ; toute notre république en discourait ; je demandai, moi aussi, à voir. C'était un *Vert-Vert*, orné de gravures avant toute lettre, par Moreau le Jeune, relié en maroquin

citron, avec gardes en tabis rose. J'admirai religieusement. Le propriétaire de ce bibelot, déjà fameux entre nos lares, me contemplait, du fond d'un affectueux silence, qu'il rompit avec des mots étonnants, dont j'ai oublié la formule brève, mais qui faisaient de moi le possesseur immédiat et privilégié de la merveille convoitée par tous. Aucun ne me le pardonna, je le suppose bien ; mais je ne mourrai pas sans avoir connu, au moins à deux reprises, cette exceptionnelle jouissance de se voir attribuer, avec une miraculeuse facilité qui la rend plus belle, une chose que j'admirais avec une extase réfrénée.

Une autre fois, cette préférence éclata encore. Ce fut en 1870, à Courtenvaux, où nous étions réunis un groupe de famille, réfugié, pour la durée de ces cruels jours, sous la protection de nos deux vénérables anciens. Un après-midi que j'avais accepté assez complaisamment de surveiller un turbulent marmot, celui-ci se fit je ne sais quelle bosse, que sa mère criarde vint me reprocher avec pas mal d'éclats. Comme la scène se passait dans un salon attenant à celui de la réunion générale, l'affaire y faisait du bruit. Fort de mon innocence, je me défendais moi-même assez verbeusement contre les invectives de la mégère. Tout d'un coup, une portière se souleva et laissa passer la noble tête de mon aïeul vengeur. Certainement, l'autre partie du rideau devait abriter la balance de Thémis, et je la vis aussi distinctement que cet enfant de Rosny qui, voyant soudain apparaître son bienfaiteur dans une minute de détresse, crut apercevoir nettement la droite de Dieu qui soutenait le globe du monde.

Et la voix de ce Père éternel équitable ou prédisposé articula ces mots foudroyants, dont la divine formule contenait du ferme-bec et de la bonhomie : « Taisez-vous, ma chère ! » La furie énonça qu'elle n'avait plus qu'à remonter pour faire ses paquets. C'était soulager ; nul ne s'y opposa. Il n'en fut rien, elle redescendit, radoucie.

Est-ce mal reconnaître ces partialités expliquées, que d'employer aujourd'hui un peu de critique à juger et à condamner les œuvres de mon défenseur d'autrefois? Je ne le pense pas. Lui-même, maintenant, désabusé de sa Muse en spencer, doit comprendre, comme je le fais, les dessous, préparés pour moi, par ses rythmes sans inspiration vraie, et ses cadences à pirouettes. Je crois à ces perfectionnements, par les générations, de l'exercice du nombre. J'ose espérer

d'avoir versé quelque miel poétique dans les alvéoles qu'il avait préparé.

***

Quoi qu'il en soit, ce châtelain de Courtenvaux jouissait d'une vie mystérieuse qui, si elle ne le rendait pas complètement heureux, lui donnait, du moins, beaucoup de bonheur. Il se jugeait poète et, peut-être, grand poète ; il se sentait en communication avec l'*Invisible* qui le favorisait de continuelles audiences, autant que de bienfaits fabuleux, comme Swedenborg et William Blake ; et ce fait, qui nous était révélé par des indiscrétions partielles, lui conférait, à nos yeux, une fascination assez redoutable.

Certainement, il se croyait des pouvoirs occultes, et pas loin de cousiner avec la thaumaturgie.

Lorsque mourut son fils aîné, quelqu'un vint le chercher en hâte ; il se rendit au domicile du défunt, qu'il appela très fort, par son prénom, à plusieurs reprises, comme s'il avait voulu le ressusciter. Peut-être y avait-il songé. A la mort de sa femme, il recommença. Entre ses actes et le jugement qu'on en pouvait porter, se creusait un intervalle qu'il semblait combler avec son jugement propre et sur lequel il dédaignait de s'expliquer. Faire un miracle est un de ces gestes qui ne devaient pas lui paraître indignes de lui. Dans l'ordre médiumnimique, il les multipliait ; mais descendre aux Enfers, pour en ramener Psyché ou Eurydice, a plus de relief que de faire tourner une table, et je suppose qu'il dut souffrir de partir lui-même pour l'Hadès, avant d'avoir conquis ce brevet supérieur, dans l'ordre des actions au-dessus de l'ordinaire.

En attendant, il se créait beaucoup de petits bonheurs domestiques, dont nous n'apercevions que les prétextes, aussi élémentaires que sont les causes de son ivresse pour le mangeur de haschich, mais auxquels sa disposition particulière prêtait des mystères et des beautés qui le ravissaient et se concertaient avec l'incomparable cadre de Courtenvaux, pour en seconder les enfantins ressorts. Entre ceux-là, je me souviens d'un appel nasillard qui, tous les vendredis matin, se faisait entendre au-dessous de l'une des fenêtres de son appartement, laquelle s'entr'ouvrait alors pour laisser passer un appel semblable. Ces deux notes, bien connues de nous et attendues avec impatience, étaient émises, l'une

par le basse-courier Verrier, l'autre par le maître de la maison ; et l'instrument, dont ils faisaient usage pour cette aubade bizarre, était une de ces coquilles d'escargot auxquelles on soude un sifflet et qui se vendent un sou dans les bazars. Tous deux se rejoignaient pour aller prendre, avec des nasses, dans la petite rivière du parc, des perches destinées au déjeuner maigre.

Certainement, dans cette opération naturelle, embellie par un site magnifique, ce sage illusionniste avait vu quelqu'un de ces gothiques sujets de tapisserie, comme en décrit Flaubert dans sa *Légende de saint Julien* et poussés à la perfection par la *Licorne* de Verteuil.

L'après-midi, on le voyait se promener parmi ses paons, auxquels il jetait du pain, scruter ses viviers, parler à son perroquet, parcourir ses terrasses. Il ressemblait moins à Byron qu'à Noé, que même au Purun Bâghat, dans ses familiarités avec les forces animales. Chacun de nous n'aurait osé l'aborder alors. On le sentait recueilli dans des spéculations, sinon supérieures, du moins étrangères. Tout cela correspondait à des poèmes qu'il composait sans doute en marchant, puis inscrivait au retour. J'ai connu l'un d'eux, qu'il avait rimé pour le docteur Laville, son médecin, préparateur d'un remède contre la goutte. Comme l'auteur de la poésie attribuait à cette drogue le retour de tous les plaisirs, il fallait bien que cet écrivain consciencieux se donnât à lui-même, avant d'envoyer son morceau, la preuve que ses vers n'étaient pas menteurs. Et, parce que l'équitation était mentionnée dans la liste de ces joies reparues, la femme de Verrier eut l'épouvante de voir son maître plus que septuagénaire, et depuis longtemps déshabitué du cheval, enfourcher une jument de service, traverser la cour et se diriger vers l'avenue. Cette femme raisonnable se mit à courir en poussant des cris et causa une telle peur à un jeune veau qu'elle élevait (qui dut la juger sévèrement lui-même) que cet animal prit, à son tour, sa course, et sauta, d'une allée, dans le potager qui était en contre-bas et où il se rompit un membre.

Ce vieillard, un peu excentrique, était bon et doux, et se complaisait à en donner des preuves. De ses voyages auprès des exilés de Claremont, il avait conservé le goût de me parler anglais et s'y adonnait avec une de nos anciennes nurses qui avait épousé le cocher de mon père et, seule des subalternes de la maison, faisait sa popote dans la plus haute

tour du donjon à laquelle on arrivait par le vingt-quatrième escalier du château. Quelquefois, l'excellente Henriette Ollivier, enfermée dans sa tour comme sœur Anne, voyait venir mon grand-père qui lui apportait de beaux légumes du potager dans un panier digne d'Hésiode.

Il aimait ces produits de ses jardins. Sur une des terrasses superposées de la cour intérieure, il y avait des arbustes en pots. L'un d'eux avait produit une orange folle, grosse comme une tête d'enfant, et qui devait représenter à son maître imaginatif tout le verger des Hespérides. S'il nous avait confié son amour pour ce fruit, qu'il aurait volontiers arrosé de vin, à l'imitation d'un personnage de Pline, nous aurions probablement respecté la boule fabuleuse ; mais un amour confié n'est plus digne de ce nom. Mon cousin Anatole, aimable démon, osa, durant nos jeux, attenter à la pomme dorée qui, peut-être, n'aurait jamais cessé de grossir et serait devenue aujourd'hui plus grande que le dôme de Sainte-Sophie ; il l'arracha, la déchiqueta, en fit voguer les débris sur l'eau d'un bassin qui se trouvait là, le tout dans un accès de malice dont il ne tarda pas à redouter les suites.

Le soir, notre vieil aède apparut majestueusement lugubre. Il ne nous prit pas à part, resta distant, mais lança des imprécations à la cantonade qui étaient des lamentations anonymes. Elles disaient à peu près ceci : « Je possédais un fruit qui faisait l'honneur de mes enclos et l'admiration des hommes. Des enfants néfastes, indisciplinés et stupides, insensibles à la faveur d'un tel don qui me venait des dieux, l'ont mis en pièces qu'ils ont jetées aux quatre vents avec une fureur sacrilège... »

Il n'ajouta pas que les coups de dents qu'on y voyait pourraient bien être ceux de Moschus, car il savait très bien que c'étaient les nôtres ; nous aussi, nous ne le savions que trop, puisque l'orange phénoménale n'était pas bonne à manger.

Nous écoutions en silence, le délinquant était penaud. On n'en reparla plus.

Peut-être mon aïeul avait-il fini par prendre son parti de notre indifférence à l'égard de ses travaux, et à les placer au-dessus de notre approbation, parti toujours excellent, parce qu'il permet de concilier l'amour-propre avec la bonne humeur, en faisant la part des deux. Les cloisons étanches représentent une excellente disposition architec-

turale dans la vie commune, qui, sans elles, devient aisément difficile et rapidement insupportable. Ce qui n'empêchait pas l'auteur de rechercher notre suffrage comme interprète, à moins que ce ne fût tout simplement, et, plus probablement, pour son plaisir. Il nous lisait des classiques, à haute voix, le soir, *Mérope*, *Zaïre*, *Alzire*, qui nous semblaient fort ennuyeuses, peut-être pour cette excellente raison qu'elles l'étaient ; mais nous applaudissions le *Lutrin vivant* et, surtout, Gresset, dont notre petit public ne se lassait pas d'entendre nasiller, ânonner, psalmodier les nonnes, aux organes diversifiés, par des grognements, reconnaissables à des hennissements poussifs d'asthmatiques, de l'effet le plus burlesque, du concours le plus cocasse et du ton le plus plaisamment caricatural.

Des épisodes, non moins plaisants, servaient d'entr'actes. Mon cousin Anatole, qui se disposait à devenir un exécutant plein de maîtrise, pour ne pas déserter tout à fait la réunion de famille, s'installait dans une embrasure avec un clavier muet, qui lui permettait de prendre part à la lecture, non sans continuer discrètement ses traits et ses gammes. « Je crois entendre un cheval au galop », dit, un soir, ma grand'mère, qui avait l'ouïe fine. Tout le monde prêta l'oreille. Le bruit s'était tu. La lecture reprit, il recommença. Finalement, on s'aperçut que ce galop n'était autre que le clapotement invisible et presque imperceptible du piano muet, sur lequel le jeune artiste travaillait son Mendelssohn, en écoutant du Voltaire.

*
* *

Ailleurs que dans Courtenvaux, je ne revois pas mes grands-parents, avant une visite qu'ils nous firent, vers 1863, à Pau, où nous passions l'hiver, pour la santé de ma mère, pendant que mon père faisait construire, à Paris, l'hôtel du quai d'Orsay, qui devait, l'an d'après, nous recevoir tous. C'est donc, en dehors de cette féerique demeure de la Sarthe, seulement à Paris, au 41 du quai d'Orsay, que je retrouve mes grands-parents, quand je pense à eux, « souvent, mais peu à la fois », comme disait Mme Aubernon.

Mon père avait construit l'hôtel, un peu moins que de moitié, avec nos cousins Fernand, qui, ayant apporté davantage, s'étaient adjugé le *corner lot*, lisez l'encoignure. On avait voulu donner dans le grand, faire plus fastueux, en s'asso-

ciant. La majuscule de notre nom orne encore aujourd'hui les fenêtres du rez-de-chaussée du côté du quai, et nos armoiries distinguent celle du centre. Je n'aime guère ces associations assujettissantes. Celles-ci ne nous rapporta que des criailleries. Une dangereuse porte de communication faisait affluer chez nous tous nos voisins, quand bon leur semblait ; mais nous n'étions pas toujours trop bien reçus, quand nous leur rendions la pareille.

Ai-je besoin d'ajouter qu'ils ne se crurent engagés envers nous par aucun scrupule, quand l'occasion se présenta de nous lâcher sans excuse. La porte de communication fut murée : on ne s'en trouva que mieux.

Ma mère était entrée là pour mourir. Toute la vie de notre intérieur se concentrait au premier, chez « Bon Papa et Mémère », comme nous les nommions, et qui servaient de prétexte au genre réunion de famille, presque toujours intéressé, souvent banal, jamais sincèrement affectueux.

J'ajouterai encore un trait caractéristique à la description de mon aïeul. Il vivait là parmi de magnifiques objets et d'autres affreux, qu'il préférait peut-être. Parmi les premiers, ressortait éminemment (et je ne sais comment venue là) une pendule, offerte à La Fayette par la France, un des plus beaux spécimens du dix-huitième siècle que j'aie admiré dans ma vie. Wladimir, frère puîné de mon père (il était riche et fouinard), profita d'un partage, pour offrir, de cet objet rarissime, une somme de vingt-cinq mille francs, qui parut grosse aux cohéritiers naïfs, bien qu'elle ne représentât pas le quart de ce que la chose vaut aujourd'hui.

Ce mobilier, Bon Papa se mettait parfois en tête de l'augmenter (plutôt le diminuer) par l'acquisition quotidienne d'un genre d'horreurs, chaque fois renouvelé, dont il entonnait le dithyrambique éloge, et qui désolait sa compagne. Non qu'elle y démêlât quelque passionnette pour une marchande rusée, qu'il n'y avait pas, je crois, lieu de soupçonner, lorsque suffisait seul à expliquer ces horribles achats l'affreux pouvoir dont cet homme était doué de magnifier le lot de loterie ; mais cette fuite pécuniaire gênait les combinaisons d'ordre domestique de cette femme rangée. Ce furent, un temps, des turqueries de bazar.

Au retour de ses recherches, on voyait le promeneur (Mémère avec désespoir, nous avec ravissement) rapporter des paquets assez volumineux, qu'il ouvrait non sans céré-

monie, et dont nous regardions sortir un moutardier en cuivre, orné de croissants d'émail, un plateau, des coquetiers, rivalisant de laideur médiocre, mais qui certainement évoquaient, pour les yeux de l'acheteur, quelque scène des *Nuits arabes*. Longtemps, il contemplait l'affreux accessoire, avec une admiration extatique et songeuse, puis s'exclamait bizarrement : « Qu'est-ce qu'on pourrait bien en faire? » Et, en effet, quelques jours après, le moutardier reparaissait, suspendu au plafond avec des chaînettes, qui le rendaient, s'il se peut, plus détestable encore.

Nos cousins abusaient de ce mauvais goût, et présentaient sous prétexte d'anniversaires et de fêtes de soi-disant cadeaux d'une laideur inouïe. Jamais je n'oublierai un pot à tabac, comme il s'en vendit, un temps, au Palais-Royal : j'en jurerais, déjà, une odieuse importation boche. Cela représentait des touristes, en train de pique-niquer sur un mamelon verdoyant. Un Perrichon, en chapeau tyrolien, fleuri d'edelweiss, levait un verre, dans lequel on aurait pu verser à boire pour une mouche. Puis, toujours, l'obsédante recherche des utilisations possibles de cette nouvelle offrande revenait avec inquiétude : et le pot à tabac se changeait en sucrier.

Puis, ce fut le tour de ces vilaines tasses à café, de la plus basse fabrication, montées sur trois pieds couleur de corail et contournées de lettres gothiques, traçant un prénom en écriture de ronde. Mon grand-père s'était sans doute représenté un repas monstre, offert par lui à toute sa descendance, et que couronnait une célébration du moka dans ces calices attribués à ce rassemblement baptismal, mais inesthétique, et sis entre deux chefs-d'œuvre de Mme Lebrun. Ma grand'mère appelait ça drôlement : « La famille entassée. »

Ce goût des randonnées à la recherche d'objets saugrenus, ce vieillard aimable, mais entêté, n'y renonça jamais. Mal lui en prit. Comme il jugeait humiliant de se faire accompagner, cette manie lui coûta cher. Il fut, un jour, bousculé par des galopins, contre lesquels il s'emporta une dernière fois, comme il faisait contre nous dans nos gamineries, aux jours de notre enfance ; mais cette fois, plus justement, car il ne se releva pas de cette chute, à peine consolée par les précisions qu'il nous fournissait sur le compte de ces jeunes bandits, selon lui, désireux de déterminer des bagarres à la

faveur desquelles ils complotaient de renverser les passantes « pour leur arracher leurs boucles d'oreilles ».

Elles n'en portaient déjà plus.

*
* *

Le chagrin de Mémère, au sujet de ces accroissements de mobilier, venait de ce qu'elle entrevoyait peut-être leur laideur, mais aussi de ce qu'elle n'aimait pas la dépense. Elle n'était pas avare, comme quelques-uns le prétendaient, elle était économe. Avec quelles précautions elle nous entraînait vers son joli bureau à cylindre, qu'elle entr'ouvrait soigneusement pour en tirer un rouleau de buis aux veines rosâtres, duquel sa main maigre et baguée extrayait une pièce de quarante sous, destinée à un petit plaisir supplémentaire. Elle s'excusait de ne pas donner davantage ; puisque c'était charmant, c'était beaucoup. Cette gentille aumône se continua jusque dans le temps où nous étions déjà venus dépensiers ; elle ne nous était plus utile, mais elle nous était toujours chère.

En 1870, nous allâmes visiter un camp, dans le voisinage de Bessé. Nous étions en berline. Il y avait là, tout marmot, tout vêtu de bleu, voué à la Vierge, le pauvre Léon de Montesquiou, qui vient de mourir glorieusement. Un officier nous demanda du change. Ma grand'mère nous fit fermer les stores de la vieille voiture, puis elle souleva un pan de sa jupe, sous laquelle apparut une poche de sarigue, d'où sortirent des billets épinglés, qu'elle palpa soigneusement, afin d'en vérifier le nombre ; puis les stores se relevèrent et l'officier eut satisfaction. Il y avait, dans toutes ces cérémonies, presque rituelles, entourant ce petit acte, de la pudeur pour la robe relevée, et de la prudence pour le trésor révélé. Jamais la majesté de l'argent ne m'a paru si forte.

De fortune moyenne, avec pas mal de charges, notre aïeule veillait, vaquait à tout cela en nous facilitant beaucoup de chose. Quand la soirée avançait, et que l'éclairage cessait de s'imposer, dans une pièce plus ou moins distante, elle se levait, avec une feinte indifférence, s'en allait rendre l'obscurité à cette partie de l'appartement ; et, ce faisant, elle chantonnait. Ce chantonnement, qui ne s'exerçait que dans cette circonstance, nous révélait cet acte, qu'elle croyait dissimuler à son aise. On la plaisantait tendrement.

C'était une vieille de taille plutôt grande, et qui, jusqu'à la fin, avait conservé la démarche vive, qu'allégeaient encore des cages, à la mode d'alors, recouvertes de toilettes de tous les tons du demi-deuil, auxquelles s'ajoutaient des châles de dentelles, des bonnets de blonde, mêlés de coques lilas, quelquefois ornés de guirlandes discrètes, de préférence des sureaux, dont les noires et luisantes baies alternaient avec leurs fleurettes creuses, en forme de petites paumes blanches. A la campagne, elle sortait la tête protégée par de grandes capelines en foulard violet voilé de tulle noir à dessins ou à pois. Elle était coiffée en larges bandeaux d'un gris foncé. Nous étions une famille de chevelus, en vrais descendants des rois des premières races. Ma grand'mère, elle aussi, était née Montesquiou, très fière de signer M. M. Son mari était son cousin germain.

Elle avait, pour lui, une ferveur qui tenait du culte. Je ne sais quand et comment il l'en récompensait, car je ne l'ai jamais vu lui parler avec beaucoup de grâce ; au contraire, souvent, lui adresser des rebuffades. Quand on lui faisait la lecture, elle poussait de petits gémissements de satisfaction, ou de commisération, selon que le sujet passait « du plaisant au sévère ». Son époux lui criait alors du bout du salon : « Que vous font, ma chère, les malheurs de tous ces gens-là, puisque vous ne les connaissez pas? » Mais il se reposait sur elle de tous les soins de maison, pour le sérieux desquels il n'avait aucune vocation et n'éprouvait aucun goût. Après la mort de cette sage ménagère, tout s'en fut à la dérive.

Celle-ci, qui s'appelait Élodie (un des prénoms à la mode de ses jeunes années), avait dû être charmante. Je possède d'elle une grande miniature, qui la représente fort décolletée, et abondamment. Vieillie, cette image la choquait ; elle nous dit, un jour, avec gentillesse : « Je vous prie de croire, mes petits enfants, que je n'ai jamais été comme ça. »

J'ai conté, quelque part, de ma grand'mère un trait qui prouve à quel point, quoique très bonne, elle croyait aux différences de classes. D'une femme qui venait la voir de la bourgade voisine, elle demandait par avance si c'était « un bonnet ou un chapeau », afin de ne pas se méprendre sur l'accueil à lui réserver.

Quand elle fut devenue aveugle, elle dit un dimanche, avec stupeur, à sa femme de chambre, en palpant la robe de celle-ci : « Alphonsine, mais c'est du taffetas !... » Elle demeu-

rait persuadée que ce tissu miroitant et privilégié n'était que pour la maîtresse.

Cette Alphonsine aurait pu servir de prototype à Germinie Lacerteux, d'ailleurs encore à naître. Nous le savions vaguement, sans prévoir cette héroïne, et nous étions scandalisés de sentir cette hystérique (d'ailleurs honnête sur tout le reste, comme sa future sœur) dans le voisinage de notre sainte aïeule.

Mais comme la sainteté n'était pas non plus sans jouer son rôle dans l'existence de cette fille, qui assistait aux offices, un jour qu'elle lisait à sa maîtresse le programme des spectacles, elle dut énoncer le titre d'une nouvelle pièce de Sardou ; seulement, au lieu de prononcer *nos intimes*, comme toute autre aurait fait, elle dit : *noz intimès*, comme si ç'avait été du latin d'église, ou tout simplement de cuisine. On en rit très fort.

*
* *

La piété de Mémère était extrême. Elle eut un aumônier étonnant, qui lui disait la messe à Courtenvaux, dans une chapelle particulière, et, à Paris, dans sa chambre même.

La cataracte fut sa grande épreuve. D'abord peu sensible, ce mal s'accrut vite, au désespoir de ma pauvre grand'mère, qui cherchait à s'illusionner sur l'infirmité menaçante, et faisait des exercices de vue. Elle nous disait : « Est-ce que cette poule, que j'aperçois là-bas, n'a pas une plume de travers sur le bord de l'aile gauche? » C'était vrai, nous la rassurions ; tout de même, elle devenait presque aveugle. Les opérations de cette forme de cécité commençaient à se faire avec assez de chances, et je crois bien que la sienne aurait réussi, sans la mort, à ce moment même, de son fils aîné, Léon, laquelle lui causa tant de chagrin, qu'elle ne cessa de pleurer, et cessa de voir.

Un matin, à déjeuner, elle se leva de table, en prétextant un léger malaise. C'était à Paris. Le repas s'acheva sans inquiétude, puis l'on vint prendre des nouvelles de la malade et de son indisposition passagère. On la trouva dans son lit, sereine ; et comme l'un de nous s'informait de son état, elle répondit simplement : « Je ne souffre pas, je meurs. » Et en effet, elle expira peu après, sans changer de visage ni pousser de plainte.

Digne récompense accordée à ses mérites par Celui en qui elle avait mis sa foi et son espérance !

Je veux citer un de ses écrits, en exemple de bonnes lettres que l'on obtenait, alors, des dames qui ne se piquaient pas de belles-lettres inutiles et fausses. C'est adressé, de Bligny, au régisseur d'Artagnan, le 8 juillet 1854.

« Je viens de recevoir, monsieur, une lettre du curé de Montesquiou qui réclame une prompte réponse, au sujet du baptême de cloche de sa paroisse, dont il demande, à monsieur de Montesquiou et à moi, d'être les parrain et marraine. Je compte sur vous pour me rappeler tout ce que nos fonctions nous imposent, ce sera Mme Beaunier et vous qui nous remplacerez. Votre femme choisira l'aunage de batiste qu'il est d'usage de tourner autour de la cloche. J'en avais pris six mètres pour la cloche de Bessé. Il faut aussi jeter des dragées et des sols à la porte de l'église. Voici la note de ce que nous avions fait alors ; vous la modifierez suivant la localité, c'est seulement pour vous donner une idée de la chose.

« Au curé, 30 francs ; chantres, 20 francs ; pain aux pauvres, 40 francs ; dragées, 40 francs ; 6 mètres de batiste, 30 francs ; ruban blanc, 2 fr. 50 (162 fr. 50).

« Pour les dragées, elles consistaient en plusieurs boîtes communes, pour jeter à la porte, et une demi-douzaine de boîtes, dont une pour le curé, le vicaire, le maire. Vous vous réglerez sur ce qui sera là, présent en clergé, pour cette distribution. Nous avons l'intention de donner une chasuble, que nous enverrons. Nous vous confions, à vous, que nous voulons y mettre environ 120 francs. Si vous pouviez savoir adroitement que, pour le même prix, nous pourrions donner autre chose dont l'église ait plus de besoin, vous nous le manderiez. Si la chasuble convient, je voudrais savoir quelle est la couleur qu'on préfère.

« Quant à l'argent à jeter, on avait jeté pour 15 francs en sols et centimes. Je n'aime pas cet usage, qui, quelquefois, donne lieu à des disputes. Vous ferez ce qui conviendra le mieux à ce sujet. Cette affaire de cloche va vous mettre un peu en frais, j'espère qu'elle ne vous prendra pas tout à fait au dépourvu. Adressez-moi toujours vos lettres à Paris ; vous savez que maintenant il faut les affranchir pour qu'elles ne payent que quatre sols. »

Évidemment, la bonne dame était « regardante », un terme qui me semble renfermer de l'éloge, plutôt que du blâme,

s'il signifie qu'on ne se laisse mettre un bandeau sur les yeux, ni par la Fortune ni par l'Amour. Je conserve de ma grand'-mère trois livres de sa maison, écrits de sa main ; ils vont de l'année 1809 à l'année 1862 ; rien n'y est omis, et la « Cassette de l'empereur » y voisine avec la tirelire.

Mais l'excellente ménagère avait ses minutes artistes.

Elle avait surtout de l'élévation d'âme, une aimable culture d'esprit et, je crois bien, plus de goût que son cher Anatole. J'entends encore sa voix devenue grave nous dire avec un sérieux plein d'onction, auquel sa cécité ajoutait quelque chose d'auguste, ce début d'un poème de Lamartine :

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend, avec lenteur, de son char de victoire ;
Le nuage brillant qui le cache à nos yeux
Dessine en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue...

Elle aimait les romances : une audition de la « Dernière Rose » de Martha l'enivrait de plaisir. Elle l'écoutait en tournant des allégradors. Elle aimait aussi les volubilis. On en faisait courir annuellement sur les palissades légères du jardinet de Courtenvaux qui portait son nom, et elle s'inclinait avec tendresse vers l'azur intense ou l'incarnat, chaque jour renouvelés, de leurs délicates coupelles.

ROBERT DE MONTESQUIOU.

(*A suivre.*)

Comptes interalliés et Créances britanniques

(1823-1923)

Il faut enregistrer comme un fait d'une portée considérable l'agrément qui vient d'intervenir entre les Cabinets de Londres et de Washington pour la consolidation définitive de la dette britannique envers les États-Unis.

Non seulement, en effet, les proportions énormes des engagements pris par la Grande-Bretagne, aussi bien pour les versements en espèces que pour la durée de ces versements, inclinent l'observateur à voir dans cet échange de signatures une orientation significative de la politique anglaise vers un système de solidarité et d'appui mutuel qui assurerait au bloc anglo-saxon une influence prépondérante dans la plupart des affaires des deux mondes. Mais, on doit encore s'attendre à ce que l'Angleterre, se prévalant de sa belle constance de débiteur et de ses importants sacrifices, nous rappelle, à son heure, et non sans un surcroît apparent d'autorité, les précisions essentielles de la note Balfour et les variations sur le *do ut des* apportées à ce sujet, dans son portefeuille, par M. Bonar Law, lors de la courte Conférence de Paris.

Le bref intervalle écoulé entre la rupture de la Conférence et l'acceptation hâtive des conditions américaines, si lourdes qu'elles fussent, par la Trésorerie anglaise, laisse supposer l'existence de quelque lien entre les deux événements.

Encouragé par la faveur avec laquelle ont été accueillis, dans plus d'un milieu, nos précédents articles sur les dettes de guerre de la France et sur la possibilité, sans répudier ces dettes en principe, de leur opposer une créance française qui les absorbe, nous nous proposons aujourd'hui de revenir sur certains chapitres de notre thèse, en les éclairant à la lumière du règlement anglo-américain.

I

Quand on nous dit : « Vous voyez, l'Angleterre s'exécute. La France devra s'exécuter à son tour », une réplique s'impose aussitôt. C'est qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre la position de la France et celle de l'Angleterre, débitrices toutes deux des États-Unis, pas plus qu'entre la position du gouvernement anglais et celle du gouvernement américain, créanciers tous deux de la France.

Une grande partie de notre opinion publique, particulièrement dans nos sphères dirigeantes, semble encore aujourd'hui se plaire à prolonger une équivoque dont nous avons déjà montré tous les dangers ; l'équivoque, ou plutôt l'erreur, révélée, depuis l'armistice, par l'attitude de nos ex-alliés anglo-saxons, et qui, pour leur suggérer l'oubli de dettes que nous avions oubliées nous-mêmes, consiste à leur parler obstinément aujourd'hui de guerre *commune*, d'efforts et d'objectifs *communs*, de gloires *communes* dans l'unisson du triomphe *commun*. Ce serait, sans doute, la solution la plus simple, si nos anciens compagnons d'armes, tout en glorifiant l'inébranlable vaillance des soldats de l'Entente et leur héroïque dévouement à sa cause, ne se dérobaient pas à la conséquence de ce principe, c'est-à-dire à la mise en commun des frais, comme de tous les autres efforts, et, par suite, à l'extinction réciproque des dettes. Cette conclusion est exclue, en effet, du programme américain comme du programme britannique, et le règlement rapporté de Washington par le chancelier de l'Échiquier, sir Stanley Baldwin, semble devoir être, pour les Cabinets de Londres et de Washington, le point de départ, et comme le type, des règlements qui seront proposés, imposés même, si l'on peut, aux nations débitrices. Précisément, au dîner annuel de l'Association des joailliers de Birmingham, l'honorable sir Stanley Baldwin,

lui-même, vient de prononcer en ce sens un discours sans ambages, sur lequel M. Chamberlain, en répondant, a cru devoir renchérir.

Devant de tels présages, il appartient à la France de rechercher par des voies pratiques comment elle pourra alléger le fardeau des 25 milliards de dettes de guerre (60 ou 70, au change actuel), qui pèsent si lourdement sur ses finances et sur son crédit. Ce n'est plus, croyons-nous, sur de simples appels à l'esprit d'équité, à la générosité, à la gratitude de nos créanciers qu'il convient de reposer notre confiance, si motivés, si pressants que soient ces appels. Après tant d'interprétations du sentiment français, la remarquable brochure dédiée « A nos amis d'Amérique », où M. Gabriel Bonvalot vient de résumer, avec la fougue et la bonhomie persuasives qui lui sont propres, les titres irrécusables qu'inscrivent à notre avoir nos dommages et nos blessures de la grande guerre, cette brochure restera un chef-d'œuvre parmi tous ces douloureux plaidoyers. Le mal est que ce ne soient là que des plaidoyers et que la France y apparaisse plaidant sa cause devant des juges presque décidés à rester sourds. Le point de droit qui, soutenu à son heure, dans l'atmosphère de la victoire, n'aurait recueilli que des adhésions, s'est changé, après trois ans de somnolence et toute une année de controverses poursuivies sur un plan défavorable, en un thème ingrat de doléances et d'apologies. Si la doléance n'a rien qui flatte notre dignité nationale, l'apologie est menacée de demeurer stérile, aujourd'hui que des textes législatifs, des contrats internationaux semblent interdire à nos créanciers, eussent-ils les meilleures intentions du monde, de revenir en arrière et de déchirer d'un beau geste la page de leur Grand Livre où se détaille notre compte débiteur.

C'est avec la conscience réfléchie de ces faits que nous avons cherché à étudier de nouveau le problème, en l'envisageant sous l'angle du règlement Baldwin, puisque aussi bien ce problème ne se pose que vis-à-vis de ceux de nos ex-alliés qui, après avoir envoyé sur notre sol, pour leurs affaires, des effectifs comparables aux nôtres, s'apprêtent aujourd'hui à nous dépêcher leur huissier.

A bien considérer la question, on est en face d'un dilemme : ou la guerre sur le front de France fut une guerre *commune*, ou elle se divise en trois guerres *séparées*. Si l'on écarte le premier terme, force est de se rabattre sur le second. Plus on

étudie d'ailleurs ce second terme, plus on incline à y voir le reflet le plus exact des événements tels qu'ils seront recueillis par les annalistes, sur les tablettes définitives de l'histoire.

Rappelons brièvement les quelques points de repère nécessaires pour situer et délimiter notre thèse.

La guerre est déclarée par l'Allemagne à la France, le 1er août 1914, en raison de l'alliance franco-russe. L'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne, le 5 août suivant, non pas sur l'appel émouvant adressé par M. Poincaré au roi George, mais pour la violation de la neutralité belge par les armées allemandes et leur marche sur Anvers, ce pistolet braqué sur Londres. Enfin, la guerre est déclarée à l'Allemagne, le 6 avril 1917, par le président Wilson, à la suite d'une série d'attentats au droit des gens dont des centaines d'Américains avaient été victimes (torpillages du *Lusitania*, de l'*Hesperian*, de l'*Arabic*, de l'*Ancona*, du *Persia*, etc., etc.) et pour répondre au sentiment public soulevé par l'audace croissante de l'amirauté allemande dont les sous-marins menaçaient jusqu'au littoral du Nouveau Monde.

En soulignant ainsi les motifs qu'eurent les Cabinets de Londres et de Washington pour leur entrée en campagne à nos côtés, nous n'entendons nullement écarter le pieux souvenir du secours que voulurent apporter à la France nombre de nos amis d'outre-mer et qu'ils nous apportèrent réellement dans leur sang et dans leur âme, quelles que fussent les combinaisons de leurs gouvernements. Comme à eux, cette pensée nous est infiniment chère. Mais ce sont les gouvernements qui incarnent et qui engagent leurs peuples. L'idée de secours, celle qui fut au premier plan quand il s'agit d'expédier des contingents en Serbie, en Macédoine, dans la Haute-Italie, n'entra pour rien dans leur décision. D'autre part, l'assertion d'après laquelle le concours britannique et le concours américain furent indispensables à nos armes pour la victoire finale amène la réponse que le concours français le fut tout autant, si ce n'est davantage, aux armes de nos camarades de guerre. Invoqué contre nous, l'argument tiré de ce concours est inopérant. Ces divers points sont utiles à établir, car ils nous mettent à même de porter un regard plus froid sur les caractéristiques des interventions anglo-saxonnes, et de donner à nos conclusions un tour plus dégagé.

Dès le début de la conflagration, la force des choses fit de l'Angleterre et de la France des *alliées* contre l'adversaire germanique (Convention militaire de Londres, 4 septembre 1914). Au contraire, en entrant dans le conflit, le président Wilson prit soin de spécifier que les États-Unis n'entendaient agir que comme *associés*, réduisant ainsi au minimum les liens de leur solidarité militaire avec l'Entente dont ils s'isolèrent graduellement, après la victoire, au point de conclure avec les vaincus une paix séparée.

La juxtaposition des trois armées française, britannique, américaine, prend ainsi une physionomie et un sens tout particuliers. C'est qu'un conflit de peuples est une chose complexe. Le choc des armées n'en est qu'une figure. Nous avons pris la stratégie pour la guerre, c'est-à-dire la partie pour le tout. La communauté des moyens nous a voilé la diversité des causes et des buts. Poursuivie, au cours de périodes successives, mais sur le même champ de bataille, cette conjugaison des efforts fut fertile en actes d'assistance militaire, chaque guerre représentant une *diversion* au profit des autres. Elle n'en donne pas moins lieu à des responsabilités matérielles, très différentes suivant que l'on considère tel ou tel des cobelligérants.

Tandis, par exemple, que le débiteur français se bat, sur son sol à lui, à côté de son créancier britannique, le débiteur britannique se bat à côté de son créancier américain, sur le sol français. Quand le débiteur français se bat à côté du créancier britannique, c'est en vertu d'une alliance, c'est-à-dire du plus étroit contrat de la fraternité d'armes, et l'un des alliés fait sa guerre chez l'autre, l'Anglais chez le Français. Quand le créancier américain se bat aux côtés du débiteur britannique, ce sont de simples associés qui se battent chez un tiers, chez l'associé de l'un, allié de l'autre.

Cette diversité des origines, des buts et des modalités présente une importance décisive pour la saine appréciation des rapports de débiteur à créancier entre les trois principaux cobelligérants de l'Entente. Une portion importante du territoire français a servi pendant quatre ans à la guerre britannique. Une portion importante du territoire français a servi pendant dix-huit mois à la guerre américaine. Tandis que nous faisions notre guerre chez nous, sur notre sol, pour l'intérêt français, l'Angleterre, notre créancière, fit sa guerre chez nous, sur notre sol, pour l'intérêt britannique ; les

États-Unis firent leur guerre, chez nous, sur notre sol, pour l'intérêt américain. *We made our own war.* Nous avons fait « notre propre guerre ». Leurs chefs d'État l'ont proclamé assez haut. Leur règlement de comptes ne nous concerne point ; il est pour nous, dans la plénitude du terme : *Res inter alios acta.*

La moindre analyse ne fait que confirmer notre dire. En effet, cette liquidation porte, pour une large part, sur des comptes qui se sont formés pendant trois ans entre clients et fournisseurs. Au moment où le président Wilson jetait le gant à l'Allemagne, la dette commerciale anglaise vis-à-vis des États-Unis atteignait déjà 7 à 800 millions de livres sterling. Jusque-là, notons bien ceci, aucune discussion de principe ne pouvait intervenir. A partir du 6 avril 1917, la situation change ; la guerre déclarée par les États-Unis à l'Allemagne élit domicile. Où cela? En France. Tel n'est pas le cas pour l'Angleterre. Un compte spécial s'ouvre à notre crédit, un autre au sien. L'Angleterre acquiert une créance sur un pays qui fait sa guerre avec elle, mais non chez elle ; nous acquérons une créance sur un pays qui installe sa guerre chez nous.

Dans ce regroupement de l'Entente sur le sol français, qui donc eut le plus à pâtir du caractère forcené que prenait la guerre? La France qui opposait au choc germanique un front de 450 kilomètres, quand l'Angleterre en opposait 150. La France qui livrait à la recrudescence de la bataille ses terres retournées, ses villes et ses villages plus ou moins meurtris, pour une pulvérisation plus complète, pour un degré de plus dans l'anéantissement...

De ces misères, la Grande-Bretagne, dans ses îles aux ceintures d'argent, dans ses lointaines colonies, ne connut presque rien.

En un mot, quand elle se fit sentir aux forces britanniques, la coopération américaine ne se traduisit guère que par des avantages. Quand elle se fit sentir aux forces françaises, ces avantages, si précieux qu'ils fussent, n'allèrent pas sans de lourdes contre-parties, sans des perturbations profondes qui pèseront longtemps sur le patrimoine et sur le moral français.

Quoi qu'il en soit de cette différence, entre le compte français et le compte britannique, une controverse tout à fait plausible pouvait s'ouvrir à Washington pour cette seconde

période, celle où les États-Unis greffèrent leurs opérations à titre d'associés sur la coopération préexistante des Alliés. Pour la portion de ses dettes rattachée à cette dernière phase du conflit, la Grande-Bretagne aurait pu, comme on l'a fait en France, invoquer la guerre commune, la mise en commun des efforts et des pertes, et conclure logiquement à l'annulation ou à la réduction de ce nouveau compte. Elle aurait pu, surtout, user d'un argument que nous jugeons solide et que nous insérons, pour notre part, dans notre thèse vis-à-vis des États-Unis. C'est que, si, dès le 6 avril 1917, il y eut bien une guerre *américaine*, idéalement greffée sur les autres, il n'y eut cependant de bataillons américains sur la ligne de feu qu'un an plus tard, et que, durant toute cette année, les armées allemandes n'en firent pas moins la guerre à l'Amérique absente malgré elle, une guerre qui se traduisit par l'accélération fiévreuse de la ruine de l'Empire des tsars avec l'aide du bolchevisme, et par le surcroît de ruées furieuses multipliées contre le rempart anglo-français, avec le renfort de cinquante divisions rappelées du front russe.

Il ne semble pas que, dans ses négociations, sir Stanley Baldwin ait abordé ce côté délicat du problème. Peut-être n'a-t-il pas voulu, en digne britannique, paraître mêler des à-côtés de sentimentalisme à un règlement scrupuleux élaboré entre gens d'affaires de même envergure et de même mentalité. Peut-être l'importance des comptes en jeu ne lui a-t-elle pas paru valoir le risque de soulever une enquête qui, sur un autre terrain, pouvait être retournée contre lui. Libre à la riche Angleterre de renoncer à une demande reconventionnelle qui pouvait, en effet, l'embarrasser dans ses discussions éventuelles avec la France. Quoi qu'il en soit, pour un capital prêté d'environ 25 milliards de francs or, la Trésorerie britannique s'acquittera, comme on sait, en soixante-deux annuités, en payant un intérêt de 3 pour 100 pendant dix ans, et de 3 et demi pour 100 pendant les cinquante-deux années suivantes. C'est-à-dire que, jusqu'en 1985, chaque habitant de la Grande-Bretagne paiera de ce chef 15 shillings par an.

Cet imposant règlement de comptes offre un indéniable sujet d'édification et nous ne pourrions qu'y applaudir s'il ne fallait pas y voir une menace dirigée dès maintenant contre le débiteur français. Il importait d'autant plus de faire toute la lumière sur ces distinctions que, pour nos créan-

ciers, la vraie valeur de leurs créances réside bien moins dans la perspective d'un remboursement auquel ils affectent dédaigneusement de ne pas croire, que dans les moyens de pression qu'elles constituent entre leurs mains pour manœuvrer notre politique en Orient, sur le Rhin, ou ailleurs.

En ce sens, la résolution déposée dans les premiers jours de janvier, au Sénat américain, par le sénateur Reed, du Missouri, invitant le Président à s'informer si la cession des Antilles ne pourrait pas figurer dans la liquidation des dettes de guerre, est pour nous un son de cloche à retenir. L'Angleterre a paré le coup pour la Jamaïque. Aurons-nous la même dextérité pour la Martinique et la Guadeloupe?

C'est pour prévenir ces approches que nous proposons de nouveau la constitution d'une créance française pour laquelle la méthode à suivre comporterait trois étapes : choix d'une commission parlementaire, enquête et, s'il le fallait enfin, recours à la Société des Nations. D'importants suffrages nous donnent l'assurance d'être sur le bon chemin. Autant que l'Angleterre, la France a le respect de sa signature. Mais, il est des immolations qu'on ne peut exiger d'elle et dont les générations françaises du vingtième siècle doivent être préservées. Comme l'a dit excellemment M. Bonvalot, dans le titre de sa brochure : La France doit moins qu'on ne lui doit. C'est ce que nous établissions nous-mêmes dans nos articles : *Notre dette et notre dû* (1) et *la Créance du sang et du sol français* (2). Il n'est point trop tard pour ouvrir la procédure. Nul n'est censé renoncer à son droit. Le vieil adage vaut pour les peuples, comme pour les particuliers.

II

Si du moins l'Angleterre, en parlant du règlement nécessaire de notre dette vis-à-vis d'elle, semblait devoir s'inspirer de l'esprit libéral qui l'anima jadis, en des circonstances presque pareilles. Ce n'est pas, malheureusement, ce qu'on peut déduire de la note Balfour, ni du langage de M. Bonar Law. Mais, quand sir Stanley Baldwin célèbre, avec une fierté légitime, d'ailleurs, l'ajustement mémorable des comptes anglo-amé-

(1) *Revue universelle*, 15 mai 1922.
(2) *Id.*, 1er octobre 1922.

ricains et le cite comme un précédent décisif pour les cas du même ordre, il nous permettra de relever dans les chroniques de sa comptabilité d'État un autre précédent qui prend une valeur singulière aujourd'hui pour le débiteur français.

Envisageons, par exemple, certaines des guerres financées et soutenues par la Grande-Bretagne de 1793 à 1815, contre la République française, d'abord, puis, contre Napoléon.

On sait que, jusqu'à la conflagration de 1914, l'Angleterre n'avait jamais songé à lever une véritable armée nationale. Il en résulta qu'au cours des luttes qui remplirent pour elle le dix-huitième siècle et le début du dix-neuvième, elle se trouva obligée de se créer des alliances sur le continent, et de les maintenir par le moyen de subsides. Par ce procédé, elle arrivait à retenir en Europe les principaux efforts de son adversaire, tandis qu'elle concentrait sa propre puissance sur ses flottes, en les consacrant à la défense de ses colonies. C'est ainsi que le système consistant à fournir à ses cobelligérants des subsides plutôt que des prêts devint, en quelque sorte, traditionnel pour le Royaume-Uni. Il n'aurait tenu qu'à nous, peut-être, en 1914, d'obtenir le maintien de cette tradition.

La période qui s'ouvre en 1793 offre, cependant, une exception à cette règle en ce que, durant les premières années, des prêts importants furent consentis par le cabinet de Londres à l'ensemble des pays qui, depuis 1806, portèrent le nom d'Autriche.

De 1793 à 1816, les débours de guerre du Gouvernement britannique au compte des coalitions s'élevèrent au total (considérable pour l'époque) de 59 millions de livres sterling, soit un milliard 500 millions de francs. Sur ce total, une somme de 7 millions de livres avait été avancée à l'Autriche en 1795, 1797 et 1800, sous la forme d'emprunts successifs.

Pour son premier emprunt (4 mai 1795), conclu au cours de la première coalition, l'Autriche recevait 4 millions 600 000 livres, fournis en grande partie par le public anglais, mais qui devaient être remboursés au gouvernement lui-même six mois plus tard. Le gouvernement de George III garantissait, en effet, un intérêt de 3 pour 100 par titre de 100 livres nominales, prises au taux de 60 livres à la souscription. Le remboursement promis n'eut pas lieu, d'ailleurs, à la date fixée.

En 1797, un nouvel emprunt à court terme de un million

620 000 livres fut contracté par l'Autriche sur le marché anglais, pour le règlement de ses comptes avec le gouvernement britannique. Les souscripteurs versaient leur argent directement à la Trésorerie anglaise, recevant en échange des titres autrichiens 3 pour 100 dont le Cabinet de Londres garantissait encore une fois l'intérêt. La victoire de Bonaparte à Marengo et celle de Moreau à Hohenlinden (1800) bouleversèrent ces combinaisons. Un autre emprunt de 2 millions de livres conclu peu avant la dernière de ces deux batailles ne fut réalisé que partiellement, et sombra de même dans le désastre autrichien consacré par le traité de Lunéville (1801).

En dehors des emprunts précités, les prêts de l'Angleterre furent insignifiants. Sur 59 millions de livres, 50 millions avaient été alloués sous la forme de subsides dont le compte disparut sous un coup d'éponge. Par contre, lorsqu'après Waterloo, la question des remboursements fut posée devant les gouvernements débiteurs, le total des emprunts contractés par l'Autriche sur le marché anglais, en y comprenant les intérêts garantis et payés par l'Angleterre, s'élevait à la somme de 10 millions 500 000 livres sterling qui fut reportée à son débit.

Le problème qui se présentait à ce moment pour la cour de Vienne était sensiblement le même que celui qui se présente pour nous aujourd'hui, à savoir : le règlement de dettes contractées pour la cause commune par un allié financièrement très affaibli. On sait que, pendant vingt ans de guerres presque ininterrompues, le poids principal des coalitions formées contre la République française, puis contre Napoléon, par le gouvernement anglais, fut supporté, sur les champs de bataille européens, par les armées et les peuples de l'empereur François II. La dette globale du Trésor autrichien avait triplé et, pour se procurer des ressources, le fisc impérial en était réduit aux emprunts forcés. C'est dans ces circonstances qu'un arrangement final intervint, le 17 novembre 1823, pour l'extinction des dettes de guerre contractées par la cour de Vienne. Celle-ci n'eut plus à payer, en tout et pour tout, que 2 millions 500 000 livres sterling pour le règlement global des créances anglaises issues de ses emprunts. Le total de la dette autrichienne, à ce moment, s'élevait, avec les intérêts composés, à environ 20 millions de livres ou 500 millions de francs. La remise effective consentie sur ce chiffre se montait donc à près de 90 pour 100.

Évidemment, la situation de l'Angleterre vis-à-vis de ses partenaires était alors relativement simple, comparée à celle d'aujourd'hui où le Trésor britannique, créancier de la France, est débiteur sous diverses rubriques des États-Unis, comme la plupart des autres alliés continentaux. Quoi qu'il en soit, l'historique du rôle financier joué, de 1793 à 1815, par le Gouvernement anglais montre qu'après avoir versé : à l'Autriche 12 000 000 de livres sterling ; à la Prusse 5 670 000 livres ; à la Russie 9 413 000 livres ; aux autres coalisés 30 885 000 livres et pliant lui-même sous une dette générale de 900 000 000 de livres (soit plus de 23 milliards de francs), il ne s'occupa, en fait de remboursement, que des emprunts autrichiens proprement dits. Encore la somme à rembourser fut-elle réduite, comme on l'a vu, à un dixième de son montant.

On ne peut qu'être frappé du contraste offert à ce propos par le traitement réservé aujourd'hui à la France, dans les plans des porte-parole anglais. Pour machiner une compensation plus large au profit de l'indemnité allemande, il leur faut le simulacre d'un sacrifice plus onéreux qui serait assumé par l'Angleterre, et portant sur la dette française maintenue avec soin, dès lors, à son chiffre initial.

En résumé, tout ce vaste problème ne semble guère comporter que trois solutions : ou la remise mutuelle des dettes de guerre, ce dont nos créanciers ne veulent pas ; ou l'opposition de créances qui se font équilibre et pratiquement s'annulent, ce que nous proposons ; ou le paiement soit intégral, soit réduit, après des controverses qui n'iront pas sans laisser derrière elles quelque amertume.

Nous nous refusons à croire que lorsqu'une décision finale devra intervenir et que l'Angleterre devra prendre sa responsabilité devant l'histoire, elle accepte de paraître avoir adopté, à cent ans de distance, deux attitudes absolument contraires, suivant que l'argent prêté par elle aura servi à la victoire de la France, ou à celle de ses ennemis.

PAUL LEFAIVRE,
Ministre plénipotentiaire.

La Brière[1]

III

Ce matin-là d'été, dans le quartier de l'Étage, pendant que l'air se chargeait de la bonne sente des œillets, que les géraniums, au bord des fenêtres, fleurissaient de leur pourpre ensoleillée la chaux fraîche des chaumières, il y avait grosse voix chez Julie ; presque du tapage. Et de la rue on entendait, bien que tout fût fermé chez elle.

Une carriole stationnait devant la porte ; sur le chemin, un homme qui n'était point de là, un homme à casquette de velours, attendait en flânant, les mains dans les poches.

Soudain, un éclat de voix se répandit au dehors, et M. Breteché, le visage congestionné, parut sur le seuil, avec sa grande blouse bleue, et derrière lui, Julie, les cheveux en désordre, pâle et le suppliant :

— Puisque je vous dis, monsieur Breteché, je vous en prie... remettez-moi jusqu'à la Toussaint !

— Ah, oui !... et M. Breteché se retourna avec violence. Je les connais, vos Toussaints... Il n'y a point de Toussaint, l'argent que vous me devez n'a rien à voir avec la Toussaint... Voici M. Pataud... M. Pataud est mon homme... Conduisez-nous...

Mais Julie s'accrochait à ses meubles, continuait d'implorer :

(1) Copyright 1923 by Bernard Grasset. — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février, 1er mars 1923.

— Monsieur Breteché ! Monsieur Breteché !...

— Monsieur Breteché ! s'exclama l'épicier, en revenant sur ses pas et rentrant dans la maison. Madame Chantal, vous commencez joliment à m'échauffer les oreilles... et puisque cet arrangement à l'amiable n'a pas le bonheur de vous plaire...

Le reste encore se perdit dans la maison, derrière la porte qu'on poussa ; et l'homme, dans le chemin, M. Pataud, de son métier boucher à la Barbotte, se remit à attendre tranquillement tout en se grattant la tête, tout en regardant l'alouette qui montait, les pigeons pattus sur le toit de la maison, qui se faisaient des cérémonies... Puis, la porte s'étant rouverte, l'on entendit encore la voix de M. Breteché :

— L'homme de loi ! l'homme de loi ! comme si l'homme de loi se tenait là quelque part, caché, tout prêt à voler à son secours.

Mais Julie maintenant s'essuyait les mains à son tablier. Elle avait fini de tout tenter pour faire de son mauvais droit raison. Un soupir s'exhala de sa poitrine. Elle considéra un instant ces petits yeux luisants qui lui fouillaient le visage, ces lèvres rasées, tirées et minces comme les cordons d'une bourse. Aucune pitié ne logeait sous la blouse de cet homme.

Elle attrapa un fichu.

— Viens avec moi, Marie, dit-elle, tu prendras les autres à la pâture.

C'était là, tout près, au bord de la chalandière, dans l'herbage de la levée, une cabane adossée à un groupe d'ormeaux, couverte en chaume de roux ; un ouvrage d'Aoustin autrefois.

Tous trois entrèrent, M. Pataud le premier, les mains tendues, guidé dans l'obscurité par le bond des petites pattes sur leur lit de fougère et par les yeux de phosphore qui se ramassaient dans le fond, en un tas apeuré, sous le faible faisceau de jour tombé de la lucarne.

C'était tous moutons noirs, sauf deux ou trois, marqués à la tête d'une pelote blanche.

Et M. Pataud, de l'un à l'autre, éprouvait les toisons, pendant que M. Breteché, à la porte, tête basse, pour éviter les toiles d'araignée, demandait :

— Qu'est-ce que cela vaut?

— Hum, j'en ai vu de meilleurs !... C'est trop nourri aux marais !...

Ce qui n'empêcha pas le boucher de se saisir d'une brebis, de l'empoigner par ses écouailles, de la pousser dehors, jusqu'à la carriole ; et ainsi d'une deuxième, et ainsi d'une troisième, jusqu'à cinq qui lui passèrent par les mains...

Julie, hébétée, ne sachant quelles bêtes on lui prenait, voyait seulement que le boucher crochait dans de la laine, et, chaque fois, le suivait tant bien que mal, en trébuchant dans sa litière.

Quelques voisines, venues rôder, attrapaient M. Breteché d'un regard mauvais, qui s'éclairait d'un sourire aussitôt qu'il se tournait vers elles.

Puis quand ce fut fini, que fut venue la question du solde de soixante-cinq francs dont Julie avait déclaré vouloir s'acquitter en espèces, elle tendit la monnaie :

— Voilà, dit-elle, sans lever les yeux.

M. Breteché haussa le buste, tourna son regard du côté de l'argent, sans appuyer la peau de son cou sur la pointe de son col, sépara les pièces, soupesa les piles ; puis soulevant sa blouse, d'un geste qui donnait à croire qu'elle était d'un grand poids, les fit glisser dans l'insondable profondeur de son vêtement...

— Soixante-cinq francs... le compte y est... C'est très bien...

Tout était léger, heureux sous l'azur chaud du ciel : les arbres feuillus, d'un si beau vert sombre, qui se rejoignaient sur les chaumes, les chaumes tout émaillés sous leur tapis de fleurs blanches, les moutons eux-mêmes, dans les flots de poussière où les emportait la carriole, innocents du but de leur voyage... Les moineaux secouaient les fucus de leurs cris de joie, l'air était caressant, avait déjà la saveur des fruits qui allaient venir. L'unique souffrance sur terre semblait dans cette cabane, où Julie, restée seule et étouffant ses sanglots, s'obstinait à refaire une litière qui n'en avait pas besoin...

Et sur la route s'en allait Marie, emmenant ce qui restait du troupeau, deux moutons et une agnelle qui bondissait des quatre pieds comme si la vie n'était que badinage. Grand'honte elle avait avec ses trois bêtes, parce que les gens qui la voyaient passer savaient au juste ce que les autres étaient devenues. Quand ses moutons auraient bien

voulu, çà et là, attraper une herbe, une feuille, une ramille des haies, elle ne les laissait pas s'arrêter, elle les poussait avec sa gaulette, ayant elle-même son ouvrage sous le bras, au lieu de tricoter comme elle faisait toujours en marchant lentement derrière eux...

Un soleil ardent tombait sur la Brière. De Fédrun aux coteaux des rives, ce n'était qu'un grand lac de lumière torrentielle. De tous côtés, sous de tremblantes vapeurs, scintillait le feu des coulines. Et pas un pouce d'ombre au large ; et pas un bruit non plus, que de temps à autre, du fond des lointains, comme un vague écho, la chanson des broyeuses de chanvre...

C'était sur les hauteurs de Brécun, dans un pâtis pierreux dévalant vers le marais, que Marie avait coutume de venir, et elle s'était assise là, encore aujourd'hui, contre le buisson, dans la landèche déjà toute frisée par les grillures des canicules. Sa cornette que chauffait durement le soleil lui protégeait le front et les joues, et pendant que ses moutons paissaient à leur habitude, en se pressant d'une touffe à l'autre comme s'ils craignaient que l'herbe ne se prît à fuir, elle regardait et rêvait...

Elle venait d'atteindre ses dix-sept ans, son printemps, comme on dit, venait de lâcher ses tourterelles, et ses doigts ne pouvaient s'empêcher, dès qu'ils avaient fait trois tours d'aiguille, de retomber à leur douce immobilité...

Toute la matinée, elle avait été bien malheureuse ; mais peu à peu ici sa peine se dissipait. Elle avait beau s'efforcer de penser à la terrible scène du matin, se pénétrer de l'idée des sacrifices que s'imposait sa tante, se dire que la pauvreté grandissait chaque jour dans la maison, son cœur, en ce moment, malgré elle, lui révélait au dedans le même suave et rayonnant éclat qu'avait ce beau jour d'été : c'était un papillon bleu voletant dans le soleil de l'herbe, une libellule palpitant à la pointe de l'oseille sauvage, une petite voile qui s'en allait, penchée au-dessus des roseaux comme la bannière des Rogations dans les blés. Des oies secouant au loin leurs ailes éblouissantes, un nuage d'étourneaux qui parcourait l'espace... Il y avait surtout les maisonnettes blanches perdues dans le mystère de l'horizon, qui lui représentaient tout le grand vague des pays et des villes qu'elle n'avait jamais vus. Plusieurs jeunes filles de Brière, ces derniers temps, avaient osé quitter le pays, étaient

parties là-bas ; et son esprit lui aussi, vers ces contrées prestigieuses, s'envolait à leur suite, comme l'oiseau...

La journée s'écoulait. Ce fut deux heures, puis ce fut trois heures. Tour à tour elle laissait et prenait son ouvrage. Il y avait autour d'elle des tapis de pâquerettes. Elle en cueillit une, deux, trois, toute une moisson dans son tablier. Elle savait avec ces fleurs tresser des couronnes, et se mit à cet ouvrage en se servant de son fil. Deux corolles, elle les ajustait, puis deux autres, et sous ses longs doigts fins, peu à peu tournait et se formait le joli pain de pétales blancs et de petits cœurs d'or odorants et veloutés...

Or, comme elle levait les yeux, elle vit un homme qui marchait le long de la couline. C'était M. Ulric qui s'en revenait de chasser par là. Alors elle se dépêcha de couper les tiges, et fit dans ses mains sauter deux ou trois fois son diadème...

Ce n'était pas la première fois que M. Ulric retrouvait Marie dans ce coin de marais. Souvent, quand elle devait s'y rendre, il calculait son temps, de façon à la rejoindre avant l'heure du retour, et passait ainsi un moment à causer avec sa petite amie. Il lui racontait sa chasse, l'entretenait de ses expériences, de son fameux fourneau de Kœnigsbrun.

Parfois ils parlaient ensemble d'Aoustin qui, depuis de longs mois, traînait à l'hôpital dans la ville lointaine, de complications survenues coup sur coup. Comme la Brière devait lui manquer, elle qui, comme il disait, l'avait toujours guéri dans ses maladies... M. Ulric, qui était allé deux fois pour le voir, n'avait pas été admis. Puis le temps avait passé, passait, et ils finissaient par parler de lui de moins en moins...

Le fusil rejeté sur le dos, il arriva, et, comme il faisait d'habitude, s'assit près de la jeune fille.

— Est-ce pour la Vierge que tu as tressé cette belle couronne? Puis, son regard tombant sur les moutons : Ma pauvre Marie, te voilà maintenant une bien petite bergère !

Mais Marie n'avait l'air ni triste, ni découragé ; une flamme au contraire brillait dans ses yeux, jeune, douce, ardente, souriante...

Sans rien dire, elle chercha dans sa trousse, et d'un paquet qu'elle défit avec précaution, retira un petit objet de couleur terreuse qu'elle tendit au jeune homme.

C'était un anneau, un vieil anneau tout mangé de vert-de-gris.

M. Ulric le regarda quelque temps, gratta avec l'ongle.

— Mais c'est de l'or ! dit-il, une bague antique... Marie... où as-tu trouvé cela?

— C'est Cendrou qui l'a déterrée dans la maison aux vipères...

Et dans ses yeux, sur ses lèvres, courait une pensée radieuse qu'elle n'avait pas besoin d'exprimer, que M. Ulric devinait. Mais il se serait bien gardé de dire qu'il devait en rester bien d'autres dans les tourbes, du temps de l'occupation romaine...

— Pensez-vous que ce soit lui? demanda-t-elle

— Ce doit être lui, Marie !

Le sang d'une vive émotion colorait les joues de la jeune fille tandis qu'elle ramassait précieusement son trésor.

— Surtout ne le racontez à personne, fit-elle.

— A personne, Marie, ne crains rien... et de tout mon cœur, je souhaite que cet anneau fasse de toi une heureuse... car je t'aime bien, moi... et toi, est-ce que tu m'aimes aussi?

— Oh ! oui...

— Quand j'aurai ce qui doit me revenir, une douzaine de mille francs, j'achèterai ici une maison, avec un jardin, et...

Mais il n'acheva pas, et resta tout rêveur, les yeux perdus à l'horizon. Il fut un long moment silencieux. C'était la fin du jour. De petites taches blondes et fauves se mouvaient au loin dans la lumière limpide. Tout à l'heure, à travers le désert, allaient rentrer les troupeaux, marchant sans se désunir, et flairant au passage la lueur rosée des mares.

Marie se leva, à la vue du halo de lumière qui commençait à se dessiner au contour de la toison de ses bêtes. C'était là toujours le signal auquel elle reconnaissait qu'il était temps de les ramener. Elle fut les chercher au bout du pré, les poussa devant elle, et tous ensemble reprirent par les chaussées le chemin de Fédrun...

Quand ils arrivèrent, les fumées du soir s'étendaient sur le village, le soleil se couchait derrière le marais, et sur les bords de l'île, l'eau rose, tout à l'uni, reflétait comme une nappe de rêve les vieux troncs creux des têtards de saules. Au large, un petit garçon chantait à tue-tête. C'était

Cendrou, ils le reconnurent là-bas, tout petit dans le crépuscule, sur un bachot qu'il poussait en godillant. On ne comprenait pas ses paroles, mais sa voix emplissait l'espace, sa voix vibrait dans l'air comme le cantique éperdu des eaux irisées...

* * *

En ces jours d'été, Julie n'allumait pas ; on besognait jusqu'au brun de nuit, puis l'on se dépêchait de manger, après quoi, l'on pouvait se coucher, le travail du soir rapportant toujours moins que ne coûte la lumière.

Elle avait envoyé Marie et Cendrou à la levée ramasser la lessive qui devait être sèche, et, restée seule à son ménage, en compagnie de M. Ulric assis près de la cheminée à nettoyer son fusil, elle en profitait pour donner à sa peine toutes les paroles, évoquant la scène du matin, ne se lassant pas de répéter tout ce qui s'était dit entre elle et l'homme. Et ce n'était sur elle-même, sur les enfants, sur tout ce qui souffre en ce bas monde, que soupirs et « Jésus Dieu » d'accablement...

A quoi M. Ulric répondait :

— Si j'avais l'argent qui doit me revenir, environ une douzaine de mille francs... je n'aurais pas laissé enlever vos moutons....

— Hélas ! si Dieu avait voulu... ça se serait passé comme vous dites... mais il n'a pas voulu... et puis, à chacun son propre fardeau !...

— On peut toujours s'entr'aider..., dit-il.

— S'entr'aider !... Ah ! monsieur Ulric, la vie est courte... mais elle va souvent bien de travers !

M. Ulric, depuis qu'ils causaient là ensemble, avait eu vingt fois le temps de parfaire le nettoyage de son arme, mais il continuait d'essuyer, d'une main machinale, quand il laissa tomber son chiffon, et resta un bon moment accoudé sur ses genoux, la tête dans les mains.

— Madame Julie, dit-il en redressant son front, je vous dirais bien quelque chose ce soir....

Et sa voix avait une intonation si peu ferme, presque si timide, que Julie penchée sur la marmite où chantait le café du lendemain, prête à l'enlever au premier bouillon, retira son pied de l'âtre.

— Il s'agit de Marie...

— De Marie ! répéta Julie, surprise, en se relevant cette fois, et cherchant à percer l'ombre qui lui cachait la figure du jeune homme.

— Oui...

Puis il ajouta, d'une voix plus basse, qui tremblait un peu :

— Est-ce que vous me trouvez mauvais garçon?

— Mauvais garçon !... vous !...

Ils cherchaient à se voir dans l'obscurité. Mais elle ne distinguait de lui que le bas de ses jambes, et sur ses genoux le canon brillant du fusil de chasse, que rougissait le reflet de la braise.

— C'est que vous n'avez peut-être pas compris ce que je voulais vous demander, reprit-il ; les temps venus, j'achèterais une maison ici... tout près... un chaume, avec un jardin... Après quoi, je me marierais... et ma femme s'appelerait... enfin, si vous vouliez?... et... si elle voulait aussi?

— Seigneur !

Heureusement qu'il faisait nuit dans la chambre ! Elle ne savait que dire, que répondre !... Un mariage avec M. Ulric ! Mon Dieu !... Mon Dieu !... ne venait-il pas de déclarer à l'instant qu'il serait riche un jour d'une douzaine de mille francs !... Mais non... ce n'est point ainsi que compte la conscience... et elle sentait bien qu'un bon charpentier ou quelque vigilant pêcheur était beaucoup plus ce que Dieu voulait...

— Oh ! Monsieur Ulric !... Monsieur Ulric !... Vous n'êtes pas un homme comme nous, vous savez bien !... surtout n'allez pas lui dire, à elle... n'allez pas lui parler de choses pareilles !... Ah ! mon Dieu, la voilà ! s'interrompit-elle en attrapant bien vite sa besogne, comme si de son geste de travailleuse devait rester dans la chambre l'ordre en toutes choses visibles et invisibles...

Un pas en effet sur le seuil avait résonné ; quelqu'un venait d'entrer, d'entrer sans parler, se plantant là.

Mais ce n'était pas Marie, ce n'étaient pas les enfants...

— Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-elle, d'une voix encore toute étranglée.

Mais ni l'un ni l'autre ne connaissaient la voix qui répondit. Quelqu'un qui se trompait...

Julie ne voyait qu'une ombre. Elle s'approcha.

— Qui êtes-vous donc?

Quand tout à coup, elle poussa un cri, revint en heurtant tout devant elle, courut à la cheminée, en étouffant des « Mon Dieu ! Mon Dieu ! », chercha la rousine, prit un brandon, bouta la flamme, non sans s'y brûler les mains, car c'était trop aussi que ces deux émotions lui tombant à la même minute !...

— Marie, Cendrou, cria-t-elle aux enfants qui rentraient sous leur fardeau de hardes... fermez la porte !...

Et de la place où elle était, éclairant de son mieux, n'osant plus s'avancer, elle fouillait du regard le fond de la pièce où se prolongeait le silence, élevant bien haut sa chandelle de rouche, laquelle si fort tremblait qu'elle lui coulait partout sur les mains, tous les visages groupés à ses côtés, M. Ulric, les enfants, muets, saisis comme elle, et contemplant au bout du rayon de lumière la noire apparition dans la pénombre...

C'était lui : avec son même petit chapeau, sa même vareuse de motte, c'était lui, mais pâle, mon Dieu ! comme s'il fût resté des semaines dans un sillon à sangsues ; pâle comme le corps poli du Christ d'au-dessus de la cheminée ! A son épaule, pendait un baluchon à la manière de ceux-là qui s'en reviennent des routes de la mer. Mais il n'avait ni leur air, ni leur chanson, quand ils descendent des gais voiliers. Alors on les voit venir avec des perroquets, des singes sur leur bras. Lui semblait débarqué de quelque vaisseau fantôme, rapatrié d'un lugubre Océan, de quelque rocher famélique où il avait oublié jusqu'à son langage. Il ne leur disait rien ; il les regardait tristement ; il se tenait là, devant eux, comme s'il n'y avait eu de présent que la moitié de lui-même...

Et Julie, qui n'aurait su dire combien lui avait coûté cette absence, combien souvent, cassant le fagot, elle s'était tournée au regret de la distraction journalière que lui apportait le pas brusque de son vieux voisin, Julie ouvrait ses yeux comme des continents, ne faisait que répéter : « C'est lui, c'est lui !... » et sans oser interroger davantage, essayait de porter une timide chandelle sur le secret de ce vieux corps qui s'en revenait de tant souffrir...

— Seigneur !... Et moi qui reste là comme si je ne l'avais jamais vu... oh ! attends !... assieds-toi !... tu connais bien ta place?... hein !... mon pauvre vieux gars !... tu la connais

bien!... Marie, Cendrou... allez poser le linge... Marie! se ravisa-t-elle, comme sous la piqûre de quelque idée traversière... Mais elle se reprit aussitôt :

— Non, va, va!... Je ne sais plus où j'ai la tête!...

Et elle s'empressa, cherchant l'écuelle, tournant, décrochant, brouillant le tiroir, s'affairant dans l'âtre, et finit par revenir avec une potée bouillante qu'elle posa devant Aoustin attablé. Et maintenant appuyée devant lui, d'où elle voyait de tout près, dans la clarté, les traces de la souffrance et de la maladie, elle l'interrogeait :

— Eh bien?... eh bien?... te voilà guéri?... te voilà tout à fait guéri?

Mais lui ne s'éveillait pas, ne répondait pas.

Lentement, pesamment, il mangeait, le visage au milieu de la vapeur de soupe, où, par instants, dans ce nuage, se soulevait l'éclair de son œil de laque.

— Oh! comme te voilà donc tout humilié!... tu ne parles pas!... tu ne parles plus!... disait-elle, interdite de le voir contraint de la sorte.

Et, tout de même, la voix creuse qu'ils n'avaient pas reconnue se fit entendre :

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? demanda-t-il.

Alors Julie fut hésitante, et elle échangea un regard avec M. Ulric; on eût dit que cette question se trouvait justement être la mauvaise...

— De nouveau?

— Oui... la Brière?

— Ah! La Brière?... c'était vrai... Il s'était passé beaucoup de choses...

Et maintenant, elle paraissait rêver...

Là-bas, dans son hôpital aux grands murs, il n'en avait entendu ni bruit, ni mot, du grand crime. Un crime dont s'étaient rendus coupables ces mêmes personnages qui avaient voulu s'approprier la Brière... quand ils avaient vu, ces gens, que par les titres de ses patentes, la Brière ne pouvait être à eux, qu'ils étaient forcés de dire : « je renonce »; alors ils avaient essayé de la détruire, ils y avaient mis le feu!...

— Et c'est pendant la nuit qu'ils sont venus, Aoustin. Ils étaient montés sur une espèce de bâtiment, une grande barque gréée de voiles noires, des voiles comme du crêpe... Ce sont les hommes qui ont tiré dessus qui les ont vus, qui les

ont vus sous le feu qu'ils avaient allumé... Jamais, Aoustin, jamais on n'avait assisté à une chose pareille !... la flamme que ça faisait !... les colonnes de fumée qui montaient !... et toute la Brière rouge comme du sang !...

— Ça brûlait jusqu'à la Vieille-Vé, fit Cendrou, riochant, l'air de trouver que ce renseignement en valait bien un autre.

— Dis donc ce que tu as vu, et rien de plus, garnement ! Ça brûlait jusqu'aux Sauges, Aoustin, et les hommes ont fini par éteindre...

Elle parlait, racontait, et quelque chose, en même temps, de tout ce qu'il y avait de peine dans la chambre semblait s'évaporer au murmure de son récit. On se serait cru revenu aux temps d'autrefois, quand Aoustin, devant son écuelle vidée, restait à causer un brin de soir. Tout d'un coup, de la même façon, les bonnes joues des enfants s'éclairaient sous la rousine fumeuse, la marmite sur le feu chantait son *Deo Gratias*, la pendule contre le mur dévidait ses oui et ses non à l'assemblée. Mais c'était lui, si changé, si décharné, avec le nœud de souffrance de son foulard blanc, et sa manière fatiguée de regarder au loin la flamme qu'on lui dépeignait !... Non, il n'y avait pas moyen de s'y méprendre !...

Julie lui énuméra les mariages qui s'étaient faits ; puis en vint à la question de M. Breteché et déroula à sa connaissance le triste dénouement de ses démêlés avec l'homme d'argent.

— Et dire, gémissait-elle, qu'il les a eus avec toute leur laine !...

Aoustin ne faisait point de remarques, ne trouvait point de mots pour la plaindre, restait là, absent, songeur. Puis il fouilla dans sa poche, en retira quelque chose, on ne savait quoi, un morceau de cuir, une blague à tabac, et se mit à ronger, à tirer avec ses dents. Mais n'arrivant pas à ses fins, il demanda à Marie de lui découdre ça avec ses ciseaux. Et voilà qu'au moment où il se penchait vers la jeune fille, Julie qui le regardait, ne sachant ce qu'il avait voulu manger de la sorte, se rejeta de sa chaise en poussant un grand cri :

— Sa main !... Ils lui ont coupé sa main !...

Et il se fit un profond silence.

Mais Aoustin n'eut l'air de rien. Pas même de s'aperce-

voir de l'émotion de Julie, réfugiée dans son foyer, et s'y cachant la figure. Impassible, il suivait du coin de l'œil la pointe tremblante des ciseaux de Marie, laquelle n'osait pas lever son regard du côté qu'on disait. Et, pendant que chacun gardait ses paroles, fouillant avec sa main de reste dans la pochette que la jeune fille lui tendait, il en retira une pièce de monnaie qu'il fit tinter sur la table.

— Allons, murmura-t-il, M. Mangetout ne te la prendra pas, celle-là...

Julie n'avait pas bien compris ce qu'Aoustin venait de dire, et, encore toute bouleversée, sur les uns et les autres, porta ses regards incertains.

— Je dis, répéta Aoustin, qu'en voilà une que M. Mangetout ne te prendra point...

Alors, sous la rousine, Julie vit une chose qui brillait, des rayons d'or qui s'échappaient, un flamboiement merveilleux qui n'avait son égal en aucun lieu de la pauvre chambre.

Et Aoustin disait :

— C'est mon cadeau de revenu... après avoir été le tien...

Julie se leva, regarda droit devant elle, longuement, fixement.

Et Aoustin disait encore :

— Ne te souviens-tu pas?... Il y a quarante ans?

Alors Julie eut comme un frisson. Elle était toute saisie. Sa figure se mit à changer. Une expression extraordinaire peu à peu illumina ses traits ; et elle était là, maintenant, presque souriante, comme ces anciens qui sous la voltige d'un papillon revoient se lever le soleil de leur jeunesse. Puis tout à coup elle jeta un coup d'œil du côté de M. Ulric, du côté des enfants, rougit très fort, et se prit à sangloter.

— Il n'y a point de quoi pleurer, disait Aoustin, en crachotant par terre. Tu sais bien qu'il faut cinq ans à une pièce pour s'user dans la poche... Celle-là a eu huit fois le temps !...

Julie baissait un peu sa tête. Elle ne repoussait pas la pièce, de peur d'offenser le grand don de nature qui se cachait sous ce cadeau d'argent. Mais quand elle vit qu'Aoustin ramassait son baluchon et se disposait à partir, elle essuya ses deux yeux bien vite, et, dans un grand élan de son cœur, commanda :

— Tu vas venir avec nous ! répéta-t-elle en prenant une lanterne, dont se saisit M. Ulric, prêt à accompagner.

C'était clair ce qu'elle voulait dire, mais il lui fit une réponse non moins claire en tirant de sa poche la vieille clé de sa maison.

— Non... Non... point de cette clé-là !

Ses yeux étaient deux charbons ardents. Elle le regardait de pleine face, avec l'autorité de sa conscience déterminée. A son tour, elle avait un présent à lui faire : à lui donner le meilleur d'elle-même ; elle allait le ramener dans la voie...

— Point de cette clé-là !... La désunion est un traître péché. Aie pitié d'une pauvre femme à la traîne !...

Mais lui clappait des mâchoires, la face toute rembrunie déjà de la ténèbre domestique, faisait jouer dans son poing sa forte clé, le front bas, semblait méditer, plus que ces maximes, l'éternelle bataille de l'eau douce et de l'eau salée qui ne font que mixture abominable quand elles se rencontrent...

Elle disait :

— Ne mets pas le blâme sur toi... n'attends pas qu'il descende dans ton cœur... Elle t'a soigné quand tu as été blessé... Elle t'a rappelé à la vie !...

Et elle continuait, dans le chemin :

Comment ferait-il honneur à sa liberté prétendue, aujourd'hui que de la moitié de son pouvoir il était déchu par le malin sort? S'habiller, préparer sa nourriture, lacer ses souliers, balayer sa place? Et elle lui énumérait tout cet esclavage, redoublant même la kyrielle par la chaleur de son bon vouloir et de sa forte pitié, sans se douter, la pauvre, de la grande plaie qu'elle faisait saigner là...

— Viens... viens... C'est le moment... avant demain... ce soir l'eau est pure... n'attends pas que le chien y ait bu... nous allons aller tous ensemble... tu vas voir comme ta porte va te reconnaître !... tu vas voir quelle bonne gâche sucrée fait le pain du pardon !... Tiens, la vois-tu ta maison, la-bas? Et elle désignait au loin la ligne des cheminées qui s'enfonçait de par le noir, sous la grande curée des étoiles.

— Viens par ici !... Aoustin !... par ici... oh ! là, là !... voyons !... Aoustin !... Aoustin !...

— Aoustin ! appelait aussi, lui, M. Ulric.

Le pas s'éloignait dans la nuit. Aoustin s'en allait en silence, parmi le sombre troupeau des chaumes, les abandon-

nait au carrefour, sur le bord de la mare, seuls avec leur lanterne.

— Aoustin ! si tu savais !... si tu savais le grand chagrin que tu laisses dans ton ombre ! recommençait Julie, toute essouflée. Aie pitié !... Nathalie est désormais seule chez elle... M. Ulric va te dire... Monsieur Ulric?

Ils l'encadraient maintenant. Leurs voix se firent plus basses. M. Ulric regarda devant lui, derrière lui. Le chemin était bien désert ; tous les volets clos aux maisons...

— Oui, Aoustin, dit-il, vous n'avez parlé à personne ce soir avant de venir chez nous?... parce qu'on aurait pu vous annoncer... vous apprendre ce qui est arrivé... votre fille a été emmenée, Aoustin....

— Ma fille?

Cette fois, il s'arrêta tout net.

Julie aussitôt éleva vers lui sa lanterne, et vit une étrange flamme s'allumer dans le fauve de ses prunelles.

— Ma fille ! et par qui donc?...

Il lâcha son baluchon.

— Par qui donc?

Il redressait la tête. La parole l'avait bien touché !... Mais Julie, voyant cette cruelle braise de l'œil, n'avait pas de peine à comprendre en quel sens il interprétait la nouvelle de cet enlèvement...

— Ils sont venus, un jour... Aoustin... on l'accusait... Il y a ici de méchantes langues... de s'être débarrassée de son naissant... dans les marais... Elle est en prison... Et voilà pourquoi ta maison t'appelle !... pourquoi elle te réclame si fort, pressait Julie, qui ne songeait qu'à payer sa dette de l'âme.

Mais ce n'était là que paroles volantes ; son front, à lui, se barrait de paroles aussi, d'autres signes, et qui semblaient là tracés sur le dur de la pierre. A quoi songeait-il? Il n'avait ni chancelé, ni tressailli ; il était seulement figé sur le terrain. L'incandescence dans ses yeux s'était peu à peu éteinte...

Il ramassa son balot, et, sans rien proférer, sans desserrer ses mâchoires, reprit en avant sa marche d'entêté !...

Alors, quand elle vit cela, la tante baissa la tête et suivit dans l'obéissance. Elle n'osa plus relever la vérité, elle ne sut plus que porter sa lanterne. On ne voyait personne. Toutes les maisons dormaient. Et tous trois s'en allaient

en silence, suivis de leurs grandes ombres, qui glissaient sur les chaumes, ou, par l'éclat du falot, rencontraient dans l'ombre des cours quelque fleur de tournesol alourdie par les venins de la nuit. Des bouts de marais, au loin, brillaient entre les arbres, et on entendait les hérons.

De la cendre, de la rouille, toute cette grande barbe du temps, s'étaient entassées dans la serrure de la mazière ; et enfin s'éclaira la triste vendange, tout le désordre dans lequel avait été quitté la pièce plus de huit mois auparavant, la chaise culbutée, des pots sous la table, des terrines remplies de l'eau qui avait servi, les couvertures tirées à terre, telles que les avaient laissées les hommes venus chercher le râlant

Une âme était là, l'âme lugubre qui fait son repaire des maisons abandonnées. Elle ne leur cédait la place qu'à regret, et Aoustin, comme hésitant d'abord sous cette grande aile noire, cherchait ses pas, semblait craindre son plafond, du côté des draps coulait son regard...

— Voilà mon sang..., dit-il, d'entre ses dents.

Mais Julie attrapa les paillasses, à grands bras battit la couette, fit voler les plumes, refit la couche avec des draps frais, pendant que dans un grand pétillement, allumé par M. Ulric, les flammes, à pleine cheminée, dévoraient le mauvais air qui s'était accumulé pendant toute la saison des pluies.

Julie faisait place nette, emportait, fauchait tout devant elle... y compris la cage au faucon, laquelle ne contenait plus qu'une pincée de plumes et quelques débris de cartilages...

Aoustin, dans son âtre, avait l'air étrangement abattu.

— Veux-tu qu'on t'aide à te déshabiller?

Il dit non.

— Qu'on t'aide à délacer tes souliers?

Il ne répondit pas. Il se passait la main sur la tête. Il les regardait, avec une tristesse de faiblesse, que rendaient plus frappante son haut de visage aux cheveux collés de sueur, ses tempes creusées comme par les deux pouces de sa maigreur d'hôpital. Et Julie se reprochait de lui avoir appris ce soir l'emprisonnement de Théotiste... « Cette chose-là, pensait-elle, va encore le tourmenter. »

— Maintenant il faut te coucher, Aoustin !...

Mais il ne l'écoutait pas. Il appela d'une voix dolente :

— Monsieur Ulric !... Monsieur Ulric !... c'est vous d'abord qui conduirez le chaland !...

— Eh oui ! le chaland... mais tu es fatigué !... on te dit... et il faut te mettre au lit !...

— Oh ! poursuivit-il en contemplant sa grande main de reste, j'ai fait plus d'un rêve, allez !... c'était une voix de latin, une voix qui m'aurait dit : « Aoustin, tu ne sauras plus de ta vie conduire ton bateau... Alors je serrais les dents... On pourra toujours essayer, je répondais... Tu peux bien essayer, ce n'est pas la perche qui manque chez toi !... des petites... des grandes... en châtaigner rouge... en châtaigner blanc... Le rouge est moins casuel, Aoustin, et le blanc est plus droit !...

« C'est la fièvre », pensait Julie, et elle allait encore combattre pour lui faire gagner sa couche, quand elle le vit fixer un point au mur dans la suie de son âtre, tendre le cou comme au gibier, aller tâter et retâter un vieux clou enfoncé là entre deux briques. Qu'avait-il? Que faisait-il? Et elle commençait à en éprouver sérieusement le petit frisson, surtout lorsqu'elle eut de face son visage, et qu'elle entendit sa voix :

— Où est-elle?

— Quoi donc?

— Celle qui était toujours pendue ici...

Alors elle se souvint tout à coup.

— C'est vrai... ta plaque?... oui, oui... Le maire est venu la chercher. Il n'avait pas la clé. Il a fait ouvrir par Pitard... et il a pris ta plaque pour la donner à Larmentières.

— Larmentières?

— Oui, Larmentières... qui t'a remplacé... Il fallait bien... Voyons... nous nous en allons... Il faut te coucher, on te dit... entends-tu?

Non, il n'entendait pas. Il avait maintenant un air tout à fait égaré. Il balbutiait entre haut et bas des mots incompréhensibles, et au lieu de se coucher, s'assit sur sa pierre, et resta là, les yeux perdus dans le vague, la bouche ouverte...

Julie s'impatientait. Un bon moment sur le chemin, elle demeura à regarder par le fil de la porte. Il ne se décidait pas à se rendre à son lit, sa tête et ses épaules faisaient toujours là un malheureux tas noir, en avant des grandes flammes...

*
* *

Sous ses deux pentes de chaume s'éveille la vieille mazière. Dans le ciel pur s'effile encore un reste de fumée. Alentour toute la feuillée chante. Le Sureau, les figuiers sont remplis de mésanges, remplis d'un concert de joie à la grande boule qui monte, rouge, violette, noyée dans ses vapeurs à l'horizon frais des eaux. C'est le jour.

Au fond du terrier, la grande main qui dormait, haute au bois du lit, crispée par le cauchemar, commence à se détendre. Un trouble rayon de lumière, sous les courtines, répond aux lueurs lointaines de l'aurore... Mais en quel lieu gît-il donc?... Quel est le nom de ce plafond?...

Soudain il tressaille et écoute : un appel..., dix appels..., cent appels... ; le salut des canards au soleil... des petites canes grises, des petites canes noiraudes, des beaux mâles au gilet d'argent, au liséré d'azur... Il y a plus de vingt ans qu'il n'a entendu cela !... Il est chez lui... Il est de retour chez lui...

Et il se renfonce au plus creux de sa couche, ferme ses yeux, cherche plus de ténèbres... Misère... N'être plus là qu'une dépouille ébranchée, qu'un débris sur une paillasse, lui autrefois si haut de verbe et de besogne !

Enfin, il se soulève, s'assoit sur son séant, plonge son regard dans cette ombre de sa dépendance, où un malheur est venu s'ajouter à son malheur ! Théotiste? Non. Théotiste a fait ce qui la regardait..., ce qu'elle a voulu... ; cette prison n'était point infâme comme l'eût été certain mariage !... Ce n'était point de la boue à salir un sobriquet !... Non. Ce qui lui ronge le foie, c'est autre chose, ce qui lui allume dans le sang un charbon de jalousie, c'est ce qu'on lui a dit la veille de sa vieille plaque, marquée depuis si longtemps à son honneur... sa vieille plaque qu'on est venu lui prendre, employée présentement à dorer le bras d'un autre !... Ce Larmentières !... ce jeune de quarante ans !... un homme au gosier graisseux !... bon à s'affûter au canard sauvage !... Un homme qui n'a jamais appris ce qu'on lui a enseigné !...

Et si ce substitut allait s'approprier l'héritage?... Si ce substitut allait être maintenu dans la jouissance de son lieu et place?... Si, par sa main perdue, il allait lui falloir, à lui, pleurer maintenant son bras tout entier !

Une mortelle crainte le saisit, car son étoile, on dirait bien, a obliqué dans son cours... il n'a plus confiance !... Et il contemple en frémissant cette manche qui lui retombe, à la place de son poignet...

Aoustin, Aoustin !... Il faut courir... tu sais où il habite... tu connais sa porte, dans la ruelle de la cure...

Mais non, Aoustin, tu n'iras pas chez ce glorieux !... tu ne lui produiras point ta querelle !... Ce serait noyer ton honneur !... tu vas aller chez le maire, Aoustin. C'est là que tu sauras tout, tu n'as qu'à te présenter, dépêche-toi !...

Et il rejette ses couvertes. Il s'habille comme il peut.

A sa porte, il hésite : la terreur du pays, la honte d'être vu manchot !...

Pourtant, là-bas, il faut bien qu'il aille !...

Il prend par sa levée, et tire entre les saules...

*
* *

— Entrez !

Et quand il entendit cette voix, le cœur lui battit aussi fort qu'à dix-huit ans, lorsqu'il rencontrait dans le chemin de la Vieille-Vé la petite Nathalie Buffetrille ; plus fort même, hélas !...

M. Moyon était là, au milieu de sa salle, en proie, cela se voyait, à une crise de douleur. Il ne reconnut pas tout d'abord qui venait chez lui ; mais, tout d'un coup, son visage s'éclaira, sa bouche s'ouvrit toute grande, et il se mit à agiter sa main en l'air, en poussant des ah ! qui s'étranglaient dans sa gorge. Il ne pouvait parler autrement. Ces ah ! étaient soutenus de bons et joyeux coups de canne sur le sol, et ce fut, un long moment, une vraie danse de l'amitié, que dansaient les sourcils, les yeux, le bonnet de peau de lapin et la tête sur ses deux épaules...

Aoustin se sentit un peu réconforté. M. Moyon le prenait par les bras, le tournait au jour, voulait « le voir un peu », juger de sa triste mine...

— Mon pauvre Lucifer !

Aoustin montra sa manche.

— Eh oui ! je m'en doutais !... le médecin me l'avait fait prévoir... allons ! allons !... ne laisse pas le roulis te jeter contre la mâture... oublie !... oublie !... L'oubli est la clé de la patience sur cette chienne de terre... attends, tu vas

prendre quelque chose, tu vas trinquer avec moi... Sapristi, sapristi !

Et Aoustin se sentait plus remonté.

Est-ce qu'un homme dira à la fois, tout à la fois, oui et non?... Est-ce qu'il mettra dans le même panier l'anguille et le crapaud? Car Moyon criait : « Veuvette... Veuvette !... du café... du cognac... du rhum... le flacon de kirsch ! » Et ne se donnait de repos que la servante n'eût apporté sur la table tous les spiritueux et cordiaux que possédait la maison...

Ils étaient assis l'un auprès de l'autre. Le maire ne s'arrêtait pas de parler. Les douleurs semblaient l'avoir quitté comme par enchantement ; et Aoustin attendait. Il attendait que l'autre le fixât sur la question. Mais la chose ne pouvait venir comme cela de but en blanc ! Pour le moment, M. Moyon lui prodiguait les marques de la plus grande amitié. Il ne cessait de l'appeler « mon pauvre Lucifer », de lui donner des petites tapes sur le genou, l'interrogeait sur les soins qu'il avait reçus, sur son régime à l'hôpital. Et Aoustin, à seule fin de bien cacher ce qui lui battait entre les côtes, y allait de son mieux dans ses réponses. Enfin, il sentit le goût de la figue. Il vit que M. Moyon allait attaquer l'affaire.

— Eh bien? eh bien?... faisait le maire... de la même manière qu'il lui aurait dit : « ...Eh bien ! maintenant... si nous causions un peu de choses qui nous intéressent. »

— Quoi ça, monsieur Moyon?

— Eh bien, oui... Comment ça s'est-il passé en définitive?... Comment la chose s'est-elle faite?

— Quelle chose, monsieur Moyon?

— Eh ! que diable ! Mais ce drame dont on n'a jamais su le fin mot.

Aoustin fut dépité... Il haussa les épaules, et se tut.

— Alors, encore une fois, tu ne veux pas répondre? lui dit le maire, nous en sommes donc toujours au même point ! Les magistrats se sont rendus auprès de toi à l'hôpital, et tu as refusé de les éclairer... le comble des combles, tu as refusé de porter plainte !

Dans ces conditions, naturellement, les camarades de l'homme sur qui pesaient les soupçons se sont tous rencontrés pour lui fournir un alibi..., de sorte qu'il n'a même pas été inquiété... Tu sais de qui je veux parler?

Mais le corps entier des procureurs, en robes et bonnets

et l'écritoire en sautoir, aurait pu défiler devant Aoustin, qu'ils ne lui auraient pas arraché une syllabe...

— Voyons, la chose est ancienne !... Tu peux parler !... je ne ne te vendrai pas si tu ne veux pas, sacrebleu !...

Aoustin, sans doute par l'espèce de surexcitation que lui causait son attente, éprouva une chose qui n'avait guère eu cours en lui depuis longtemps : il sentit qu'il riait, mais, en même temps, que ce rire par les régions où il prenait sa source ne donnait nulle envie à M. Moyon de l'imiter.

— Rien n'est à recommencer... Et puis, c'est mon affaire !...

Il attendait toujours... L'autre n'abordait pas le sujet. Était-ce un fait exprès? On ne pouvait pas savoir. Mais il voyait le moment où, plutôt que de se retirer sans l'éclaircissement, il allait être obligé de faire pièce avec son étoffe, d'en toucher mot le premier. Et il ne savait comment commencer... C'était un problème qui lui battait la tête ; il n'était plus que rempli de la peine qu'il lui donnait et promettait... Ah ! monsieur Moyon !... monsieur Moyon !... avait-il envie de crier...

Mais M. Moyon lui parlait de la Brière...

— Cet orage-là a l'air de s'être éloigné de nous... ça ne s'est pas passé comme on le raconte... les lettres n'y sont pour rien...

Et en entendant ces mots, qui bourdonnaient autour de son inquiétude, il avait là, sur cette chaise, l'impression d'être à mille lieues et plus de cent années, du beau temps où il poussait ses recherches dans les villages !...

— Ils étaient deux associés, deux archi-millionnaires... L'un est tombé malade... son activité s'est trouvée mise en péril... l'autre, à ce qu'on affirme, a tourné ses capitaux ailleurs... a trouvé pour eux un autre emploi... Et M. Moyon se parlait à lui-même... oui... oui !... n'achevait pas sa pensée, qui n'avait pas l'air précisément d'être souriante...

Mais peu importait à Aoustin la significative ; il venait à l'instant d'entrevoir, au milieu des mauvais roseaux où il naviguait, un chemin de détour propice à l'amener dans la piarde où se tenait l'oiseau.

— Alors, s'il en est ainsi, dit-il... s'il en est ainsi... maintenant... La Brière n'aura peut-être plus besoin... d'être gardé de la même façon?

Il savait bien qu'il ne savait point ce qu'il disait ; aussi

ne fit-il point attention au visage tout ébahi qui lui fut rendu...

— En tout cas... apparemment... il a bien fallu qu'elle soit gardée... pendant que j'étais...

Et M. Moyon fit un geste qui signifiait qu'en effet il avait bien fallu...

— Et par qui ça, monsieur Moyon, a-t-elle été gardée?

— Par Larmentières, de Pendille, Aoustin...

— Ah ! Larmentières !... Je le connais bien...

Et alors? interrogea-t-il, après un silence, en sentant sa figure se crisper, malgré l'espèce de sourire auquel il essayait de forcer sa physionomie...

— Eh bien..., fit M. Moyon... Mais sapristi, s'interrompit-il, tu ne bois pas !... C'est pourtant un rhum qui n'est pas mauvais... Tiens, goûte-moi ça... Et il avança la bouteille pour lui verser un coup.

Et Aoustin, du fait de voir en cet instant M. Moyon lui remplir son verre, eut une impression détestable...

— Bien sûr, il n'a pas ton autorité... Il n'y a pas non plus vingt-cinq ans qu'il trotte pour le syndicat... Et puis... Mais bois donc, sacrédié... bois donc !

Seulement, il faudra que j'en reparle à la réunion des syndics... on avait déjà agité la difficulté...

— Quelle difficulté, monsieur Moyon?

Sa voix s'étranglait.

— Eh bien ! la difficulté !... la question maintenant de cette diable de main qui te manque !... on se demande... si tu seras aussi bien respecté qu'autrefois?

Aoustin dut fermer les yeux, se caler d'une main sur son siège.

— Je pensais bien !... que vous me diriez cela !... une chose pareille !... Je m'y attendais !...

Ça lui tombait sur la poitrine, le cœur lui manquait. Il n'écoutait plus rien. Il secouait sa tête, et M. Moyon avait beau lui dire :

— Voyons... ne prends pas tant que ça la chose... bon sang !... Il faut s'entendre !...

C'était tout entendu, et, le front dans sa main, il regardait à terre, accablé.

Quand il se redressa brusquement, un feu intérieur l'envahissait, qui lui rendait des forces, le feu de la colère, cette vieille compagne de sa vie.

— Les lettres !... vociféra-t-il, en montrant le poing, c'est pourtant moi qui les ai dénichées, les lettres !...

— Mais oui !... mais oui !... disait M. Moyon, en tournant et retournant son bonnet sur sa tête. Qui l'oublie?... et je ferai valoir tes droits à mes collègues, tu peux y compter !... Seulement. Ah ! Je suis assez ennuyé de cette affaire ! je n'ai qu'une voix dans le conseil ; les autres ne te connaissent pas aussi bien que moi, ils font valoir que tu n'as plus tous tes moyens... en ce moment surtout qu'il faut de la surveillance et que le chaland ne doit pas dormir !...

Aoustin cracha par terre. Il croyait voir dans cette parole une explication de mauvaise foi.

— Que le chaland ne doit pas dormir... ça ne s'arrange pourtant guère avec ce que vous me disiez !... si les capitaux n'ont plus l'œil, ici...

— Le chaland doit dormir moins que jamais, réitéra M. Moyon. Et si tu me demandes de te préciser pourquoi, je te répondrai simplement : les temps sont changés, Aoustin !

— Ah ! oui, ils sont changés ! Aoustin... Aoustin, il n'y a pas de temps à perdre... prends ton bateau et ta perche... file dans toutes les directions... vous souvenez-vous?... Aujourd'hui, on lui dit au bonhomme : « Mets ton chapeau sous ton aisselle. » Ah ! tenez !... Eh bien !...

Sa gorge n'avait plus de salive.

— Je suis assermenté, moi, monsieur Moyon !... et si je suis assermenté, vous l'êtes aussi !

Il se leva. Cette dépense l'avait exténué. Même en se tournant vers la porte, il vacilla.

— Aoustin ! ne t'en vas pas ! s'écria M. Moyon.

— Monsieur Moyon, je m'en vais !

— Rassieds-toi !

— Monsieur Moyon, quand vous aurez besoin de moi, vous savez où je me trouve...

— Aoustin, j'ai à te parler encore !... Ça me faisait tant de plaisir de te revoir...

— Ce n'est point la main qui fait l'homme, monsieur Moyon !

Et il leva le loquet, passa la porte.

Derrière lui, M. Moyon soufflait, se dépêchait, clopinait, tendait sa jambe raide en avant, s'aidait des chaises de la table...

*
* *

Sa colère était tombée. C'était plutôt maintenant des pleurs qu'il aurait eus, des sanglots, mais de ces sanglots sans larmes, qui sont comme ces orages sans eau qui abattent toute la nature.

Il ne s'occupait plus de son chemin, il ne pensait même plus à échapper aux regards, et les gens qui, dans la surprise de son retour, accouraient sur les portes pour lui adresser la parole, il ne les voyait pas, il ne les entendait pas... Dans le cornet de ses oreilles, il n'y avait plus qu'un bourdonnement, un sauvage bourdonnement !... « On se demande si tu seras aussi bien respecté qu'autrefois ! »

Après lui avoir coupé sa main, on l'amputait de sa Brière ; on lui enlevait la dernière joie de son corps !... On le jetait à l'humiliation !... Il n'était plus qu'un vieil âne bon à nourrir les sangsues ! « Va-t'en, vieillard, à ta station, sur ta pierre, recevoir ton dernier soleil... » Lui dont les membres étaient aussi sains que ceux d'un enfant, lui dont les yeux encore, aussi bien que dans sa jeunesse, auraient mis le feu au monde !

Toute la journée, il resta enfermé chez lui. Julie ne l'ayant vu de tout le jour, venue le soir aux nouvelles, le trouva assis à la même place, et dans la même pose malheureuse que la veille, quand elle l'avait quitté. Sa figure était seulement plus travaillée. Et elle pensa encore que c'était le malheur de Théotiste qui l'accablait...

Avec sollicitude, elle lui demanda comment il allait, ce qu'il avait fait. Mais il lui répondit mal, trois mots. Surtout il s'abstint de la mettre au courant, jugeant qu'avec toutes ses bonnes entrailles, elle était comme tout le monde que Dieu bâtit, — capable d'un mot de trop. Dans le torrent où il était roulé, demeurait haute et claire la décision que personne ne se doutât de ce qui se passait en lui.

— ...Mon pauvre Aoustin... tu es là, bien fidèle à ta pierre... Qu'est-ce qui s'est donc passé?... Qu'est-ce qui n'a pas marché aujourd'hui?

— ...Le soleil a tourné comme d'habitude, répondit-il, de telle façon qu'elle vit bien qu'il n'y avait pas à le pousser plus loin.

— Veux-tu venir manger à la maison?

Il n'était point dans ces dispositions-là.

Alors, sur place, elle lui prépara sa soupe. De l'eau dans une marmite et quelques légumes à côté, avec charge à lui d'y mettre la main, quand l'eau commencerait à bouillir.

Il resta seul. Ç'avait été le jour le plus malheureux de sa vie. A celui-là ressemblèrent tous ceux qui suivirent. Dans ses yeux s'était brouillée à jamais la lumière de Dieu. Sa maison ne le contentait plus, et cependant, comme il y avait songé là-bas ! Comme il avait désiré d'y revenir, à ce sol jadis tant caressé de ses pieds nus ! Comme il avait rêvé d'y retrouver un petit bouquet de consolation !... Eh bien ! maintenant, il y était plus au tourment qu'à l'hôpital. A l'hôpital sa blessure trouvait sa place au milieu des autres ; tandis qu'ici, partout autour de lui, ce n'étaient que cruels témoins de la fleur de son temps !... Ses meubles, ses engins, son ménage, tout cela qui l'avait connu dans son intégrité de nature ! A ces manches d'outils, ces poignées de tiroirs, où luisait encore la poisse de ses dix doigts ! Ce n'étaient que miroirs inexorables se plaisant à lui reproduire l'homme qu'il avait été... Sans pitié, ni quartier, tout lui criait : « Es-tu réoccupable? Es-tu réoccupable? »

Pour rien au monde, il ne s'en serait retourné au Chat-Fourré. Mais en ce lieu, il se sentait un affreux goût de cendre.

Car son âme aussi lui criait des choses, et ceci, et cela... et diable !... ne le savait-il pas qu'il avait été pétri dans l'universelle indignité !... qu'il n'était point saint comme l'archange... Mais c'est que non plus, il n'était pas bienheureux comme lui !... Qu'est-ce que c'était donc que cette voix de confessionnal qui venait le tarabuster !... De quoi était-il coupable? Son corps pouvait-il avoir été puni parce que son esprit avait voulu la défense de la vérité !... Il avait dit « arrière » à l'événement, parce que l'événement ne valait rien... parce que ceux qui dépendaient de sa paternité ne marchaient pas selon la vieille loi... Et il recommencerait s'il le fallait... dût-il en perdre sa seconde main, dût-il demeurer là, tout seul, sur la ruine des coupables, comme le pingouin manchot sur son morceau de glace !... Non, il n'était point de ceux à qui le Christ, s'il se détachait, enverrait sa couronne d'épines à la figure... Le Christ lui dirait : « Tu n'es qu'un mange-ton-père, Aoustin, mais viens ici que je te pardonne !... »

Et entre ses quatre murs, il marchait, virait, tournait, broyait son mauvais chanvre, s'arrêtant au bord de sa fosse aux mottes, à regarder il ne savait quoi, les débris qu'avait

laissé son salet, le mortas qui était toujours là, engagé dans sa tourbe et pareille à la membrure vermoulue de quelque chaloupe désossée par la mer...

Mais, tout de même, les services qu'il avait rendus, l'ascendant de sa personne dans la commune, sa vieille confiance en lui-même, qui ne voulait pas mourir, cet esprit de domination qui ne laissait pas le souvenir d'avoir jamais subi le démenti d'un événement, tout cela, dans les derniers replis de son for intérieur, laissait subsister la pensée qu'avant de le dégrader, on y regarderait peut-être à deux fois. Le maire ne lui avait-il pas dit : on discutera aux syndics. Et il conservait, malgré tout, une dernière bribe d'espoir. Il attendait.

Mais qu'elles étaient longues, dans la sombre seigneurie, les heures du jour où son âme se rongeait en cette attente !

Il ne sortait pas ; tout au plus de temps en temps, sur le pas de sa porte. Mais un bruit suffisait, une voix, seulement la râpe d'une langue de bête laissant prévoir l'approche de la gardeuse, pour qu'aussitôt il rentrât son profil dans le chambranle.

Quand l'ombre était venue, certains soirs, il s'avançait tout de même jusqu'à sa levée, qui était l'endroit le moins fréquenté de l'île, mais non sans avoir d'abord fait comme le rat au trou de sa garenne, qui ne court les risques du découvert qu'après avoir étudié son paysage. D'une main, il se ramassait un peu de fagot ; car pour l'herbe, il n'en était plus question ; ses lapins, on les lui avait volés. Quelques minutes, il demeurait là, à regarder il ne savait quoi, car les curées qui s'éloignaient dans la brume, ces voies d'eau qui avaient été les grand'routes de son existence, il les reconnaissait à peine...

Il n'allait plus chez Julie. C'était Julie qui lui apportait sa soupe. Quand elle ne pouvait venir, elle envoyait Marie et Cendrou. Au brun de nuit, les petits arrivaient, avec leur écuelle, — parfois le chien en avait pris un peu, — déposaient sur la table, et s'en allaient sans un mot, après un regard furtif du côté du grand dos noir, dans le feu, qui ne se retournait même pas...

Les jours s'ajoutaient aux jours, et il les comptait, anxieusement, dans une amertume croissante.

Rien ne venait... De temps en temps seulement, ce qui était bien étonnant, des Briérons passaient dans sa ruelle. Ce bout de chemin pourtant n'avait jamais servi à personne?

Que lui voulaient-ils, ces hommes? L'un regardait longuement, l'autre ensuite s'arrêtait. Mais comme il avait dit à M. Moyon : « Quand vous aurez besoin de moi, vous savez où je me trouve », de derrière sa vitre, dans sa fiévreuse impatience, il les observait. L'un d'eux, une fois, s'en vint frapper à l'huis, et Aoustin, sur le verrou, car il ne voulait pas ouvrir encore, lui cria, le cœur battant : qu'est-ce que c'est?

Mais l'autre ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu veux?

Même silence.

— Est-ce de la part de M. Moyon?

Toujours pas de réponse. L'homme s'éloigna.

Et peu à peu arriva le dernier jour, le suprême délai qu'il s'était fixé. Plus de doute. C'était bien fini ! Le silence de M. Moyon parlait assez haut maintenant ! Il n'attendit plus rien et tomba dans un affreux état, dans des emportements furieux. Il voulait retourner chez le maire faire crier sa bête ; il voulait aller trouver Larmentières et le sommer de lui rendre sa plaque ; il ne savait plus à qui se prendre, était à bout de nageoires ! Mille violences lui venaient en désir ; et toute la journée, marchait, refaisait de la fosse à l'armoire son terrible planton de l'amiral, s'imaginait voir son concurrent, et le prenait à la gorge, et tout comme ces personnages assyriens qui étranglent des lions sur leur poitrine, le maîtrisait là, en idée, sous la force décuplée de son bras...

Les fonctions de garde retirées, c'était sa paie en moins, ses ressources réduites à sa pension partagée déjà pour les deux tiers au profit de ses louves, impossible de vivre seul là-dessus !... obligé de quitter son appartenance, obligé de s'en revenir, ramené par plus fort que lui quêter honteusement l'asile conjugal !...

De tout côté, il se voyait sombrer, avant l'heure, alors que sa vieillesse le laissait encore si vert et si robuste. Et il se débattait... sa volonté se révoltait là contre... Il se raidissait de tous ses membres, de toute son intelligence, ne voulait point avoir fini de s'appeler Aoustin. Il cherchait un salut, un moyen pour se tirer de ce naufrage. Il cherchait un radeau ; il cherchait la pointe et le marteau, un outil, quelque chose, une invention à quoi se raccrocher, et remonter vivant sur sa platière...

Mais sa tête avait beau travailler le problème, il ne voyait rien ; et le soir venu, dans l'obscurité, près de son feu, toutes

ses condamnations se retrouvaient là, toujours, comme autant de cierges mortuaires allumés autour de lui !...

Oh ! sa haine pour l'auteur de cet outrage à sa vie ! Et, du fond de lui-même, lui remontait pour la millième fois la pensée de l'homme maudit qui l'avait jeté à cette dérive, cet homme qu'il défendait à la justice de toucher, parce qu'il était son bien désormais... Et la machination de tout ce qu'il comptait faire subir à ce misérable, à ce grelêt, venait lui procurer une espèce de goût de consolation. La promesse de cette douleur rendue au centuple l'empêchait de s'abattre. Elle lui était une nourriture ; et il s'y refaisait les gencives, comme au jus âcre et mordant de l'écale d'une noix de septembre. Son âme, à se baigner dans cette lueur pourpre de la vengeance, se rafraîchissait de son malheur propre. Ne pas se presser, patienter avec l'occasion, il se le promettait bien ; mais, en attendant, raffinant le supplice, tous les supplices que lui soufflait le Diable à l'oreille, car le spectre fauve et cornu lui apparaissait : il eût dit, dans ces moments-là, que le Seigneur au manteau rouge s'ébauchait de la fumée et de la flamme, et, dans le silence du cœur de l'âtre, venu s'asseoir devant lui, assistait sa méditation...

Mais quand, de toutes ces visions, il s'était bien brouillé la tête, plus courroucé, plus déchaîné encore, il lui fallait errer de nouveau, arpenter du lit à la cheminée, de l'armoire à sa fosse aux mottes, qui était ce qui l'attirait le plus alors, ce grand tour noir qui semblait lui parler aussi, l'appeler de sa voix souterraine ; jusqu'à ce qu'un soir il s'y laissa glisser des deux pieds, et resta là, dans le fond, à réfléchir, parmi ses débris...

Si le feu, feu de phosphore ou de diamant, rouge ou vert, selon la nature des étoiles, dont l'idée de la loi de gravitation embrasa le cristallin de Newton sous son arbre, est demeuré le secret de l'univers invisible, il n'y a pas de doute que quelque chose d'analogue, en vertu de l'identité humaine, une flamme, un éclair, quelque brûlante électricité des cieux, exerçât son passage dans l'expression du vieil homme à l'instant de cette soirée où il eut aussi, lui, sa pensée de génie...

Toujours est-il que lorsque Marie et Cendrou, apportant leur soupe chaude, frappèrent à la porte, il ne leur fut pas répondu ; que lorsqu'ils essayèrent d'ouvrir, le verrou était tiré ; et qu'en s'approchant de la vitre, pour se faire reconnaître, ils furent arrêtés aussitôt à ce fantastique spectacle :

la chambre tout entière était plongée dans l'obscurité ; à l'exception du plafond, d'une place là-haut, qui s'éclairait en lumière, comme qui eût dit d'un carré de lanterne magique, et où des ombres passaient, gesticulaient, frénétiques et violentes.

Les enfants regardèrent un instant, puis, pris de peur tous les deux, se sauvèrent, en renversant la moitié de leur écuelle...

Aoustin se souciait bien de sa soupe !... On pouvait frapper, on pouvait même sonner si l'on voulait !

Une scie, une corde, une masse, un levier, tout cela autour de lui était épars dans le fond de la fosse. Une lanterne éclairait le chantier, et lui, la hache en main, attaquait à la racine le mortas qui était de la grosseur d'une cuisse d'homme, un vrai maître-bau pour une chaloupe de trente pieds.

Il avait plus d'une volée à abattre, plus d'une meule de paille à hacher, à ce métier où la débilité de son unique main avancée à court manche ne savait que fourvoyer le coup du tranchant. Et il parlait à l'arbre :

— Toi, de vivre là-dedans, ça te durcit le cœur, mais sacrédié, je ne ferai pas faire demi-tour à mon idée !

Et il se démenait, le pauvre, et il fatiguait. Le coup ne portait qu'en faiblesse, hachait menu la bagatelle de l'écorce, au lieu de pousser l'entaille profondément vers le cœur. Et que serait-ce plus avant, où la fibre noire se fait plus dure que le marbre?

Il soufflait, laissait la hache, prenait la scie. Mais la scie, mal conduite par cette moitié d'homme, crochait et pliait du bandeau sur ces rogatons de bois pourri qui ne faisaient plus corps avec la substance. Il reprenait la hache, il reprenait la scie, s'y liait le moignon, et poussait, haletant, comme à la varlope dans un cœur de chêne vert ! Les ailes de son grand désir le soulevaient. Il ne sentait même pas l'eau qui lui coulait sur le visage ; il était en train de remonter le treuil de sa vie...

Mais la tête finissait par lui tourner. Alors, dans le fond de la fosse, il s'assit, exténué, n'en pouvant plus, la sueur lui dégouttelait. Et là, au fond de ce trou noir, il se rappelait le rêve qu'il avait fait une nuit, le cauchemar où il s'était vu englouti sous les tourbes, parmi les sources qui cherchaient vers les hauteurs le chemin de la délivrance...

Le lendemain, il recommença, malgré sa fatigue, toute la journée, par le miracle de son idée fixe, et les forces de la bouteille de vin qui se vidait dans son gosier. Vers le soir, il constata avec une grande joie que l'outil y avait mis de la dent. Alors, il enroula une corde à la tête de l'arbre, et sortant de la fosse, le reste du câble attaché à son corps, il prit l'angle, et se mit à tirer comme un cheval. Il y allait de franc trait, à coups de charge, de plein collier, à se faire claquer les muscles, ses grands orteils nus enfoncés dans les creux du sol... Le mortas pliait, craquait, cédait, jusqu'à ce que, soudain, se fît entendre le bruit sourd de son éboulement dans la fosse.

Et Aoustin retrouva du même coup sa manière de cracher d'autrefois, quand, de cette façon, il lubrifiait les rouages d'un beau travail de longue haleine. Il redescendit. Il fallait maintenant tirer le morceau dehors. Il le saisit dans un embrassement, l'apiqua contre la paroi. Peinant comme une fourmi, substituant à l'emprise de sa main manquante l'effort de son avant-bras, parvint à l'enlever sur son épaule, et ainsi chargé, à se hisser lui-même hors du trou.

C'était un peu avant le coucher de soleil, mais il n'avait plus peur de la lumière. Il tanguait seulement sous son fardeau, par la faiblesse. Mais il ne voulait pas attendre. Il sortit, et, par les berges, se rendit tout droit dans le village, chez Hennion, qui était un habile artisan...

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT.

(A suivre.)

La Passion du maréchal de Vauban[1]

II

RAMILLIES au printemps et Turin à l'automne ! La voici donc diminuée, cette gloire ; humiliée, cette armée si chèrement aimée ; et menacée en ses campagnes, cette France qui semblait invincible. On voudrait entendre la voix du grand vieillard blessé, transporté de colère et d'amour. Une ligne, un souvenir, un propos rapporté suffirait à nous rapprocher de lui ; nous n'avons rien. Ces tristes années sont des années muettes : peu de lettres, de mémoires. A Versailles, on fait silence, sauf dans les coins secrets où le siècle nouveau commence sa débauche. A Paris, les langues se délient, mais les plumes restent prudentes et ne confient rien.

Que disait-on, à quelles conversations Vauban se trouva-t-il mêlé? Sans doute on s'agitait contre le roi et ses ministres, le vieil esprit renaissait parmi ces gens de robe et d'épée dont les pères avaient fait la Fronde. D'accord ils souhaitaient une renaissance des libertés aristocratiques, parlementaires, bourgeoises ; certains même parlaient à mi-voix d'un appel nécessaire aux États généraux. Les vieux partis, après cinquante années, recommençaient leurs brigues. Mais

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er mars 1923.

Vauban n'avait rien d'un frondeur, il était tout royal. Cette autorité dont on complotait autour de lui la destruction, il l'eût voulu, non pas moins forte, mais plus forte pour arrêter le mal. D'où vient le désastre? Vauban ressasse, peut-être même il rabâche à part lui l'idée qui l'obsède depuis dix ans. Ces traitants, ces financiers ; le fisc et ses agents, qui accablent le peuple et le désaffectionnent, voilà les pires ennemis du royaume. Contre cette engeance, il faut le roi : c'est le vrai défenseur, le seul qui vaille en France. Et le remède est trouvé : Vauban l'a montré et écrit dans sa *Dixme*. Ce que Sully sut faire avec Henri, et Colbert avec le jeune Louis, Louis, seul et vieux, l'osera-t-il? Peu de voix l'y excitent. L'or a toujours de subtiles défenses : aux puissants il donne ses filles bien dotées ; aux gens de lettres ses dîners, quelques louis, quelques aunes de drap pour qu'ils s'y taillent des habits neufs ; le riche sait détourner les conversations, les occuper au loin. La Fontaine et Mme de Sévigné étaient dévoués à Fouquet ; Voltaire sera dévoué aux financiers ses amis ; Rousseau mangera leur pain, aimera leurs femmes. La Bruyère est resté libre devant eux, mais il est mort, il n'est plus là pour comprendre Vauban, et on ne voit pas, hormis Boisguillebert, qui peut causer avec lui en cette année 1706. Quelques soldats peut-être : Boufflers ou Catinat. Vauban voit clair : la monarchie française porte où il les connaît son mal profond et son germe funeste. Qui assainira les finances, qui dénoncera les financiers?

Au temps de Voltaire, on les appelle « fermiers-généraux » ; Vauban étant vieux, on les appelle « traitants », Vauban étant jeune on les appelait « partisans » ; le nom change, le mal demeure, il est mortel. Mortel parce qu'il est secret : la première chose que les financiers achètent, c'est le silence, et ils s'entendent à briser, si haut placés soient-ils, les imprudents qui les dénoncent.

Vauban rentre à Paris, dans son hôtel de la rue Saint-Vincent, demeure non magnifique, mais de bonne apparence et dominant par sa haute porte la rue étroite où vont et viennent les petites gens. Il souffre, il tousse, son vieux corps est miné, sa fin approche. Dieu saura lui donner un repos bien gagné. Mais les peuples travaillent sans reposer jamais. Point de repos pour eux, ni de grâce divine. Or, c'est au peuple, c'est au pays que Vauban songe. Cette France, quel avenir l'attend? Vauban qui a tant fait, voudrait faire

davantage encore et ne pas disparaître avant d'avoir tout essayé, tout dit. De ses écrits, c'est la *Dixme royale* qu'il estime le plus ; et de ses œuvres, c'est peut-être à la *Dixme* qu'il se sent le plus attaché. Le roi l'a lue, il y a fait attention. Le temps passe, que fait le roi? Vauban reprend son mémoire, il le reprend et le corrige, triste d'être seul à le lire. Il mande auprès de lui, pour l'aider dans son travail, un certain abbé Ragot de Beaumont, qui lui a quelquefois servi de secrétaire.

Qui est cet abbé? Mal noté, nous dit-on, singulier personnage ; sans doute un de ces intellectuels faméliques qui allaient de maison en maison, causant, soupant, écrivassant, râpant et tachant leurs soutanes ; les dames libérales du dix-huitième siècle auront à leur service maint Ragot de Beaumont ; d'autres Ragot, en 1792, quittant la soutane pour la veste, seront orateurs dans les clubs. Le dix-septième siècle a défavorisé les Ragot : pourtant ils existaient alors, et l'oreille basse ils vivotaient. Cet intermédiaire qui procurait à Vauban des livres et que la police cherchait à dépister, n'était-ce pas notre Ragot? Il se peut ; lui ou quelque autre. Ragot, naguère chanoine à Tournay, avait été écarté de cette fonction, et, prêtre libre, vivait à Rouen, où la librairie clandestine était active. Vauban l'installe dans sa maison même, dans un réduit communiquant à son cabinet par un escalier dérobé. Les deux hommes travaillent ensemble et Vauban confie sa tristesse : « Faut-il que je meure, dit-il, faut-il que je m'en aille sans que mon mémoire ait été lu? » Ragot conseille : « Imprimez-le ! » Mais Vauban : « C'est impossible ; ce sont des choses d'État, le roi ne permettra jamais... »

Qui donc, en effet, eût donné l'autorisation? Ce Ponchartrain, courtisan et craintif, qu'un contemporain nous dépeint « tourné tout entier vers son maître et vers soi-même, sans donner jamais un regard au public »? Pontchartrain eût interdit la *Dixme.* D'Argenson? Enfermé dans sa besogne politicière, enroutiné « au petit et au rétréci », poursuivant comme même gibier les *Maximes des saints* et le *Télémaque*, les pièces obscènes et les gazettes clandestines, d'Argenson n'eût pas toléré un livre tel que cette *Dixme.* Tous les usages du siècle, d'ailleurs, et toute sa politique, décidaient contre le vœu de Vauban. Choses d'État, choses du roi : c'était la maxime régnante. Demander, ç'eût été naïveté, aller au-devant d'un refus. Force était donc de renoncer... « Ou de

ne rien demander, a murmuré Ragot, et d'imprimer... » Ragot s'entend à telles affaires ; il connaît les imprimeries, les dépositaires, les colporteurs. Et si le vieux soldat proteste, Ragot modifie son propos : « Soit, ne publiez pas, gardez par devers vous vos exemplaires, et donnez de la main à la main, distribuez à vos amis... »

Au conseil de Ragot un deuxième s'ajoute : j'y vois une vraisemblance très forte. Boisguillebert doit être ici près de Vauban. Les deux hommes se connaissaient, entre-lisaient leurs écrits et faisaient échange de renseignements. Or, nous allons les voir, pressés par les mêmes circonstances, agir semblablement. Ragot d'ailleurs les connaissaient tous deux, quelle apparence qu'ils n'aient communiqué?

Boisguillebert, en cette fin tragique de 1705, était furieux. Fureur de patriote, sans doute, mais aussi (davantage peut-être) fureur d'inventeur éconduit ; Boisguillebert avait l'âme sèche. Les ministres refusaient de l'entendre, Pontchartrain avec insolence, Chamillart avec politesse : « Tant que durera la guerre, avait dit celui-ci, il faudra ne penser qu'à la guerre, ensuite viendra le temps des réformes... » Boisguillebert ni Vauban n'acceptent la réponse. A cause de la guerre même, pensent-ils, et pour en sortir avec honneur, il faut assainir les finances. Qu'attend-on? La paix? Quelle paix, quel désastre peut-être? Boisguillebert s'exaspère. Il va publier, en France même, une édition nouvelle du *Détail de la France*, et il écrit en hâte, et il ajoute à son livre ancien, en manière de *post-scriptum*, une réplique à Chamillart. Cette réplique est un pamphlet cruel, un peu pesant, mais dur et fort ; l'alerte dix-huitième siècle n'en retrouvera pas l'accent. Écrit entre deux âges, le pamphlet de Boisguillebert a la robustesse de l'un, et la carrure janséniste ; de l'autre, il tient la passion réformatrice et la verve insolente :

Faut-il attendre la paix pour faire labourer les terres dans les provinces où la plupart demeurent en friche?...

Faut-il attendre la paix pour faire cesser d'arracher les vignes, comme on fait tous les jours, pendant que les trois quarts des peuples ne boivent que l'eau, à cause des impôts effroyables qui excèdent de quatre à cinq fois le prix de la marchandise?... Soutiendra-t-on qu'il faut attendre que toutes les vignes soient arrachées pour donner permission au peuple de les cultiver ; ce qui serait entièrement inutile et ne vaudrait guère mieux que d'appeler un médecin pour guérir un mort?

Faut-il attendre la paix pour ordonner que les tailles seront justement réparties dans tout le royaume et que l'on ne mettra pas de grandes recettes à rien ou peu de choses pendant qu'un misérable qui n'a que ses bras pour vivre, lui et toute sa famille, voit, après la vente de ses chétifs meubles ou instruments dont il gagne sa vie, comme on fait pour l'ustensile qui se règle sur le niveau de la taille, enlever les portes et les sommiers de sa maison pour satisfaire au surplus d'un impôt excédant quatre fois ses forces?

Faut-il attendre la paix pour sauver la vie à deux ou trois cent mille créatures qui périssent au moins toutes les années de misère, surtout dans l'enfance n'y en ayant pas la moitié qui puissent parvenir à l'âge de gagner leur vie, parce que les mères manquent de lait, faute de nourriture ou par excès de travail ; tandis que dans un âge plus avancé, n'ayant que du pain et de l'eau, sans lits, vêtements ni aucuns remèdes dans leurs maladies, et dépourvues de forces suffisantes pour le travail, qui est leur unique revenu, elles périssent avant même d'avoir atteint le milieu de leur carrière?

Faut-il attendre la paix pour cesser de continuer l'État sous le nom du roi, en sorte qu'après la fin de la guerre, le paiement des intérêts de l'argent pris en route coûtera plus au peuple que l'entretien de la guerre, de façon que c'en sera une perpétuelle qu'ils auront à soutenir?

...De si cruelles dispositions et de semblables énoncés ne doivent pas surprendre de la part des traitants, puisque c'est à l'aide d'une pareille politique qu'ils se procurent ces fortunes immenses qui font la ruine de l'État, et qu'ils se sont fait donner, depuis 1660, 200 millions pour leur part, sans celle du néant qui, croissant sous leurs pieds, excède de dix à vingt fois ce que tant le roi qu'eux reçoivent par un si funeste canal...

...On peut attester que la guerre étrangère coûte dix et vingt fois moins au royaume que les désordres intestins causés par les manières que l'on pratique pour recouvrer les fonds afin d'y subvenir..., et l'allégation de la guerre étrangère comme un obstacle au rétablissement de la félicité générale est la même erreur que si, le feu étant aux quatre coins d'une maison, on soutenait qu'il ne faut pas l'éteindre qu'un procès que l'on aurait pour la propriété en un tribunal éloigné ne fût jugé...

Boisguillebert n'attendra pas la paix pour parler haut. Mais c'est son intérêt qu'un autre, plus haut placé que lui, parle en même temps que lui et le couvre en se compromettant. Vauban attendra-t-il? Harcelé par la fièvre, la mort

sur les talons, il veut parler. Pour le bien du roi, il le faut. Jadis, aux environs de 1660, un esprit public très éveillé, très fort, soutenait Louis contre les Retz et les Fouquet ; il faut que l'esprit public se ranime par une entreprise semblable. Non, Vauban ne mourra pas sans avoir publié sa *Dixme royale*, sa pensée ne sera pas étouffée avec son souffle. Il écoute le double conseil donné par le Ragot et le Boisguillebert, il imprimera son mémoire... Il imprimera sans publier : soldat et maréchal de France, il ne trompera pas son roi. Sans vendre ni laisser vendre, sans rumeur factieuse, il donnera des exemplaires à ses amis. Ainsi calme-t-il sa conscience. Pourtant il doit le savoir : sa décision, si modérée soit-elle, est grave. Ni Louis XIV, ni Colbert, ni Louvois, n'avaient craint les réformes profondes : ils avaient écouté les conseils, mais interdit les discussions. Quand Vauban écrivait à Louvois avec ce libre langage que nous avons noté, Louvois l'en remerciait ; mais s'il avait causé comme il avait écrit, Louvois l'aurait réprimandé, et s'il avait osé imprimer ses propos, Louvois l'aurait envoyé tout droit à la Bastille. Or, Vauban, maréchal de France, septuagénaire, imprime un mémoire politique : il manque à l'esprit de sa génération et aux devoirs de son état.

*
* *

Où la *Dixme* fut-elle imprimée? Peut-être en Flandre : le domestique de Vauban, interrogé par la police, donne cette indication ; plutôt à Rouen, croit M. de Boislisle, grand connaisseur de ces temps. Boisguillebert et l'abbé Ragot de Beaumont étaient de Rouen, Vauban y avait par eux des accointances.

La *Dixme royale* imprimée, restait à la faire entrer dans Paris. Ce n'était pas de ces libelles qu'on glisse et cache dans une poche. Vauban avait voulu présenter son livre en belle forme, et qu'il fût digne enfin de porter sur le maroquin de sa reliure les armes d'un maréchal de France : c'est un in-quarto mal commode à dissimuler. Un ballot d'exemplaires fut porté jusqu'à Saint-Denis. Restait le trajet difficile, le passage des portes de Paris. Vauban lui-même y pourvut. Il se rendit à Saint-Denis dans son carrosse, et, salué par la garde, amena jusqu'à chez lui le livre défendu.

L'imprimeur avait livré son travail en feuilles. Vauban

s'adressa à cette même veuve Fetil, qui, quatre ans auparavant, avait broché, relié l'exemplaire manuscrit qu'il destinait au roi : elle brocha la *Dixme royale* sous couverture de papier veiné, et relia quelques exemplaires, les uns en maroquin, les autres, plus simplement, en veau.

C'est vers le début de février 1706 que Vauban commença de distribuer son œuvre. Porta-t-il un exemplaire au roi, et fut-il mal reçu? Nous avons là-dessus le témoignage de Saint-Simon, et nul autre ; c'est peu. Le roi, d'ailleurs, si Vauban lui fit cet hommage, ne put manquer d'exprimer son mécontentement. Les services, l'âge de Vauban ne diminuaient pas son incorrection : ils la rendaient plus certaine et blâmable.

« Le livre de Vauban, écrit Saint-Simon, fit grand bruit, goûté, loué, admiré du public, blâmé et détesté des financiers, abhorré des ministres dont il alluma la colère. Le chevalier de Pontchartrain surtout en fit un vacarme sans garder aucune mesure et Chamillart oublia sa douceur et sa modération. Les magistrats des finances tempêtèrent et l'orage fut porté jusqu'à un tel excès que, si on les avait crus, le maréchal aurait été mis à la Bastille et son livre entre les mains du bourreau. » On écoute toujours Saint-Simon, mais on ne le croit pas. Dans ses *Mémoires*, écrits à vingt, à trente ans de distance, nous ne saisissons que les échos de ses impressions passionnées. Son style est une sorte de résonateur dont nous écoutons le vacarme et qui convient à nos esprits parce qu'il donne à toute chose une brutalité d'accent qui convient à nos habitudes. Croirons-nous que le livre de Vauban ait fait *grand bruit*, que le *public* l'ait admiré? Il faut en tout cas qu'on entende ces mots dans un sens dont nous n'avons pas la mesure. Ce *public*, alors touché par quelques exemplaires donnés à des amis, n'a nul rapport avec la multitude que le mot évoque aujourd'hui. Et ce *grand bruit* n'excéda pas quelques échanges de propos au coin des cheminées. Saint-Simon a une situation commode, car il est un témoin unique. Cette fin du grand règne, nous l'avons observé déjà, est silencieuse. Les mémorialistes, les épistoliers de 1660 sont morts, et Barbier ni Bachaumont ne tiennent encore leur journal.

Sans doute, il y eut quelques curiosités en éveil et, en haut lieu, surprise, mécontentement. Le livre irritait les financiers, déplaisait aux privilégiés et contrariait les diplomates : publié en temps de guerre, il divulguait une misère

qu'on prenait soin de cacher à l'ennemi. Cette misère, répondait Vauban, en même temps que je l'expose, j'en procure la guérison... Était-ce sûr? Le gouvernement était-il libre d'agir contre ces financiers, qui d'une part le ruinaient, mais d'autre part l'alimentaient au jour le jour par leurs fournitures, leurs avances ; le gouvernement pouvait-il en pleine crise se retourner contre eux? Contre eux Vauban promettait l'appui des peuples. Pouvait-on compter sur cet appui? Basville, réformateur intrépide, observe que les peuples détestent surtout les impôts dont ils n'ont pas l'habitude, et déconseille la *Dixme* de Vauban. Assurément Pontchartrain ni Chamillart n'étaient d'humeur ou de taille à essayer un tel combat, ni le vieux roi d'âge à les y porter.

Le 14 février 1706, l'affaire de la *Dixme* fut portée au Conseil, et un arrêt fut rendu. Cet arrêt est singulier. Sa teneur indécise semble refléter une délibération très partagée entre l'obligation de la sévérité et les ménagements qu'on eût voulu garder au maréchal. C'est un arrêt de principe : aucune recherche, aucune poursuite n'est ordonnée ; le lieu de l'édition n'est pas mentionné, la police n'est saisie nulle part. Il semble même, si surprenante soit la chose, que cet arrêt fut tenu secret, que Vauban ne le connut pas. Février s'achève, mars commence et Vauban, sans hâte ni inquiétude, continue de faire brocher, relier ses feuilles ; il distribue ses premiers exemplaires à tels de ses amis ou de ses proches, son gendre Mesgrigny, Boufflers son compagnon d'armes.

Voilà sans doute l'instant qu'attendait l'autre : Boisguillebert, sans retard, fait circuler la nouvelle édition du *Détail de la France*, augmentée du pamphlet qu'il vient d'écrire. Cette sorte d'impunité dont le maréchal semble jouir, va-t-elle s'étendre jusqu'à lui? Il l'espère ; il ne l'espérera pas longtemps. Le 14 mars, nouveau Conseil, nouveaux arrêts. La double publication force la main des ministres et les oblige à une double condamnation : l'arrêt rendu contre le livre de Vauban est repris, complété ; Pontchartrain, de sa main même, en surcharge le texte : « *Le dit livre*, écrit-il, *se débite encore à Paris*... et même il y a été imprimé. » Enfin la conclusion : « *Le roi ordonne en outre qu'il sera informé par le sieur d'Argenson...* »

*
* *

La déposition d'un certain Colas, domestique de Vauban, conservée aux Archives, nous renseigne sur les faits qui suivirent. Vauban avait chez lui deux visiteuses, la comtesse de Tavannes et Mme de Plélot, femme du major de la citadelle de Lille, quand la nouvelle de l'arrêt lui fut portée. Les deux femmes aussitôt voulurent chacune un exemplaire. Furent-elles satisfaites? J'en doute, Vauban ne désirait pas amuser des curiosités, et la gravité de l'événement lui apparut tout entière. L'information était prescrite, la police était mise en branle. Le maréchal voulut être seul, ses visiteuses le laissèrent.

La veuve Fetil détenait encore quarante exemplaires. Vauban envoya Colas les reprendre. Quelle fut son intention en donnant cet ordre? Obéir, ou prévenir une saisie? Assurément il avait le désir d'obéir, et il réfléchissait très attentivement. Son roi, son maître depuis cinquante années passionnément aimé, l'abandonnait; avait-il donc mal fait? Vauban a l'âme trop disciplinée, trop loyale, trop bonne, pour éluder la question. Il s'interroge avec le trouble d'un enfant puni pour la première fois. Les faits l'accusent : il s'est caché, il a eu recours à des voies clandestines; sujet dévoué, soldat, il connaît ses torts. Mais Vauban s'attache à son intention, l'examine et l'approuve. Nulle pensée factieuse ne l'a touché; au terme d'une vie de service, il a voulu servir encore. Son zèle l'a entraîné sans doute; mais dans cet entraînement, Vauban peut chercher : il n'est rien que de pur. Nulle ambition, nulle aigreur, aucun désir de troubler et de nuire. Colas raconte la soirée de son maître : « Toute cette après-dinée, dit-il, le maréchal parut fort chagrin de la nouvelle que M. le Chancelier faisait chercher son livre; sur le soir, la fièvre le prit et il se mit au lit, et fut fort mal le vendredi et le samedi suivant... » L'inflammation envahit les bronches du vieillard immobile et chagrin. Son roi l'avait laissé, son roi l'avait frappé! Vauban perdait courage, son âme s'abattait. Le dimanche matin, la fièvre ayant diminué, il réfléchit, s'inquiéta de nouveau. Il était, nous le savons, peu dévot; mais il était chrétien comme tous les honnêtes gens de son temps. Sa pensée était libre, non pas orgueilleuse, et il aimait à recevoir conseil. Il voulut donc que des théologiens lui donnassent leurs avis. « Le dimanche

matin, la fièvre ayant diminué, continue Colas, le maréchal me donna l'ordre de prendre dans son cabinet deux de ses livres, de les porter au sieur abbé de Camps, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, et de le prier de les examiner et de lui dire son sentiment... » Colas obéit aussitôt ; il prit la clef dudit cabinet dans l'écritoire du maréchal où il la mettait ordinairement, fut prendre deux de ces livres, ferma le cabinet, remit la clef à sa place, et porta les livres audit sieur de Camps. Il les lui remit en mains propres ; l'abbé promit qu'il les verrait et en rendrait compte au maréchal.

Ce jour même, le jour suivant peut-être, le maréchal reçut son confesseur, un frère jacobin dont Colas ignore le nom, et, comme à l'autre abbé, il donna ce livre, son grand péché. Il le pria « de le lire et de lui dire si, en le composant, il n'avait rien fait contre sa conscience ».

Cependant son état devint grave et il entra en agonie. Vauban sentit la mort prochaine ; son inquiétude en fut plus vive, il voulut un troisième conseil, et fit porter un exemplaire de la *Dixme* au père Labat, jacobin en ce même couvent de la rue Saint-Honoré où il avait son confesseur. Que pensèrent ces religieux? Il est permis de penser que non seulement ils excusèrent Vauban, mais l'approuvèrent. Nombreux étaient alors les évêques, les prédicateurs qui, comme Fénelon et Massillon, s'intéressaient au peuple et osaient parler au roi de sa détresse. Ces consolations dont il était anxieux, Vauban les reçut-il? Nous ne pouvons que l'espérer. « Le mercredi 30 mars, dit Colas, sur les neuf heures trois quarts du matin, le maréchal mourut... »

* * *

Le roi n'ignorait pas la maladie de son serviteur. Le lundi 28, pendant le dîner, il fut prévenu que M. de Vauban était à toute extrémité et priait qu'on lui envoyât M. Boudin, premier médecin de Monseigneur. « Le Roi ordonna qu'il partît sur l'heure, écrit Dangeau, et parla de M. de Vauban avec beaucoup d'estime et d'amitié ; il le loua sur plusieurs chapitres et dit : « Je perds un homme fort affectionné à ma « personne et à l'État. » Si on se souvient du grand calme que Louis XIV avait coutume d'opposer à toutes les tristesses, de ce front impassible qu'on lui connut toujours, l'éloge royal sera trouvé tel qu'il devait être.

A peine la nouvelle de la mort fut-elle portée à Versailles, le roi commença d'être sollicité pour l'attribution des charges vacantes. Au matin même du 30 mars, écrit dans son journal le marquis de Sourches, elles étaient demandées ; et le soir elles furent réparties autour du fauteuil de Mme de Maintenon : Labadie eut le gouvernement de Lille, des Alleurs le grand prieuré de l'ordre de Saint-Louis.

*
* *

Paris montra plus d'émotion. L'Académie des sciences fit dire une messe solennelle pour le repos de l'âme de son illustre membre. « Quatre-vingt-dix hommes de lettres, nous dit-on, y assistèrent. » Renseignement curieux et qui nous montre, naissante alors, cette corporation intellectuelle dont l'avenir est si proche et si grand. La voici l'une des premières fois nommée, rassemblée pour rendre hommage à Vauban. Le 5 mai, Fontenelle prononce son éloge ; ce morceau est un des petits chefs-d'œuvre de notre littérature académique. Lu pendant toute la durée du dix-huitième siècle, il fixe pour longtemps, il imprime dans l'imagination française la figure de Vauban, toute force, bonté, simplicité. Là-dessus Fontenelle ajoute en touches rapides une sensibilité naturiste qui commence à être de mode :

Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie et sentait le faux sans le discuter, lui épargnait les longs circuits par où les autres marchent, et d'ailleurs sa vertu était en quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il prévenait sa raison. Il méprisait cette politesse superficielle dont le monde se contente et qui couvre souvent tant de barbaries, mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur...

Il nous est difficile aujourd'hui d'interpréter ces pages. Nous sommes portés à reconnaître en elles la première de ces harangues où les académiciens du dix-neuvième siècle poussèrent si loin l'art de prononcer à mi-voix des vérités sévères, de tout dire aux pouvoirs absolus qui prétendent ne rien laisser dire ; mais nous nous trompons peut-être, et

l'auditoire de 1706 n'a pas eu la pensée de chercher les sous-entendus que nous comprenons aujourd'hui.

*
* *

Le souvenir des morts demeure aux survivants comme une incitation obscure, une obsession et parfois un remords. Une réalité confuse est là, ombre et reflet des âmes qui s'éloignent. Qu'auraient-ils dit que nous ne savons dire, ces morts puissants, qu'auraient-ils fait?

Celui qui a longtemps vécu près de Vauban, son biographe et son lecteur, lorsqu'il voit commencer les tragiques années au seuil desquelles sa mort est survenue, ne cesse d'interroger le grand serviteur disparu. Ce dur monde dont il est retiré reste tout rempli de ses œuvres et de ses amitiés, tout animé de ses pensées ; cette patrie souffrante est encore sa patrie ; qu'aurait-il dit, qu'aurait-il fait?

1708 : la frontière de Flandre est rompue, le prince Eugène menace Lille. En ces jours de déclin, les anciens sont les meilleurs et les vrais jeunes. S'ils n'ont pas la jeunesse du corps, ils ont la jeunesse éternelle des héros qui les ont formés. Le vieux Boufflers supplie le roi qu'il lui permette de défendre la ville ; le roi consent, et il s'y jette. (Si Vauban, constructeur et gouverneur de Lille, avait été là, c'est lui, nous n'en doutons pas, qui aurait sollicité et obtenu l'honneur.) Boufflers fait une défense magnifique ; il tient quatre mois, jusqu'à la dernière croûte de pain, jusqu'au dernier souffle de ses hommes ; Vauban n'eût pu mieux faire. (Vauban, d'ailleurs, Vauban invisible est présent à la défense de Lille, car il l'avait prévue et conseillée en un mémoire dont Boufflers tint grand compte.) Lille tombe pourtant. Mais de sa chute, ce n'est pas Boufflers qui doit répondre, c'est l'armée envoyée à son secours qui fut paralysée dans ses manœuvres par les indécisions d'un commandement sans force. Vauban, enfermé dans Lille, appelant la France à la rescousse, Vauban n'eût-il pas ressuscité par son appel cette vigueur française qui n'était pas éteinte? Le jeune Villars, libre d'entraves et qui voulait marcher, aurait couru vers lui, et Lille délivrée aurait dans notre histoire la même place que Denain. Quatre années encore séparent de Denain : l'autorité de Vauban aurait peut-être forcé le destin, hâté la délivrance.

Voici l'épreuve, elle n'est pas évitée. Les cavaliers du prince Eugène courent jusqu'en Ile-de-France, et les impériaux annoncent qu'ils vont reculer jusqu'à la Somme la frontière des Français. Le roi se redresse alors ; jamais il n'a paru si grand, si simple. (Que Vauban eût été ferme à ses côtés !) Il se tourne vers le pays, et les curés en chaire lisent sa noble lettre :

Quoique ma tendresse pour mes peuples ne soit pas moins vive que celle que j'ai pour mes propres enfants, quoique je partage tous les maux que la guerre fait souffrir à des sujets aussi fidèles, et que j'aie fait voir à toute l'Europe que je désirais sincèrement de les faire jouir de la paix, je suis persuadé qu'ils s'opposeraient eux-mêmes à la recevoir à des conditions également contraires à la justice et à l'honneur du nom français...

Louis XIV a retrouvé l'accent, le génie de son règne : il en retrouve la vigueur. Villars commande l'armée, et il est vainqueur à Denain. L'Anglais se lasse et traite, la coalition est défaite et la France est sauvée.

*
* *

Heureux pourtant Vauban qui ne connut pas cette paix onéreuse ! Les Anglais la vendirent et la firent payer cher. Pour garder Lille, Strasbourg et Besançon, Louis XIV sacrifia Dunkerque. Selon la volonté anglaise, la place fut désarmée, rasée. Vauban était attaché à ses ouvrages par le double amour du patriote et de l'artiste : il les aimait, selon son expression, *chèrement*. La véhémence de sa peine l'eût empêché de voir ce que la paix assurait. Pour l'Europe : l'empire et l'Espagne à jamais séparés. Pour la France : sur tous ses fronts terriens, depuis Huningue qui arrêtera l'envahisseur en 1815, jusqu'à Lille qui le repoussera en 1792, le pays reste dans cette enceinte que Vauban a tracée. Cette enceinte est sa gloire ; et, plus haut que lui-même, la gloire de son siècle et de son roi. A ce siècle, à ce roi, plus d'un a reproché le goût des guerres de magnificence et des conquêtes. Or, la marque de la conquête, c'est la fragilité ; et la marque du dix-septième siècle français, c'est la solidité. Il n'a pas été, comme disait Vauban, *voler le papillon* vers les plaines d'Italie ou les capitales étrangères. Il a appliqué ses

forces à rendre inviolable ces lignes de l'Est par où de tout temps le malheur vient aux Gaules ; il s'est installé en Bourgogne, en Comté, en Alsace, en Flandre ; et ces peuples qu'il a conquis, il se les attache. Un long travail porte ses fruits : la Gaule de Vercingétorix et de César, après quinze siècles de dissidences, retrouve sa forme parfaite. Telle est l'œuvre du roi et de ses serviteurs, au premier rang desquels Vauban, son ingénieur : ensemble ils ont dessiné, armé la France, et leur travail fut si valable que le temps l'a respecté. De Huningue à Dunkerque la France tient encore les lignes de Vauban.

Sait-on qu'il fut en 1914 un de nos défenseurs? Constructeur, gouverneur de Dunkerque, Vauban avait calculé le jeu de ses écluses pour inonder les bas terrains vers Nieuport et Dixmude. Ses calculs, après deux siècles, ont servi : nos ingénieurs firent jouer les portes disposées par les ingénieurs d'autrefois, et la frontière fut barrée. En plus d'un lieu, les ouvrages de Vauban, construits à la limite des eaux, reçurent les obus allemands ; et leurs briques, leurs gazons séculaires, protégèrent nos vies.

DANIEL HALÉVY.

L'Empire du Monde [1]

L'INSTINCT ramena Berthier sur la porte du bordj, devant le val jaunâtre en fuite vers le sud : avec des palmes grises et de lointaines montagnes que le soir faisait de chaud métal, une terre fauve et lumineuse, un lambeau d'Afrique montrant sa toison misérable. Devant ce décor connu du continent primitif, pourquoi lui semblait-il qu'il respirait mieux? Était-ce par contraste entre la simplicité nue de la terre rétive et cette infinie complication d'intérêts, d'embûches et de ruses que s'en étaient venus tisser les gens d'Europe? Il ne savait, mais cette présence, mieux discernée de l'Afrique rebelle, cette vaste perspective dorée lui apportaient un réconfort, comme le secours d'un sourire, la pacification d'une caresse. Assis sur un bloc de basalte, il resta longtemps songeur devant cette magie de l'heure mélancolique, et parfois, d'apercevoir combien seraient décisifs les événements qui se préparaient, son sang courait plus vite, ou le souffle, tout à coup, lui faisait défaut. Au tournant d'un mur, arrivant du pas flâneur d'une promeneuse, Kate parue, sa robe blanche rosie d'un reflet, son visage auréolé d'or par la couronne de ses cheveux.

Dans lui, la tristesse déferla, totale : quelque chose qui était comme une vague de boue, une lame de fiel. Combien il l'aurait aimée... Il se rappelait le trouble ressenti, sa fièvre, ses débats, son exaltation, son amour, oui : l'amour dans son intégrale et terrible vérité. Il se rappelait... Eh oui, ses sourires, les mille expressions dont son

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1922 et des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février et 1er mars 1923.

visage se nuançait de grâce légère et de beauté. Il voulut douter. Une espionne, Kate! un agent féminin, déléguée au rôle de détourner l'attention du Français galant, une créature équivoque, à la face d'innocence et spécialisée dans les missions qui requièrent les apparences de la candeur, se pouvait-il?.... Il se pouvait! D'un geste sec, il écarta le souvenir et le regret. Le jeu allait se corser : on était presque au dénouement. Et il eut une idée subite, avec une petite flamme dans les yeux et une malice au coin de la bouche.

— Eh bien! capitaine, vous rêvez, vous êtes triste?

Sa main s'était posée sur son épaule, elle a incliné vers lui son lumineux visage.

— Nullement, fait-il. C'est une journée trop belle pour qu'elle finisse en tristesse. Je me repose justement de toute cette joie, de tout ce mouvement... Voyez comme le soir est beau!

Sous un ciel verdâtre, où cillent déjà les astres, le val, le village et la palmeraie se patinent de pourpre tiède ; vers le sud, l'espace s'immensifie ; dans le bordj bourdonnent des musiques barbares.

Kate regarde.

— Beautiful! Et vous aspirez à l'heureuse impassibilité des choses, naturellement? Vous êtes triste, ah, ah! vous êtes triste...

Elle rit. Lui proteste.

— Mais pas du tout, je vous attendais, effrayé par la perspective d'une soirée morose, entre quatre murs, dans la solitude. Maintenant que vous voilà, je suis bien heureux... C'est de l'égoïsme, car vous allez vous trouver très seule, vous aussi, vos amis partis, cet excellent Craig demeuré là-bas...

— Restons tous les deux, dit-elle, battant des mains, comme à découvrir cette idée. Restons tous les deux, voulez-vous... nous ferons collation, ce sera charmant.

Elle est venue si près qu'il n'a pu faire autrement que de reprendre son bras. En marchant dans l'ombre rapide qui s'abat, il pose, sur sa nuque, un baiser dont elle semble ne point s'apercevoir.

— Je n'aurai pas faim du tout, dit-elle d'une voix tranquille quand, la porte franchie, ils ont pénétré dans la cour.

— Moi non plus... à peine soif, très soif...

Dans l'ombre violâtre, il l'a reprise au bras, même un peu à la taille, d'un geste incertain, qui hésite, se ravise, se cherche.

— Très soif, chère...

Ils sont devant le logis de Jameson, ce bâtiment isolé où s'ouvrent quatre pièces en enfilade, le bureau, les chambres.

— Rentrons, souffle-t-elle.

— Kate!...

Son timbre s'est assourdi, voilé de quel émoi? La lumière les prend dans sa clarté douce.

Elle fait les honneurs du logis, le délivre de son casque, lui assigne un siège.

— Là, êtes-vous confortable?... Un coussin, oui, voilà un coussin.

Elle s'affaire, circule, revient.

— Je vais faire du thé, puisque vous avez très soif... et puis nous causerons... nous ferons la dînette. Dînette, c'est bien ainsi, n'est-ce pas?

— C'est ainsi.

Sur la table, elle range des boîtes de fruits, des tasses, le samovar, une coupe où sont des cigarettes.

— Maintenant, attendez-moi... je vais renvoyer mes gens... ce sera plus familial, plus intime... Intime, c'est bien ainsi qu'on dit?...

Il hésite un peu.

— Eh bien... oui...

La main à la tenture qui va se rabattre, derrière quoi elle va disparaître, elle est rose, avec un peu plus de sang sous la peau.

— Ah ! tant mieux... je suis bien heureuse... very happy...

Lui se lève, allume une cigarette, se rassoit, ploie ses jambes et regarde monter la fumée bleue.

Kate revient. Elle sert le thé où il se brûle les lèvres, il mange un biscuit, grignote un fruit, sa pensée vagabonde.

— Un autre coussin, voulez-vous?

Elle boit placidement, cause et rit. Puis elle prend une cigarette, vient s'asseoir à ses pieds, à même le tapis. Un coussin étaye son coude :

— Ces sièges sont réellement mal commodes, les Arabes ont raison...

Lui joue avec ses boucles. Le rire? non, elle ne rit pas, mais sa face se rembrunit, il y passe une ombre, une crispation. Elle s'échappe :

— Du thé?... un fruit?...

Alors lui, sous les cils, ses yeux ont un petit mouvement imperceptible, un battement et ils ne se détachent plus des belles mains qui se meuvent au-dessus des tasses.

Mais voici Kate qui se rassoit. Causerie, rires... La joie sonne un peu faux, qu'importe ! Ainsi les heures passent où résonnent l'allègre claironnée de l'appel et les longues notes mélancoliques du couvre-feu. Il est à côté d'elle, à même le tapis de haute-laine et la profusion des coussins...

— Du thé?...

L'accent est rauque, bizarre. Peut-être est-ce l'heure?...

— Oh, non, merci... je n'ai pas soif de thé...

Il a chaud ; aux tempes, le sang lui bat par grands chocs.

— Plus soif de thé, du tout, du tout...

Elle essaye de se dégager, mais l'étreinte dont il l'enserre est impitoyable.

— Du tout, du tout, répète-t-il.

Au vrai, il ne sait plus ce qu'il dit.

Il la courbe, la ploie, se penche vers elle... Elle a pâli, les dents serrées, une ombre bistre au creux des paupières. Et de son pied nu sa mule est tombée...

III

Berthier regarde Kate endormie, le nez fin, l'ombre d'une paupière de soie, l'arc des lèvres, la ligne suave dont le menton rattrapait le col.

— Elle dort...

Il se réjouit de pouvoir partir avant son réveil. Cela vaut mieux... Il se sent las, l'âme soulevée, au matin blême. Mais il a éprouvé auprès de Kate endormie une sorte de remords complexe, poignant et sourd ; le regret d'avoir triomphé par la cautèle, d'en avoir appelé, contre la force de l'Europe, à la ruse de l'Afrique. L'Europe avait délégué vers lui sa créature symbolique, à l'âme cariée par la frénésie du lucre et de la domination. Sans doute... Mais n'était-ce que cela qui se déchaînait en elle : le lucre et la ruse, à l'exclusion de toute vérité, de toute passion?... Ah, que non ! Son orgueil d'homme se dilata. Et il s'attendrit de la regarder encore...

Mais son visage s'est endurci. Tant pis ! il n'est plus temps d'épiloguer... Le devoir reste...

Il foula le tapis, enjamba les coussins. Dehors, la porte doucement refermée, ce fut la triste cour du bordj, la terre toute grise encore et qui donnait aux yeux l'impression inconsistante et molle d'une toile d'araignée. Une brise passa, fade comme une eau tiède. Il partit vite, insoucieux qu'on le vît.

— Que faire à présent, songeait-il. Le réveil n'avait pas encore sonné. Il franchit la porte.

Il allait en hâte fiévreuse, marchant déjà comme à fuir l'Anglaise, maintenant qu'il se sentait incapable de persévérer dans cette comédie... L'éviter, maintenant, y réussirait-il autant qu'il le fallait?...

Il entrait dans Bardaï, ce village de huttes groupées au hasard,

parmi quoi, çà et là, se disséminent des maisons de toub. De penser à Kate, cela lui rémémora Tinirt. C'était là qu'elle vivait, dans cette bâtisse couleur de terre et couverte en terrasse. Il eut chaud au cœur et un sourire aux lèvres, un vrai sourire. Celle-là était franche, tout proche de la simplicité première, brutale et véridique. Qui l'avait instruite?... Il se rappelait son cri sauvage : « La maîtresse de Jameson... Une femme amenée pour l'abuser!... » Qui l'avait instruite?... Il s'aperçut que depuis leur rencontre déjà lointaine, elle n'avait plus donné signe de vie. Cela le surprit et lui fut douloureux. Il s'irrita contre lui-même. Quoi! Après la brutalité qu'il lui avait infligée, ne lui avoir rien fait dire, ni rien envoyé?...

Ce pensant, il marchait vers la maison de toub, toquait, parlementait à travers la porte basse. Une vieille femme lui ouvrit, ratatinée et lente, d'une maigreur effroyable, sorte de squelette dont on s'étonnait que les os ne clicclacquetassent point : Kintofou Gordoï, la maîtresse de céans.

— Tinirt?...

Elle secoua la tête.

— Tinirt oult Télid?...

Alors seulement, elle parut comprendre.

— Ah, oui, disait-elle, ah, oui...

Il poussa la porte, impatienté.

— Tinirt?...

D'un regard il avait exploré les deux pièces, reconnu qu'elle n'était pas là. La vieille avait un geste, une allongée de bras :

— Partie, Tinirt...

— Partie?... Où, quand, comment partie?...

Il la secouait. Tout ce qu'il put en tirer, c'est qu'après leur dernière entrevue si mouvementée, Tinirt s'était prise à sortir chaque jour. Une fois, au retour d'une de ces fugues, elle avait ramassé ses hardes et elle était partie. En remerciement de son hospitalité, la vieille avait reçu deux pièces d'or. Puis un homme qu'elle ne connaissait pas, venu chercher le coffre de la Targuia, elle n'avait plus rien su de cette femme qui commençait à s'effacer de son vieux souvenir...

— Fais voir les pièces?...

— Les pièces, ah! les pièces, elle ne les avait plus...

Sous le battement des vieilles paupières, il comprit qu'elle mentait.

— Fais voir les pièces! ordonna-t-il. Ne crains rien. Je t'en donnerai une petite, moi aussi, pour la peine...

Elle s'en fut, revint, deux guinées sur sa longue main de singe squelettique.

— Ah, diable !

Choc, colère, déchirement. Un sourire, cette constatation ironique, sur un ton qui se voulait badin :

— La cavalerie de Saint-Georges, saluez !...

— Je te remercie, disait-il un peu plus tard, prenant congé, je te remercie...

Sur un ton pleurard de litanies, pour l'argent si facilement gagné, invoquant Allah, le prophète et les génies bienfaisants, la vieille le couvrait de bénédictions.

Deux heures après, revenu d'Armachibé, un informateur lui faisait connaître que Tinirt oult Télid avait changé de beylik et partageait, avec le plus de discrétion possible, la tente du capitaine Harrisson.

Payant l'homme, d'une voix blanche, à lui aussi, Berthier a dit :

— C'est bien, je te remercie...

*
* *

Par les gorges et les défilés, par les plateaux abaissant leurs déclivités brusques, rasés sur leur bête et leur litham ne laissant voir que leurs yeux, à travers le morne et fantastique pays de Tou, les deux hommes dévalent d'un galop sans arrêt. Ils sont partis depuis la veille au soir, comme venait de poindre la lune ; maintenant, c'est le milieu du jour : l'air flamboie, les rocs brûlent. Dans les vals, le vent lugubre les flagelle de ses pierrailles, aux endroits découverts, baignés dans sa vague chaude ; devant eux, ce n'est pas le désert qu'ils aperçoivent, monotone étalée des sables en fuite vers les horizons brumeux, mais un brouillard papillotant, un grand rideau de cendre et de fuligine à travers quoi se décolore tristement la lumière du jour. Là-bas se déchaîne la tempête, l'infernale ruée du simoun, fils du silence et de la mort ; là-bas ceux qu'il a surpris se sont aplatis sur le sol, le voile en tampon sur la bouche, râlant de soif et leur âme désespérée n'ayant même plus la force de s'élever vers Dieu...

Mais qu'importe ! Les bêtes sont robustes, elles crèveront après si elles veulent, effondrées d'un bloc, le col raidi, et eux, ils ont une âme de fer, d'incroyables énergies dans leurs membres maigres. Il faut arriver ! En bas, sous l'envol de cendre qui masque le paysage, s'étale Val Bardaï, la palmeraie surmontée du blockhaus. Alors Berkhani fait claquer sa langue contre son palais et les méhara repartent d'une foulée plus longue. Bientôt ils s'abaisseront dans la coupure d'un ennedi, ils y trouveront de l'eau, une heure de répit dans un endroit abrité, une heure de répit couchés sur le sol, immobiles

comme des cadavres, pour ne point user leurs forces, attendre le renouveau qu'instille aux fibres le bienfait de l'eau divine. Et cette nuit, si Dieu veut, le vent tombé avec le soir, ils rallieront le bordj où Berthier les attend.

Alors Charlet fait claquer sa langue et de temps à autre, pour se prouver qu'ils sont des hommes et qu'ils savent souffrir, ils portent à leurs lèvres la gourde où demeure un peu d'eau tiède, la hument, se rincent la bouche, la crachent gravement au lieu de l'avaler, tout à fait comme si la soif ne les torturait pas et qu'ils voyageassent par un frais pays de verdure et de rivières chantonnantes...

*
* *

A minuit, après la longue invocation modulée du crieur d'Islam, sous la lune deux formes ont surgi, fantastiques, celles des hommes en taches sombres sur le dos des méhara rués à toute allure. Berthier a cascadé par les degrés, il a traversé la cour au galop. Sur la porte, devant lui, Charlet a voulu sauter de sa bête, mais il a défailli, terrassé d'épuisement, et tandis que les noirs accourus le transportaient, Berkhani disait :

— Bonsoir, capitaine, comment vas-tu?... Dieu te garde en sa bénédiction !...

Sur le bas-flanc du poste, on lui a bassiné la face, les tempes et la nuque. Quand il est revenu, à la cuiller on lui a donné de l'eau et du café fort coupé d'alcool. Contre le mur, à genoux, ses bras levés au-dessus de sa tête, sur la face, sur ses lèvres qui la lapent, sur son cou où elle ruisselle et ses voiles qui s'en imbibent, avec des soupirs de félicité, Berkhani a vidé toute l'eau de la cruche.

— Eh bien?...

— Eh bien, c'est fait. Avant-hier soir, à six heures, la montagne a dingué.

Charlet s'est levé, son étourdissement dissipé, un peu vexé de ce malaise inopportun.

— Venez donc, a dit Berthier.

Ils ont marché vers la chambre du capitaine, pénétré dans la chambre aux tapis où Mahmadou a servi des boissons fraîches.

— Allongez-vous. Racontez-moi ça, Charlet...

Berhkani s'est drapé dans une takarbast sèche.

— C'est très simple, mon capitaine. Nous attendions là-haut, cachés comme je vous l'ai dit. Il y a deux jours au matin, un groupe est arrivé : des Bédouins, Jameson encore dans sa tente. Nous l'en avons vu sortir aussitôt, se diriger vers la caverne en compagnie de

Barnes. Ils étaient silencieux, le chef froissait un papier dans ses mains. Ils s'éloignèrent dans le tunnel, tandis que les nouveaux venus s'allongeaient à l'ombre et que les cuisiniers leur distribuaient des vivres.

— Ça y est, ai-je pensé. Nous avons attendu. Plus tard, bien plus tard, une vibration a secoué le sol, une manière de tremblement de terre avec un lointain bruit sourd. Plus tard encore, ils ont reparu. C'était déjà le soir. Ils avaient dû donner des ordres, car les autres avaient levé le camp et chargé les bêtes, comme pour le départ. Ils les ont renvoyés, les invitant à prendre du large, et à l'endroit que je vous disais, où ils étaient restés certain jour en si longue conversation, ce fut le même travail que dans le secret des souterrains. Une mèche a brûlé ; ils ont fui à toutes jambes et ils venaient à peine de s'arrêter et de se retourner qu'une explosion formidable a retenti. Rocs et fumée sont montés en gerbes et des pierrailles se sont abattues en pluie cinglante. Quand cela s'est dissipé, la corniche avait disparu, un immense éboulement modifiait la face de la montagne. Il n'y avait plus de caverne, ni de falaise, mais une façon de talus, un déblai avec des cailloux roulés, de la terre, des décombres...

— Et eux?...

— Eux, ils sont partis tout de suite, Jameson en tête. Ça pressait, je pense...

— Plus tard, coupa Berkhani, à l'heure du vent, j'ai entendu la montagne gémir. Ça sautait de l'autre côté, le sol a tremblé sous moi, le méhari a frissonné...

— Et eux?...

— Eux, ils ont dû redescendre vers l'Abéa. Nous avons une furieuse avance, deux jours, trois jours, je ne sais pas...

— Ça va, disait Berthier, ça va. Maintenant, reposez-vous, restez-là... Mahmadou?...

Le noir a rangé des coussins, servi un repas. Charlet a mangé pour la forme ; avant de s'endormir, l'homme des sables s'est minutieusement gavé.

* * *

Dans le bâtiment isolé où s'ouvrent quatre pièces en enfilade, Kate est mortellement inquiète. Depuis cette nuit où elle s'est abandonnée, où elle a gémi sa plainte de colombe blessée, elle n'a plus revu le capitaine. Il n'est pas revenu, non, et quand elle lui a dépêché un domestique, il lui a fait répondre que le temps lui manquait et quand elle a voulu franchir la porte du bordj, avec un sourire qui

découvrait toute sa denture étincelante le factionnaire noir a croisé sa baïonnette :

— Défendu, madame... Service...

Berthier, pourtant, Berthier !

Alors elle se roule et pleure, étouffant ses sanglots et ses cris de rage dans les couvertures aux violentes colorations barbares. Elle a peur et elle tremble. Que veut dire cela? D'Armachibé rien n'est venu, ni Craig, ni Harrisson, personne. Crawson lui-même a disparu, consigné dans quelque geôle. Et le temps passe, et tout de même un jour, cette porte qu'elle n'ose plus ouvrir, quelqu'un l'a poussée : Berthier. Il est entré délibérément devant elle, silencieuse et morne, l'âme en déroute.

— Écoutez, miss Kate, il vaudrait mieux que vous partiez...

Elle a frémi.

— Vous avez joué, vous avez perdu. Je sais tout et qui vous êtes et ce que vous êtes venue faire ici et ce que votre complice ou votre maître a accompli là-haut. C'est un devoir, une dette dont je m'acquitte. Voulez-vous partir, miss Kate?...

Elle est restée blême et sans voix, la face mangée par ses yeux de fièvre.

— Voulez-vous partir?... Des gens à moi vous mèneront vers Gatroun, les oasis du Nord. Dans quinze jours, vous aurez rejoint Ben-Ghazi, d'où vous pourrez toucher la Sicile, l'Europe où vous perdre, vous cacher, vous faire oublier de tous. Je ne suis pas riche, mais laissez-moi vous le dire, je puis vous donner de l'argent, dont je n'ai que faire, qui ne m'intéresse pas...

— Et si je ne veux pas?...

— Alors, — il a eu un geste qui marquait l'ignorance profonde, l'impuissance, l'abandon à la fatalité, — alors vous subirez le sort des autres, vous serez prise dans la bagarre. Vous, moi, eux, ce qu'il en adviendra, je l'ignore...

— Garde-moi... garde-moi !...

Devant Berthier surpris, soudain elle s'était roulée ; elle égratignait le tapis de ses ongles crispés, elle battait le sol avec son front, ses cheveux s'étaient épandus et à travers ses larmes, elle gémissait :

— Garde-moi, pardonne-moi... Tu sais qui je suis et pourquoi je suis venue. Mais c'était mon métier, ma fonction... Non, je ne suis pas aussi vile que tu le crois, je me suis prise à mon jeu, je t'aime !...

Un sanglot la déchira. Vers lui, blême et bouleversée, et dont le cœur avait cessé de battre, elle leva sa face admirable, ses yeux hagards où la passion brûlait sa flamme.

— Je ne peux pas !... Avant toi je ne savais pas, je ne savais pas...

Mais tu m'as dit des mots qui m'ont rachetée.. J'ai une autre âme et je ne la reconnais pas, je suis une autre! Car tu es venu... Avant toi, je ne savais pas... Les autres, je les hais! Que m'importe les autres! Ne me méprise pas, ne me rejette pas à la nuit d'où je viens!... Je t'aime!...

Elle lui enlaçait les jambes, ses cheveux balayaient le tapis. Sa voix se brisa :

— Garde-moi, emmène-moi. Le monde est grand... Je serai ta chose! Ne me méprise pas, tu oublieras, nous oublierons... La vie, tu m'entends, toute la vie pour nous aimer! Parce que je sais que tu m'aimes, tu me l'as dit et je ne m'y suis pas trompée, va, moi dont c'était le métier de mentir. Tu m'aimes, achève ton miracle!... Garde-moi. Je suis une autre, une autre que je ne connais plus. J'ai plus que tu ne pourrais le penser une âme simple et pure, une âme, tiens, plus belle que je suis belle...

La voix halète, il cherche ses mots ; quelque chose lui fait mal, dans lui, à mourir.

— Impossible, Kate... Kate... Il est trop tard, trop tôt, je ne sais pas... Il y a le devoir à remplir, il y a les autres, il y a demain... J'ai peur pour toi, Kate. Va-t'en, ça vaudrait mieux. Oui, oui, je sais, mais va-t'en... Le destin que tu m'as fait, toi-même et tes maîtres, les marchands qui ont rêvé d'asservir le monde, laisse-le moi subir, y marcher...

Elle s'est écroulée avec le cri d'une bête frappée à mort. Il a fui.

*
* *

Jameson et Craig sont arrivés le plus innocemment du monde, comme on reviendrait, dans les pays civilisés, du café d'en face ou de la pâtisserie du coin. Salués par le poste, ils ont traversé la cour, réintégré leur logis, ces quatre pièces en enfilade d'où Kate n'est plus sortie. Tout de suite, un homme s'est détaché du corps de garde, et dans le bureau où Berthier dicte sans arrêt, tandis que sous les doigts de Ménoge clapote doucement la machine à écrire, en saluant, il est venu dire ces mots :

— Les Anglais, y en a revenus, ma capitaine...

Il a continué de dicter, mais, sur un signe, Charlet qui écoutait, assis près de la fenêtre, s'est levé et a pris la porte. Peu après, venu du quartier, le pas cadencé d'une troupe en armes a retenti, puis un commandement bref et le bruit des crosses frappant le sol.

— Tenez, Ménoge, appelez Bilma, passez-lui cette note. Écrivez!... *Commandant Redel, Bilma. Conformément à vos instructions, j'ai*

l'honneur de vous faire connaître que je vais procéder à l'arrestation du pseudo-colonel Jameson et de ses complices.

Il mettait son casque, ceignait son ceinturon, se jetait dehors.

Là, vingt noirs attendaient.

— Garde à vous ! En avant !

Ils sont partis derrière les deux chefs. Charlet, le revolver en bandoulière, le sabre à l'épaule.

— En ligne face à droite, halte !

Ils étaient devant le logis de Kate.

— Baïonnette... on !

Tourné vers Berthier :

— A vos ordres, mon capitaine.

— Suivez, Charlet...

Berthier marchait à la porte, y frappait du plat de la main.

Ce fut Craig qui ouvrit.

— Tiens, capitaine...

Mais la voix lui manqua, sa face couleur de brique tourna au ton des coings.

— Monsieur Jameson, demandait Berthier.

— Il est là... entrez.

Dans la pièce voisine, le bureau, Jameson le regardait venir, les mains dans les poches de son pyjama, un sourire grimaçant sur ses lèvres rasées. Kate était affalée dans un coin, horriblement pâle, ses yeux brûlants de fièvre.

— Monsieur Jameson, au nom de la loi française, d'ordre de mes chefs, j'ai le pénible devoir de vous arrêter...

L'autre ne broncha point, mais Kate se leva, se rapprocha.

Le silence fut énorme.

— Qu'avez-vous l'intention de faire?... demanda l'Anglais. Et avec le même méprisant sourire, il ajouta :

— Méfiez-vous, ça vous coûterait cher...

Berthier s'irrita. Il escomptait des protestations, des dénégations, une défense et il se heurtait à un sourire.

— Mon métier n'est point de discuter, mais d'obéir. J'ai l'ordre de vous arrêter, je vous arrête, monsieur Jameson...

Et tourné vers l'autre.

— Également vous, major Craig, veuillez me suivre...

Jameson ne bougeait point. Berthier fit un pas vers lui, allongea la main. Une violente secousse le rejeta par côté, chancelant. Une ombre passait devant lui, une détonation bizarrement étouffée éclatait et Kate faisait quelques pas avant de s'abattre.

— Ah ! vous m'arrêtez !...

— Quoi donc, quoi donc?...

Mais Charlet s'élançait :

— Haut les mains, allons, haut les mains, lâchez votre arme d'assassin ou je vous brûle !...

Le canon posé contre son front, Jameson a obéi. De la poche droite de sa veste, Charlet a retiré le browning dont l'autre s'est servi, tirant à travers l'étoffe pour mieux tuer l'homme.

— En route à présent.

Les noirs sont arrivés, la flamme pâle des baïonnettes au bout de leurs fusils. Ils ont encadré Jameson tranquille, Craig sidéré.

— Amenez, a crié le marchis, amenez !...

Et comme on les poussait dehors, que Berthier, comprenant enfin, se jetait vers Kate, il a entendu Jameson ricaner et dire au major :

— Craig, c'est cette chienne qui nous a trahis !...

***

Elle est morte, elle, ou à peu près, elle va mourir de lui avoir sauvé la vie ; elle, là, tout à côté, dans la propre chambre du capitaine qu'une tenture seulement sépare de la pièce où il dicte, à voix basse, le rapport qu'attend Redel, entre Charlet, assis sur le coin d'une chaise, et Berkhani debout contre le mur. Mais la besogne est au-dessus de ses forces, il s'arrête.

— Charlet, dit-il dans un souffle.

— Mais oui, mais oui.

Le marchis s'approche.

— Continue, toi, dit-il à Ménoge. Et c'est lui qui dicte à mi-voix pendant que Berthier s'en va, que Berkhani conserve son immobilité de marbre.

Elle est là sur son lit, qui lutte et se débat, le grand combat commencé contre l'ombre qui monte, l'horrible nuit qui n'aura pas d'aurore. Là-bas, de suite il a jugé de la gravité de la blessure, une balle en pleine poitrine, un horrible lingot de nickel qui a déchiré le sein, crevé le poumon. On l'a transportée, pansée ; quand elle est revenue de son évanouissement et qu'elle l'a vu s'incliner et qu'elle a senti sur sa main sa bouche et aussi ses larmes, elle a souri.

Un médecin, peut-être, un médecin?... Berkhani a secoué la tête ; il a l'habitude de cela, lui, et Berthier plus encore, d'avoir vu mourir tant et tant de ses compagnons. Un médecin ! A Bilma, le major?... mais Bilma, c'est trois longs jours de route.

— Et eux, proposa Charlet, ils ont un major...

— Allez voir...

Le marchis était parti à la tête d'un peloton de méharistes, décidé à ramener l'homme de l'art, à tout prix, de gré ou de force.

A Armachibé, personne, place nette : plus d'Anglais. Des Tobbous on avait su qu'ils s'étaient éloignés au point du jour ; seuls restaient deux ou trois de leurs hommes avec ces quelques chameaux dont Jameson et Craig comptaient se servir pour s'éloigner au plus vite, avec Crawson, Kate, les domestiques.

Un médecin pour sonder cette plaie, extraire cette balle, parer aux dangers de l'épanchement interne, mais où, un médecin? Au bordj, on avait de l'arnica, de la teinture d'iode, de la quinine et du sulfate de magnésie !

Il ne l'a plus quittée, assis à son chevet. Un médecin, ah ! seigneur, pourquoi faire? La souffrance dont s'accompagne cette agonie le dévaste. La mort, il sait ce que c'est pourtant !... Mais cette mort-là, cette mort qui rachète sa vie !...

Avec des linges il étanche le sang qui mousse à ses lèvres, les baves rosâtres qui floconnent à cette bouche qui jeta si véhémentement vers lui le grand cri de passion :

— Je t'aime !... garde-moi !...

Mais il est maladroit, ses doigts tremblent, les larmes l'aveuglent. Heureusement, la caméristе est là, une mulâtresse du pays d'Abécher. Et il cache ses pleurs, par pudeur, parce que, de temps à autre, Charlet soulève la tenture, l'interroge d'un geste :

— Eh bien?...

Pour la défendre de l'étouffement, cette lente asphyxie du sang qui ne s'oxygène plus, on l'a étayée de coussins, elle est presque assise. Faute de pouvoir peigner ses cheveux, on les a rejetés derrière elle, par-dessus le montant du lit, leur chatoyante soie épandue jusqu'au sol.

Aux heures des rémissions, son regard le cherche ; dans le visage cireux, la bouche ensanglantée sourit :

— Il ne faut pas pleurer, il ne faut pas...

— Bilma..., a fait Charlet, soulevant la tenture.

Bilma : le devoir...

Il a bravé la supplication des yeux qui le fixent :

— Je reviens, Kate, je reviens...

Dans la pièce voisine, où Ménoge a monté sa machine, il a commencé de dicter, mais ses forces l'ont trahi.

— Me voilà, Kate... je suis revenu...

Elle a souri. Ah ! le sourire, dans ce visage mourant, de cette bouche où revient constamment du sang !

— Kate, ma chère Kate...

Elle est bien heureuse, de l'extase dans les yeux. Ne lui a-t-elle pas dit qu'elle avait une autre âme : une âme simple et pure?...

Elle brûle, ses joues s'avivent : la fièvre. On l'a soutenue d'autres coussins, mais autour d'elle l'ombre inexorable poursuit sa montée lente. Et toujours ce sang ! La petite main se crispe avec désespoir.

— Oui, Kate, oui...

Puis les yeux se ferment, les joues s'empourprent, une plainte s'élève, sourde et raclante : le râle. En elle, la conscience s'atténue doucement, torpeur, demi-sommeil trouble d'avant le sommeil suprême, inerte. Sans lâcher sa main, il a posé sa tête sur le lit et il pleure en silence, des larmes qui coulent sur ses joues, que les draps boivent. Il pleure et il songe. Elle a donné sa vie pour lui. Et c'était vrai ce qu'elle lui avait dit : une âme simple et pure. Comme il regrettait son geste sublime et fou de sacrifice, de sacrifice inutile et qui ne changerait rien ; comme il eût préféré que ce fût lui, étendu et sanglant qui râlât sur ce lit ! Et puis, mourir, lui, ça rentrait dans ses attributions...

Là-bas, la voix de Charlet murmure toujours et après elle se presse en claudiquant ce bruit de la machine courant de ses pattes grêles. Par la fenêtre, que la camériste a large ouverte, le soir pénètre, un ciel bleu où flottent, dans l'irréalité dorée de la lumière, des montagnes lointaines...

La main se crispe, le râle cesse. Elle se dresse, ses yeux le cherchent ; de le découvrir, elle sourit.

— Va-t'en... Je m'en vais, cher...

Elle a repris souffle :

— Pardonne-moi... pardonne-moi...

Un sanglot a cassé sa poitrine. Sur sa bouche mourante, il a répondu :

— Je t'aime !...

Elle a souri d'extase et puis passé.

A genoux, de ses yeux qu'aveuglaient les larmes, regardant ses mains ouvertes et assemblées, il a répété ces mots :

— Une âme douce et simple, Seigneur, c'était la vérité !...

On l'a enterrée au matin, de bonne heure, dans ce morceau de dune fauve enclos de pierres qui est le champ des morts. Il y a déjà là quelques tombes surmontées de croix où les lettres blanches disent un nom et cette phrase qui se répète et qui suffit : Mort à l'ennemi... Mort à l'ennemi... Ils furent quatre à l'accompagner, les trois Français et l'adepte de la Senoussia. La fosse refermée, Berthier est resté longtemps pensif. *Kate*, dit la croix. *Kate* qui, *Kate* quoi?... Il pourrait savoir, sans doute : dans la chambre

là-bas, parmi les fanfreluches, sûrement, on trouverait des papiers. Mais cette recherche lui semblerait une profanation. Qu'elle emporte son secret ! Quand elle s'est jetée devant l'arme, qu'elle s'est offerte à la mort qui lui était assignée, il ne lui a pas demandé son nom, n'est-ce pas?... Kate, Kate qui, Kate quoi?... Alors d'une voix qui tremble, il dit à Charlet :

— Vous mettrez Berthier, là, Kate Berthier, mon nom... C'est tout ce que je possède au monde, il est à moi...

L'autre s'est incliné et ils sont revenus lourdement ; poussant leur lassitude par la sente où plombait l'écrasant soleil.

— Eh bien, au revoir, mes amis... Berkhani, peut-être aurai-je besoin de toi, ne t'éloigne pas...

Vers quatre heures, congédiés les informateurs, il fit mander Berkhani. Celui-ci le trouva dans la salle aux tapis où, les saluts et les vœux échangés, ils prirent place, les jambes croisées, les mains prêtes pour la mimique des gestes démonstrateurs.

— Es-tu prêt à m'entendre?...

— A t'entendre et à t'obéir, oui, capitaine.

— Eh bien, voici ce que Dieu m'inspire... Écoute-moi. Pour réaliser notre but qui est d'empêcher les Anglais de s'emparer de ton pays, j'ai peur que ce ne soit pas assez des gestes de Jameson : faire sauter la montagne, tenter de m'assassiner. Attenter à la vie d'un Français, c'est grave, tu le sais, parce que d'autres Français viennent après, plus nombreux et qui réclament vengeance. Mais avec les Anglais il en va autrement : ils sont riches, on les croit forts et ceux qui commandent aux hommes de mon peuple ont des faiblesses inexplicables qui tiennent sans doute à leur grand désir de se montrer bienveillants même à l'égard de nos ennemis. Peut-être, te dis-je, peut-être suffirait-il qu'ils s'excusassent pour qu'après le temps nécessaire à l'apaisement des rancunes, la question fût à nouveau posée de savoir si la cession ne pourrait être consentie. C'est ce que je veux empêcher, puisque nous avons maintenant l'avantage d'avoir le droit pour nous et que le proverbe dit : « Il n'est pas loin d'avoir tout à fait raison celui qui l'a un peu et qui sait faire que son adversaire ait tort de plus en plus. » C'est ici que tu pourrais me seconder, selon le désir de Si Labed, que Dieu garde en sa grâce.

— Que faut-il faire?...

— Je te dirai. Faire sauter la montagne et tenter de m'assassiner, cela ne suffit point. Le sang n'a point coulé, qui appelle le sang, que le sang seul peut laver. Ils étaient fous, diront-ils là-haut, si nous en restons là, ils étaient fous, c'était le soleil, la chaleur... Et ils se met-

tront d'accord en nous condamnant tous... Tandis que si le sang coule...

Ils se regardèrent en silence, longtemps. Le soir baissait, par les étroites fenêtres, le ciel apparaissait, un ciel dont le bleu se plombait d'ardoise. Dans la pénombre, au bout de son geste, la main de Berthier se balança :

— L'Anglais qui a voulu me tuer chez moi, dans ma maison et à l'ombre de mon drapeau, quelle folie commettrait-il dehors, à la tête des siens, deux cents soldats bien armés...

— Sans doute...

— Alors, ils auraient tout à fait tort, et leur cause ne vaudrait plus rien. Ceux de mon peuple répondraient non.

— Commande !

— Cette nuit, il faut que l'Anglais s'en aille. Des chameaux seront prêts pour le reconduire parmi les siens. A cette heure, ils cheminent dans l'Abéa, remontant vers la Fontaine de Jeriké où passe la route qui mène dans l'Est. Quelqu'un le délivrera qui se donnera pour un ami, pénétré ici sous le déguisement d'un courrier. Il suffira de couper un barreau de la lucarne. La scie sera bonne, il n'y aura pas de rondes et personne n'entendra rien. Avec une corde, on peut descendre au long des murs et avec cet argent on peut avoir deux bonnes bêtes...

— Bien...

— Mais ce n'est pas tout. Quand tu les auras rejoints et que plus tard j'arriverai pour reprendre mon prisonnier, si tu vois qu'ils hésitent, si tu comprends qu'ils vont céder, agis. Un coup de fusil, c'est contagieux, les mitrailleuses craquent et les chameaux se ruent, la bataille s'engage. Tu tireras, Berkhani...

Le soir est tout à fait venu. Dans la pénombre, leurs visages ne sont plus que deux taches qui se font face. Encore s'envole la main, au bout du geste, et la voix reprend :

— Tu tireras, pour le sang qui coule, qui appelle le sang ; s'il le faut, tu tireras...

Dans l'ombre, ils n'ont plus rien dit. Ce n'est que longtemps après, se levant pour partir, que Berkhani a prononcé ces mots :

— Adieu, capitaine, Dieu est grand, sa volonté soit faite !

— Tu tireras, répéta la voix, tu tireras...

Le lendemain, l'homme qui pénétra dans la cellule de Jameson la trouva vide. Quand Charlet accouru examina les serrures des portes et percuta les barreaux, l'un d'eux lui resta dans la main, scié au ras du mur et replacé. Des terrasses, une corde

se balançait ; dans le sable, des empreintes restaient marquées.

Vers Bilma, le télégraphe portait la nouvelle :

— *Jameson évadé. Que faire?*

La réponse de Redel ne comporta que ces deux mots :

— *Arrêtez-le* !...

IV

Le désert sous le ciel unicolore et vide : un déroulement sans fin de sables gris, de cailloux fauves et de hamadas couleur de sel en fuite vers des horizons de cendre. En avant de ses hommes, cent vingt méharistes, qui ont la lance au poing, la latte au côté et le mousqueton à l'arçon de la selle, Berthier marche à son destin. A quelque distance, Charlet le suit, portant en bandoulière le fanion aux couleurs françaises.

Ils sont partis depuis la veille, déployés sur une même ligne, à cause de cette poussière en rideau que soulève le trot allongé des méhara ; ils sont allés tout le jour et après le soir orange et liliacé, quand l'ombre s'est abattue près des bêtes qui soufflent, ils ont fait halte et dormi. Pour repartir quelques heures après dans l'éclairage en satin pâle que verse le croissant. Encore a paru le jour : dans l'est, un chimérique reflet qui s'est ensanglanté, l'aurore, des nues zinzolines qui s'étageaient par stries, puis l'incandescent soleil parmi des fumées tristes. Vers midi, ils ont rallié la Fontaine de Jériké, retrouvé là les traces d'un campement.

Berthier songe. Trois heures. Derrière ce gour, barrière rocheuse qui se découpe en dents de scie sur le tremblotement dont vacille l'air chaud, dans la cuvette d'une immense plaine, ils vont découvrir les Anglais forçant leur marche vers la zone où finit la domination française.

Berthier songe. Non à lui, ni à sa douleur qui n'est que la douleur d'un seul homme, mais à ce que serait la misère de tout un peuple, quarante millions d'êtres, là-haut, réduits à la déchéance et à la servitude. Son cœur gronde et sous le battement de son pied, sa bête se presse, allonge sa foulée.

Du haut de la crête, sur l'espace gris, très loin, comme un coup de crayon sur un papier, une ligne noire qui ondule : la théorie de la caravane.

— Les voilà, signale Charlet.

Les poursuivants gagnent de plus en plus sur ces chameaux de bât qui portent du matériel, des tentes, des machines. On les voit mieux et sans doute aussi on est vu, car un mouvement s'opère, un

regroupement des bêtes de charge, la formation d'une arrière-garde. Les Anglais n'ont point pressé leur allure ; en fin de colonne un pavillon s'est déployé.

On approche.

— Sonnez, commande Berthier.

Un homme embouche une trompette, une sonnerie vibre dans le grand silence inerte : l'ordre de s'arrêter.

Ils obéissent.

— Restez là, Charlet...

Lui continue d'avancer, suivi du héraut qui a déployé au bout de sa lance un carré d'étamine blanche. Une note du clairon et le parlementaire anglais qui vient à sa rencontre, raide et le monocle à l'œil, face à trente millions d'exemplaires : le capitaine Harrisson.

Ils se sont arrêtés à dix pas l'un de l'autre, sur un salut.

— Que voulez-vous?...

— Mon prisonnier qui s'est évadé et qui vous a rejoint.

— Vos conditions?...

— Une demi-heure pour vous accepter, faute de quoi je recourrai à la force...

— Je vais en référer...

Ils se sont encore salués. Au trot de sa bête, Harrisson est reparti vers les siens. Les Anglais discutent. Derrière un premier rang d'hommes qui, l'arme à la main, font face aux Français, on devine un groupe, un cercle : Berthier regarde sa montre. Vingt minutes ! Il fait un signe, les lames sautent des fourreaux, et après ce froissement de métal, le silence retombe plus lourd.

Un coup de lance : le parlementaire anglais. Ils sont face à face.

— Eh bien?...

— Nous refusons !...

Et il va faire pivoter sa bête quand éclate le cinglement d'un coup de fusil. Alors, dans un infime espace de temps — seconde, minute?... — à travers les floconnantes fumées légères, la ligne anglaise s'allume de crépitants points rouges. Berthier est tombé lourdement. Dressé, le sabre haut, Charlet s'est rué, les autres en trombe derrière lui.

*
* *

Le soir. A terre, taches noires sur l'or pâle des sables, s'étalent les cadavres emmêlés des hommes et des chameaux, plus loin des bagages, plus loin le groupe des prisonniers. Aux confins de l'horizon, ce qui a pu échapper de la troupe anglaise s'enfuit éperdument. Les hommes ont mis pied à terre et Charlet se tient auprès de son chef.

On l'a étendu sur des couvertures de bât, en un point où se marque le renflement d'un dos d'âne, éminence d'où l'œil pourra porter plus loin. Il a une balle dans le ventre, qui a labouré les intestins. Charlet a reconnu la blessure, et parce que c'est la charité dernière à ceux qui vont mourir, d'un petit ton dégagé il a dit : « Ça n'est rien !... » puis il a parlé d'une civière pour transporter le capitaine, d'un cacolet où il ne sera pas trop secoué.

Berthier souriait :

— Merci, Charlet, merci. Mais ne me touchez pas, vous m'achèveriez...

Alors on l'a laissé là, le buste soutenu d'un paquet de couvertures.

Berkhani s'approche de sa marche glissée :

— Dieu l'a voulu, capitaine.

— Dieu l'a voulu ! Moi, je suis heureux de te revoir. Écoute-moi... Il conviendrait maintenant que tu retournes. Si Labed t'attend, tu pourras lui dire que ton nom n'est pas noir pour tes frères, que ta tâche est finie, mais que c'est la sienne qui va commencer. Qu'il prévienne ses amis, ceux de l'Afrique, ceux de l'Asie, l'heure sonnera sans doute bientôt où, du Niger jusqu'à la Chine, il faudra se lever. Dieu est Dieu, l'homme est l'homme, et il ne faut pas mêler, mais toi et moi, les tiens et les miens, tout de même nous sommes plus près du Maître que ces vautours-là, les usuriers du monde...

Il tendait la main vers l'espace où s'abaissaient des formes confuses.

— Dis cela à Si Labed. Il comprendra... Maintenant, adieu, ô Berkhani, la mort approche etj'ai beaucoup à faire...

— Je dirai, mon capitaine, je dirai...

Le fils des sables s'est éloigné.

— Vous, Charlet, vous préviendrez le commandant, vous raconterez les faits, invoquant le témoignage des prisonniers. Maintenant il n'y aura pas de cession et les nôtres auront le courage de résister. Vous les conduirez au Toussidé, devant cette richesse énorme. Si l'affaire prenait d'autres proportions,de grandes proportions, Charlet, ici comme ailleurs, nous en sortirons à notre honneur. Bon sang ne peut mentir ! Mieux vaudrait même que ce soit maintenant, à peu près à égalité. Vous ferez pour le mieux, voilà, Charlet, voilà...

Un tumulte se produisit au rang des Bédouins.

— C'est Tinirt, disait le marchis. On l'a capturée parmi tout le monde. Maintenant elle s'arrache le visage en criant qu'elle veut vous voir.

— Laissez-la venir...

Elle arriva sous une vêture d'homme.

— Berthier, Berthier !...

Elle pleurait et gémissait, tombée sur le sable.

— Eh bien, Tinirt, tu reviens quand même?... Il me plaît de te revoir...

— C'était pour me venger, Berthier, par dépit... Mais ils t'ont frappé, par Allah, ils t'ont frappé !...

Elle s'arrachait la face comme les pleureuses d'Islam.

— Eh oui, ils m'ont frappé... Calme-toi. Il me plaît de te revoir. Tu retourneras avec Charlet, tu prendras mes affaires, quelque argent avec quoi tu pourras t'en aller vivre dans les oasis, à Tripoli si tu veux, ou dans ta famille. Tu auras un mari, une maison...

— Ils t'ont frappé, Berthier, ils t'ont frappé !

— C'est fini, Tinirt, je suis maintenant celui qui regarde venir la mort...

Elle lui a pris la main et s'est assise, farouche, sans plus un mot.

C'est le soir. Dans l'est s'amassent des fumées mauves. Le ciel n'est plus ce brouillard scintillant, indéfini et lourd d'où plombait le soleil, sous la chaleur écrasante, mais une voûte profonde, un grand vélum de légère soie bleue. L'astre descend : une boule d'or dont la lumière oblique réchauffe de sang tiède la ouate des cirrus ; sur l'immensité vide où rien ne bruit, où rien ne bouge, c'est le soir déjà grave, pareil à ce beau soir où il la regardait glisser vers lui, elle, morte depuis, lui, qui le serait bientôt...

Près des bêtes couchées, les hommes attendent.

— J'ai froid.

Il ne souffre pas, sa tête est libre, pourtant il sent que la vie l'abandonne ; ses jambes sont bottées de marbre, et puis, ce petit frisson ; la fièvre, la dernière fièvre...

— J'ai froid...

Charlet a étalé sur lui des couvertures. Il a eu un geste, un de ces gestes que le cœur commande : près du chef couché sur le monticule, il a planté le fanion aux trois couleurs, le drapeau de la compagnie de Bardaï.

*
* *

Il regardait venir la mort et son cœur se souvenait. Figures et choses se pressaient devant lui, surgies du plus lointain passé : sa mère, la pauvre enfance dans les cours grises du vieux Paris et l'émouvante lumière du nord sur les toits mansardés du Louvre, et ces pâles étoiles qui flottaient dans l'anticrépuscule, quand frissonnaient au souffle de l'avril les ormeaux des bords de Seine. Douceur : la famille sous la lampe, père et mère, aux traits inoubliés, qui avaient duré

un peu plus que des fourmis, l'abandonnant au seuil de l'adolescence, déchiré d'avoir déjà découvert qu'on est un rien qui passe ; douceur et sourire : la naïve image du petit livre où il avait appris à syllaber ses lettres ; un homme en armure couché près d'un pont : Bayard mourant.

Mais l'inquiètude le poigna, un doute qu'il lui fallait dissiper. La ruse, diraient-ils, la ruse !... Pouvait-il faire autrement, lui désarmé, obscur soldat dont on n'avait point entendu l'appel de détresse, seul ou presque, aux prises avec cette énorme puissance d'intrigue? Comment faire alors pour empêcher ce troc presque consenti, ce marché de dupes qui allait livrer son peuple, les berceaux et les tombes ; comment faire pour que ne fût pas la chose qui trahirait les siens, ceux passés, ceux présents et ceux à venir !... La ruse?... Et eux, alors ! eux, la fourberie même depuis des siècles, depuis toujours : gueules voraces enfarinées d'altruisme à longue échéance et de fraternité payable au ciel : les versets de la bible et les serres braquées ; ceux qui avaient tout pris, l'or, la terre et la mer, eux qui avaient usé les peuples contre les peuples comme on aiguise des couteaux, qui, des races, avaient détruit les unes, asservi les autres pour aboutir à la plus formidable explosion de haine qui eût secoué le monde : depuis les passes de l'Himalaya jusqu'aux mers où s'illustra le bailli de Suffren, trois cents millions d'Hindous ; cette plaie de l'Égypte, ce cancer de l'Irlande ! La ruse, allons donc ! Il les avait battus avec leurs armes, voilà tout !

Lui, il avait défendu son peuple, sa race, son père et sa mère, il leur avait donné sa vie, comme sur la naïve image du petit livre.

Près de lui, symbole de l'Afrique à jamais ralliée, lui tenant la main, Tinirt se parait d'une beauté d'idole, Charlet regardait ailleurs, détournant la tête. Le soir agitait ses étoffes d'ambre et de soufre ardent. Très haut, dans une jade translucide, nageaient les cirrus, flamants roses. Sur l'ouest, le soleil au déclin traînait son royal manteau pourpre aux franges d'or verdi.

Il ne souffre pas, la tête libre. Quand il a été frappé, il a éprouv un choc. Mais ses jambes lui paraissent plus froides, bottées plus haut, et sa tête plus chaude, avec une bouche sèche, comme quand on a la fièvre.

— J'ai soif, Charlet... Je suis celui qui regarde venir la mort, songe-t-il après, sans peur, sans reproche aussi...

Encore un doute se lève en lui, vaste et suprême inquiétude. La race, le peuple, mais s'il avait tort, ce peuple, si elle n'avait pas la justice pour elle, cette race, sa fin à lui, geste de soudard, de fou, d'énergumène?... La cause, la cause qu'est-ce qu'elle vaut, et de

quel procès fut-il l'avocat?... Parce qu'à Verdun et sur l'Yser les Allemands aussi mouraient avec enthousiasme, d'un cœur stoïque. Il a besoin d'une justification devant l'intelligence. Vite, à cause de la mort qui vient, il cherche et compare. Cette collectivité d'hommes qui a nom la France avait mis des siècles à prendre conscience d'elle-même, à relever les ruines et à dissiper cette nuit dont le flot roulant des invasions barbares avait submergé l'Empire. Elle avait eu ses vicissitudes et ses malheurs, ses gloires et ses emphases, toujours sa grandeur et l'indéfectible élégance d'une très haute spiritualité. Elle avait réappris les arts et inventé les sciences, dans une crise de prosélytisme, la première disant que les hommes sont frères, elle avait repris la parole de Christ, ajoutant encore qu'ils étaient libres, — un vœu plus qu'une réalité, — et qu'ils étaient égaux, — généreuse affirmation. Toujours elle avait marché au premier rang, avec des intentions pures et des buts désintéressés. Depuis deux mille ans, depuis que le Grec artiste avait atteint la perfection et que Rome à l'esprit juridique avait forgé l'airain des lois dont ne peuvent pas s'écarter les sociétés civilisées, elle avait été le champion de l'idéal humain. Même dans ses erreurs, elle avait été belle, cette race ; saoule de batailles et de fièvre épique, quand elle avait conquis l'Europe en chantant et pris toutes les capitales où pouvaient arriver le pied de ses chevaux et les jambes de ses fantassins : Madrid, Rome Vienne, Berlin, Moscou... Tant que la valeur homme fut suffisante, fils bien modelés d'une terre harmonieuse, ils s'étaient maintenus, puis l'industrialisme avait changé la face du monde, relégué le facteur humain, désormais écrasé sous les choses : le charbon, le fer, le pétrole. Les peuples de proie s'étaient levés : en un siècle, en une vie d'hommes, trois fois la France avait été envahie, saignée, rançonnée. Elle s'était redressée d'un sursaut d'énergie terrible, elle qui ne pouvait pas mourir. Vaincue, elle avait payé, dépecée par leurs coutelas de garçons bouchers ; victorieuse, on l'avait bernée, avec des sarcasmes et des quiproquos. Le droit n'avait plus été le droit, mais seulement un mot, un mot qui était un mensonge ; les Français, on leur permettait bien de devenir vassaux, d'accepter la sujétion, eux dont on s'était couvert contre celui qui vient de l'Est, eux qui avaient défendu, contre le barbare des armes, le barbare de la livre sterling ou du dollar ! Et puis la manœuvre s'était dessinée : déments d'orgueil insensé, les marchands de cotonnade et de coaltar avaient rêvé la domination universelle, la mise en coupe réglée de la planète ! Et cette collectivité qui avait nom la France, on lui chicanait son droit de vivre, sa place au soleil, elle qui avait sauvé le

monde, et plusieurs fois : ce qui demeurait de l'Empire avec Clovis contre Attila, la Chrétienté avec Charles Martel dans la plaine de Poitiers, ce qui plus tard s'était appelé la civilisation avec la barrière vivante de ses fils : quinze cent mille morts, cinq cent mille mutilés : sa chair la plus belle et son sang le plus pur !...

Elle avait repoussé cette loi brutale, mais franche, de la force, mais c'était pour qu'on lui proposât le collier du chien à l'attache ! Qu'est-ce qu'ils lui voulaient donc à cette collectivité, le rictus d'Israël et les mains de Shylock?...

. . . .

Le délire amenait à ses lèvres d'incohérentes paroles. Il avait soif, il avait froid et ses jambes n'étaient plus qu'un morceau de glace, et dans sa tête, les cuivres : immense orage.

— Charlet, il faudra...

Les yeux viraient. La fièvre, la fièvre !...

Mais le marchis avait bondi, sa voix claquait :

— Garde à vous !...

Ils s'immobilisèrent tous, de pierre.

— Présentez armes !...

En tournoyant, pour saluer au passage cette âme qui s'envolait, les sabres accrochèrent le dernier soleil et le soir pathétique sombra sur l'horizon...

FIN

L. LECOQ ET H. HAGEL.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES DIFFICULTÉS DE L'ESPAGNE

L'Espagne serait un pays trop heureux si, par le temps qui court, elle filait, comme aurait dit Malherbe, des jours d'or et de soie. On a beau regarder au levant et au ponant, au midi et au septentrion, on ne rencontre nulle part l'oiseau rare que serait un État sans crise, sans ennemis, sans dette, sans question sociale, sans déchirements politiques. S'il fallait distribuer en cette matière des prix de tranquillité, on se récuserait vite. Tout au plus pourrait-on décerner quelques timides accessits aux États-Unis, aux Pays Scandinaves, à l'Argentine, à l'Uruguay, au Brésil, et encore devrait-on, durant la cérémonie, fermer les oreilles à maintes récriminations, à maintes dissonances.

En croirons-nous la presse espagnole? Quelque « Martien » qui aborderait notre continent par la péninsule ibérique et qui se plongerait aussitôt et sans parti pris dans la lecture du *Sol*, du *Debate*, du *Heraldo*, de la *Correspondencia militar*, se persuaderait aisément qu'il va prendre contact avec un pays usé, fini, tyrannisé, disloqué, à bout de forces, de patience et d'argent. Trop heureux Espagnols, vous vous plaignez du pli d'une feuille de rose.

Tout est relatif, je le sais bien, relatif aux situations, aux caractères surtout, et ceux qui voudront être fixés une fois pour toutes sur la valeur intrinsèque de certaines expressions n'auront qu'à lire la correspondance de Guy Patin, durant les années les plus glorieuses du règne de Louis XIV. A l'en croire, la nation est finie,

l'État est vendu, le roi est trahi. Quand on vérifie la date et qu'on examine les faits, on s'aperçoit qu'il s'agit du traité des Pyrénées. Tant il est vrai qu'entre la nature et le sentiment qu'on en a, il s'interpose des milieux parfois bien réfractaires à une transmission fidèle.

Il ne faut pas moins que cet exemple d'un « ronchonneur » célèbre pour servir d'introduction à la lecture des journaux espagnols. Certes, nous aurions tort de prendre les difficultés de l'Espagne à la légère ; cependant, quand on les considère bien en face, on s'en fait une toute autre idée que les Espagnols eux-mêmes.

D'abord l'affaire du Maroc. On se rappelle le désastre d'Annual en 1921. Il semble à peu près réparé. Sans doute les Riffains ne sont pas soumis, leur esprit national reste alerte ; néanmoins, la zone balayée par leur violente offensive est récupérée, ou peu s'en faut, à l'heure qu'il est, à telle enseigne que le régime civil et la pénétration pacifique vont faire place au régime militaire. Somme toute, l'armée, que tant de rivalités affaiblissent et que tant d'amateurs dénigrent, a donné la preuve de sa vitalité, de son courage.

Pourquoi donc le pays continue-t-il à retentir de déclamations et d'injures à propos du « désastre » marocain? Il faut en chercher la cause, en grande partie, dans le régime, nous ne dirons pas parlementaire, car le terme, appliqué aux pratiques assez particulières en usage dans la péninsule, serait peut-être impropre, mais simplement *représentatif*. En hommes qui se respectent et qui savent à quoi le devoir les oblige, les députés espagnols n'eurent rien de plus pressé, il y aura bientôt deux ans, que de voter une enquête d'où devait jaillir cette « lumière » dont on a plein la bouche, sinon les yeux, dans les assemblées délibérantes.

On n'a guère abouti qu'au scandale. Il est présentement à son comble, car on vient de publier le volumineux rapport du général Picasso : il est cruel pour le parti militaire. Il faut bien dire, en effet, le *parti* militaire, car c'en est un, dont les combinaisons avec les partis politiques aboutissent périodiquement à des déflagrations dont tout le monde souffre : négligences du haut commandement, lâcheté des officiers, scènes de massacre révoltantes, bref, corruption et incapacité sur toute la ligne, voilà ce que nous dépeint le rapport Picasso : « A la veille de l'attaque riffaine, Melilla n'était plus qu'un immense cabaret. » Sur quoi, la *Tribuna* conclut : « Au bout de vingt-cinq ans, nous nous retrouvons dans la même situation que le jour où nous perdîmes nos colonies. » Ces jugements d'un pessimisme exagéré empoisonnent la vie publique espagnole bien plus que les très réelles difficultés qu'elle comporte.

La seconde de ces difficultés, celle qui contribue le plus peut-être à maintenir le problème marocain au tableau d'une revêche actualité, est la question d'argent. On ne peut plus remuer un soldat, dans nos États modernes, si fiers d'eux-mêmes, sans creuser instantanément un gouffre de déficit. L'Espagne, qui a dû mobiliser une petite armée, commence à éprouver ce désagrément, auquel des peuples plus atteints qu'elle dans leurs œuvres vives, et qui pourtant ne s'estiment pas perdus pour cela, sont habitués depuis déjà bien des années. A cet égard, la *Epoca*, le grand organe conservateur, répondant aux critiques dont on accablait récemment le ministère Sanchez Guerra, tombé depuis lors (5 décembre) sous la poussée d'une concentration libérale aux ordres de M. Garcia Prieto et du comte de Romanones, faisait remarquer que la situation financière de la monarchie, pour obérée qu'elle fût, ne devait inspirer aucune inquiétude noire, surtout si l'on voulait bien la comparer à celle des voisins.

Qu'est-ce, en effet, que ces pauvres petits trois milliards de pesetas qui, de 1920 à 1923, se sont appesantis sur la dette flottante ! A vrai dire, le budget, avec son bon milliard de déficit, serait plus mal en point, mais, avant de crier sauve-qui-peut, les Espagnols feraient bien de penser aux budgets français, italien, voire anglais, pour ne rien dire des budgets allemand ou russe.

Restent les juntes, ces fameuses juntes militaires, créées en 1918, interdites, puis tolérées, puis réorganisées, dissoutes enfin le 14 novembre dernier, au moins théoriquement, et qui continuent à faire parler d'elles. Les événements du Maroc ont mis en relief leur part de responsabilités dans le relâchement de la discipline et l'organisation d'un doux *farniente*. Constatons-le : en dehors d'un cercle assez restreint de profiteurs, tout le monde les déteste ou les condamne.

Ce qui manque à l'Espagne, et ce qu'elle pourrait inventer pourtant, c'est un grand dessein qui la tire des mesquines querelles indignes de son grand génie. A travers les embarras de toutes sortes, la rotation libérale et conservatrice poursuit son petit manège, tandis que l'Europe se renouvelle. Beaucoup d'esprits voudraient imiter l'Europe. Le communisme, en dépit d'une agitation violente et d'une recrudescence d'attentats, à Barcelone notamment, n'a pu entamer sérieusement la classe ouvrière. Nouveau venu, le fascisme, conçu comme un instrument d'extrême droite, pouvait rallier plus de suffrages.

Ce sera probablement une expérience décevante de plus. L'Espagne, dont les ressources nationalistes se cantonnent et s'épuisent en discussions régionalistes, dispose-t-elle du personnel particulier,

des circonstances encore plus particulières qui expliquent le succès d'un Mussolini? Je ne le crois pas. Néanmoins, les pays de langue espagnole et l'Espagne elle-même semblent très travaillés par cet idéal. Le Mexique n'a-t-il pas constitué un « fascio » *sui generis?* C'en est assez pour beaucoup de Castillans admirateurs des *Americanos* et observateurs trop enthousiastes de l'Italie. Mais on ne voit pas très bien comment, à défaut de défaitisme (l'affaire du Maroc étant liquidée par un compromis plus ou moins avoué, dont le rachat, pour 4 millions, des prisonniers est le symbole), à défaut de communisme organisé, militant (on n'assiste guère qu'à des attentats individuels), à défaut surtout d'un grand sentiment unanime de réaction et d'essor, un fascisme espagnol pourrait naître et prospérer.

Ces rêveries sont l'effet d'un malaise réel, mais peu profond. Sans ennemis extérieurs, sans déficit exagéré (150 pesetas de dette par tête d'habitant, contre 415 en Italie, 484 en Belgique, 561 en Angleterre, 593 en France), l'Espagne a devant elle une besogne positive d'exploitation et de rénovation qui devrait suffire à l'électriser.

Faut-il noter quelques symptômes précurseurs de cet état d'esprit? Il y en a, mais surtout négatifs. Çà et là, quelques faibles lueurs émergent pourtant du chaos des ténèbres. Depuis quatre ans, par exemple, la *Fête de la race*, l'anniversaire de la découverte de l'Amérique (12 octobre), est devenue une cérémonie officielle. Elle sert d'expression à ce qui pourrait un jour devenir, sous le nom de panhispanisme, un sentiment très excitateur. C'est dans ce sens qu'on entend dire couramment : « La politique espagnole doit être essentiellement américaine. » Il y a là quelque chose d'intéressant, mais de bien vague encore.

En attendant, le nouveau ministère, qui n'a pas la majorité aux Cortès, s'apprête à renvoyer les Chambres et à faire les élections. Heureuse Espagne qui n'a que des querelles électorales à régler !

René Johannet.

Ce que M. Herriot n'a pas vu en Russie.

A la fin de 1922, M. Herriot a fait paraître dans un grand quotidien une vingtaine d'articles qui ont éveillé une vive et légitime curiosité.

Convaincue à juste titre que le problème russe doit tenir dans une préoccupation politique une place très importante, la presse française n'a cessé de se poser la question : « Que se passe-t-il dans la mystérieuse Russie? » A plusieurs reprises, elle a provoqué et organisé des enquêtes dont les comptes rendus ont été, par ses soins, soumis au

public. Mais ces voyages sont déjà anciens et, depuis quelques mois, de profonds changements se sont, dit-on, opérés en Russie. Sous la pression des nécessités économiques, le régime bolcheviste se serait transformé et adouci : renaissance des libertés, disparition des principales entreprises d'État, retour progressif à l'exploitation et à la propriété individuelle, tels seraient les premiers et heureux résultats de cette évolution.

Dans ces conditions, beaucoup de Français appartenant au monde de la finance, du Parlement et du journalisme se sont demandé s'il ne conviendrait pas de renouer avec la Russie des relations suivies, sinon sur le terrain diplomatique, du moins sur le terrain commercial. Mais une décision aussi grave ne saurait être prise qu'à bon escient.

M. Herriot a pensé qu'il n'est rien de tel que de voir par soi-même.

En septembre dernier, en compagnie de son collègue, M. Daladier, député de la Vaucluse, il s'est rendu en Russie, et ce sont ses impressions de voyage qu'il a publiées en octobre et novembre, tandis que M. Daladier confiait les siennes à un autre journal. Les articles de M. Herriot ont été, après revision, réunis en un volume : *la Russie nouvelle*, qui vient de paraître (1).

Le témoignage de M. Herriot est du plus haut intérêt, mais, avant d'en accepter les conclusions, il faut l'examiner comme les historiens étudient leurs sources.

M. Herriot était-il impartial? Était-il bien placé pour voir et pour décrire? A-t-il ces qualités de coup d'œil et de jugement qui mettent l'observateur en garde contre les méprises et les erreurs?

Autant de questions à résoudre. De la réponse qui leur sera donnée naîtra ou non la confiance.

M. Herriot est député, ancien ministre et administrateur d'une grande ville. Ce sont là assurément des garanties. Mais M. Herriot est aussi le chef du radicalisme le plus pur, celui qui ne connaît pas de péril à gauche. Le parti radical a été le grand vaincu des élections de 1919. Nul n'ignore qu'il désire âprement sa revanche. Il ne pourra triompher en 1924 qu'en renouvelant avec les révolutionnaires le pacte de désistement mutuel conclu en 1914. Sans que le maire de Lyon y soit pour rien, son expédition a pris un caractère officiel, celui d'une visite de la gauche parlementaire à la Russie communiste. M. Herriot a été, bon gré mal gré, prisonnier de son rôle, de son titre et de son passé. Dans la grande bataille électorale de demain, les communistes français seront peut-être ses alliés, comme ils le sont déjà dans bien des élections partielles d'aujourd'hui. Comment croire que M. Herriot n'ait pas eu pour leurs maîtres russes quelque obscure tendresse? quelque secrète bienveillance? quelque penchant à excuser leurs

(1) Un vol. in-8°, 297 pages.

fautes, à oublier leurs crimes, à les faire plus doux, plus repentis, plus bourgeois qu'ils ne sont?

Première raison d'être prudent. En voici une autre.

M. Herriot est agrégé et ancien normalien. Il ne paraît pas toutefois être resté très au courant des choses de Russie. Ce que lui demandait l'opinion publique, c'était, avant tout, un rapprochement, un parallèle entre la Russie présente et la Russie passée, seul moyen de juger sainement les transformations survenues depuis 1917. Or, il semble bien qu'un des termes de la comparaison ait manqué à M. Herriot. Quand il parle de la Russie tsariste, il laisse échapper de grosses erreurs que l'on aurait plaisir à attribuer à la hâte avec laquelle les articles ont été rédigés, s'il ne les avait, le plus souvent, reproduits dans son livre.

Dans son premier article (17 octobre), M. Herriot avait écrit : « Le paysan russe, émancipé désormais... » On lui a sans doute fait remarquer que l'émancipation des paysans remontait à 1862, au temps du tsar Alexandre II, et les deux derniers mots ont disparu de la page 12 du livre. Par contre, une phrase très malheureuse a été à peu près conservée : « Depuis la révolution comme avant, le Kremlin dirige la vie administrative et publique de la Russie » (18 octobre). C'est entièrement inexact. Depuis Pierre le Grand, la capitale de la Russie est Saint-Pétersbourg et depuis Anna Ivanovna, les services publics ne l'ont pas quittée. La grande pensée des Romanov fut précisément d'enlever à Moscou, trop asiatique et trop enfoncée dans les terres, le centre du gouvernement pour le transporter dans la ville neuve, européenne et facilement accessible de Pétersbourg. En 1914, il ne restait au Kremlin qu'une section du ministère de la cour, qui s'occupait de l'administration des apanages.

M. Herriot assimile le paysan russe au paysan français, le régime agraire russe de partage périodique des terres au régime français de petite propriété rurale. Cette « analogie profonde » (*Russie nouvelle*, p. 13) ne repose que sur une observation très superficielle. Par son instruction, par son initiative, par sa ténacité, par ses procédés de travail, par son outillage, le paysan français est en avance de huit siècles sur le moujik, arriéré, fataliste et partisan du moindre effort.

M. Herriot écrit (p. 50) : La Russie soviétique... « s'appuie sur la dictature du prolétariat. Le pouvoir a changé de mains ; une classe qui a terriblement souffert pendant des siècles considère qu'elle possède aujourd'hui le droit de dominer ou même, puisque l'expression de l'opinion adverse n'est pas permise, d'opprimer ».

De quelle classe s'agit-il? Au premier abord, il semble que ce soit la population ouvrière des villes. Mais celle-ci ne peut avoir souffert pendant « des siècles », car la grande industrie n'a fait son apparition en Russie que depuis une trentaine d'années, et le prolétariat urbain est encore très peu nombreux et très instable. Alors s'agit-il des paysans qui constituent 88 pour 100 de la population? Pas davan-

tage, car ce ne sont pas les paysans qui ont fait la révolution, établi le régime soviétique, mis en action les dogmes de Karl Marx et pris en main le gouvernement. Les populations paysannes ont été amorphes ou hostiles. Alors? Qu'a voulu dire M. Herriot? Faut-il penser qu'il a été dupe de l'étiquette : *Gouvernement des ouvriers et paysans?* ou qu'il a voulu nous égarer? ou qu'il a écrit en se laissant bercer par la cadence des mots sans trop s'arrêter à leur sens?

Il y a d'autres erreurs historiques. Pour trouver des ancêtres à la révolution bolcheviste, M. Herriot l'a rapprochée du soulèvement décabriste de 1825. C'est bien hardi. Ailleurs, parlant de la justice de classe, il affirme que Catherine II a constitué des « magistrats de ville » pour les bourgeois. C'est inexact. M. Herriot a dû confondre avec les « magistrats » des villes semi-allemandes des provinces baltiques (19 octobre). Il est probable, d'ailleurs, que l'honorable député est imparfaitement informé de l'organisation judiciaire de l'ancien régime, car ses réflexions sur ce point sont singulièrement imprécises.

Mais si M. Herriot manquait d'un certain nombre de connaissances qui auraient pu lui servir de points de repère, a-t-il su du moins observer?

M. Herriot a quitté Berlin le 16 septembre. Il est entré en Russie par la Lettonie le 18. Il en est sorti le 14 octobre par la Pologne. Vingt-six jours pour voir et juger un pays qui est grand neuf fois comme la France, on avouera que ce n'est pas beaucoup et il a fallu à M. Herriot quelque intrépidité pour tirer d'une course aussi hâtive des observations aussi fermes que les siennes.

Au vrai, M. Herriot est resté quelques jours à Moscou, quelques jours à Petrograd. Il a entrevu Nijni-Novgorod entre deux trains. Et c'est tout. On lui a fait faire la tournée officielle, celle qu'accomplissent toutes les missions et tous les journalistes, quelque chose comme la promenade des souverains étrangers en France : le circuit avenue du Bois-quai d'Orsay-Élysée-Opéra-Louvre-Versailles-Trianon ! Pour M. Herriot, le circuit comprenait les commissariats, une bourse, un marché, trois usines, un champ de courses, trois écoles, trois musées, le Palais d'Hiver, le Kremlin, une caserne, une représentation de *Carmen* à Moscou et une de *Peer Gynt* à Petrograd !

M. Herriot est tombé dans l'erreur ordinaire des voyageurs pressés : il n'a pas su se défendre des généralisations hâtives. Apercevant à Riga des soldats lettons vêtus comme les nôtres, il en a conclu que toute l'armée lettone portait l'uniforme français, ce qui est inexact. Seule, la quatrième division a été habillée à la française par les soins du colonel du Parquet, autrefois chef de mission. De la frontière à Moscou, M. Herriot aperçoit, à travers la vitre de son wagon, des champs convenablement cultivés. Il affirme aussitôt : « Nous sommes dans une région riche », ce qui est fortement exagéré. Sous l'ancien régime, le gouvernement de Tver était même classé parmi les gouver-

nements déficitaires, c'est-à-dire que, normalement, sa récolte de céréales ne suffisait pas à nourrir ses habitants. Il est peu probable que, sous le régime bolcheviste, la situation ait été renversée. Par contre, cette région est productrice de lin, mais M. Herriot n'en parle pas.

M. Herriot ne sait pas le russe. Avant son départ, il s'est fait enseigner, dit-on, plusieurs locutions usuelles. Ce n'est pas suffisant et, dans ses conversations et ses promenades, le maire de Lyon a toujours été contraint d'user d'un guide et d'un interprète. Les bolcheviks l'auraient-ils autorisé d'ailleurs à se déplacer seul?

Nous connaissons quelques-uns de ces informateurs et truchements. Dès son arrivée à Berlin, M. Herriot trouve à ses côtés un délégué de Tchitcherine : M. Chestakovski. Ce dernier est un juif de l'ouest. Un de ses parents, associé à des commissaires, s'occupe du trafic d'échange aux frontières d'Esthonie et de Lettonie. En deux mots, il fait de la contrebande. L'emploi de Chestakovski auprès de M. Herriot se devine aisément. C'est un rôle de surveillance, d'ailleurs réglementaire, auquel Tchitcherine lui-même ne saurait échapper. Il est, ainsi que son adjoint Karakhan, doublé et espionné au commissariat des Affaires étrangères par des hommes de confiance de la section politique (ancienne Tché-ka), dont les chefs audit département sont Menjinski et Davtchan. A Moscou, M. Herriot est attendu à la gare par le chef du protocole soviétique, « l'aimable M. Florinski », un bien vilain sire, devenu serviteur dévoué du nouveau régime, après avoir laissé fusiller son père à Kiev. M. Daladier nous cite de son côté (27 octobre) M. Lely qui, dit-il, « connaît admirablement non seulement la langue, mais les coutumes » de la Russie. En réalité, M. Lely (autre Israélite) a occupé successivement en Russie plusieurs situations fort modestes. Il était, pendant la guerre, propriétaire à Rostov d'un atelier où l'on tournait des obus. Antérieurement, il a été employé à Iekaterinoslav, à Odessa, et, pendant très peu de temps, dans le Donetz, à Makeievka. Il n'y a aucune bonne raison pour le considérer comme « admirablement » averti des coutumes et de l'histoire de la Russie. Enfin M. Herriot s'est entretenu avec un de nos compatriotes restés en Russie, M. Pierre Bassat, ingénieur au service de la Société Peroune, qui possédait à Makeievka une petite installation prise sur la concession de la Société française « Union minière et métallurgique ». M. Bassat a donné à M. Herriot des renseignements très intéressants et beaucoup moins optimistes que les discours des chefs soviétiques.

M. Herriot se plaint quelque part que l'on ait trop parlé de sa candeur. Pourtant elle est grande. En débarquant à Moscou, M. Herriot était disposé à écouter, à croire et à reproduire tout ce qu'on lui dirait. Jamais il ne se demande si on essaie de le tromper. Jamais il ne pense que le spectacle qu'on lui montre a été préparé à son intention. Il a proprement abdiqué toute faculté critique.

Il traite comme un journal indépendant le *Nakanounie* de Berlin, qui est subventionné par les soviets et qui ne s'en cache pas. Il prend pour argent comptant tout ce que lui raconte Lounatcharski sur la littérature née de la révolution, en particulier sur les *Frères du Sérapion*, qui figurent pour l'étranger l'opposition littéraire et écrivent des choses illisibles. Après sa visite du Musée de la Révolution, il raconte, sans sourciller, toutes les horreurs commises par les armées anti-bolchevistes, sans même se demander si, depuis plus d'un an, les soviets n'avaient pas mis en honneur la torture et la fusillade et n'en avaient pas usé sur une autre échelle ! Il énumère tous les massacres de juifs mis au compte de Wrangel et de Denikine. Il en cite même un qui n'a jamais eu lieu : le pogrom de Petchory, en décembre 1919. A cette date, Petchory était, depuis plusieurs mois déjà, occupée par des troupes régulières esthoniennes, très disciplinées, à qui personne n'a jamais reproché d'excès de ce genre. Il expose les mirifiques plans de Krassine pour l'électrification des campagnes russes, sans paraître se douter que c'est dans les commissariats une source infinie de plaisanteries et que ces messieurs des soviets (Krassine compris) en parlent à peu près comme nos fonctionnaires coloniaux pourraient parler de l'irrigation du Sahara.

A Petrograd, M. Herriot parcourt les usines Poutiloff (p. 92) : « Et voici... le grand hangar qui abrite les hauts fourneaux. Ici, le délabrement est complet : sur huit hauts fourneaux qui travaillaient en temps normal, un seul fonctionne. »

M. Herriot a mal vu. Il n'y a jamais eu de hauts fourneaux à l'usine Poutiloff qui a toujours acheté sa fonte au dehors. A moins que l'on ait fait prendre à l'honorable député des fours Martin pour des hauts fourneaux. Ce qui est possible.

A Petrograd encore, M. Herriot visite le Palais d'Hiver.

A Petrograd, au Palais d'Hiver, l'impression est encore plus forte. J'ai pu visiter les appartements de Nicolas II ; on dirait que les derniers souverains de la Russie les ont quittés hier. Tout demeure en place, avec cette part de désordre qui trahit la vie. Les livres d'images pour les enfants sont encore jetés sur un meuble bas. Sauf un portrait de l'impératrice qui a reçu un coup de baïonnette, rien n'a été pillé, rien n'a été même déplacé... Les révolutionnaires qui m'accompagnent gardent, au cours de cette émouvante promenade, une attitude non pas seulement décente, mais presque respectueuse.

M. Herriot a été incontestablement victime d'une mystification. Depuis février 1905, Nicolas II n'habitait plus le Palais d'Hiver, mais résidait à Tsarskoïé-Selo, au Palais Alexandre ; l'empereur venait très rarement à Petrograd, et sa famille presque jamais. Ses appartements furent occupés d'ailleurs par Kerenski et par la « grand'mère de la révolution », la vieille Brechko-Brechkovskaia. De plus, les chambres impériales furent envahies et pillées pendant les émeutes d'octobre

par des bandes de matelots et d'ouvriers, lancées à la poursuite des élèves des écoles militaires et des volontaires femmes. M. Herriot a-t-il eu le pressentiment que l'on s'était, cette fois, trop ouvertement moqué de lui? Dans *la Russie nouvelle*, il a remanié son récit. Il en a gardé ou même enjolivé les descriptions, mais il a pris (p. 30) la précaution de glisser cette petite phrase : « Les révolutionnaires ont laissé ou du moins remis tout en place. » Puis, rassuré, il continue avec intrépidité : « ...les porte-plumes, les crayons, un bloc-notes, dont une moitié déjà était effeuillée... »

Il fallait procéder à ces vérifications pour se rendre compte de la manière dont M. Herriot a composé articles et livre. Il n'a pour ainsi dire rien vu par lui-même. Il n'en avait ni le temps, ni les moyens, ni peut-être le désir. Et ce qu'il a regardé, nous sommes fondés à croire qu'il l'a mal vu, car il était vraiment trop facile à duper.

Une bonne part de son livre a donc été faite avec les déclarations des chefs communistes et la majeure partie du reste est un décalque ou un résumé des pièces officielles qui lui ont été remises, pièces qu'il n'était guère besoin d'aller chercher si loin, car on les trouve presque toutes, depuis des mois, dans les journaux des soviets.

M. Herriot a été abondamment pourvu de ces petits papiers de propagande. On en a rempli ses bagages et ce fut, pour les soviets, une assez jolie opération de faire passer, par son intermédiaire, dans les colonnes d'un très grand journal, la substance d'une littérature qui, jusqu'ici, n'avait pas dépassé le cercle restreint des journaux communistes.

Si l'on se place au point de vue de la propagande russe, les articles de M. Herriot ne manquent pas d'habileté. On y trouve, du moins à l'état embryonnaire, quatre ou cinq plaidoyers pour la révolution soviétique.

Tantôt M. Herriot nous invite à la considérer comme *un fait* sur lequel on ne peut rien et dont il faut s'accommoder : manière positive à l'usage des hommes d'affaires. Tantôt, il la replace dans la longue série des émeutes, complots et bouleversements qui jalonnent l'histoire de la Russie, lui trouve des ancêtres, l'ennoblit, la présente comme le terme d'une évolution fatale : plaidoyer pour les philosophes. Tantôt, il déclare froidement qu'il serait « illégitime de notre part de vouloir contester au peuple russe le droit de se donner un régime politique de son choix » (19 octobre) : ça, c'est pour les politiciens et pour les idéologues. Il excuse les atrocités bolchevistes, comme M. Aulard excuse la Terreur, sans tenir compte des dates, en les présentant comme une riposte : il fallait bien se défendre contre les hordes de Koltchak et de Wrangel !

Et puis, voilà le fin du fin : les bolcheviks aiment tant la France ! Et l'on voit passer dans un mirage les marins de l'amiral Avellan et les soldats de Bétheny. Dans cet ordre de choses, il y a une décla-

ration de Trotzki qui est d'une si belle impudence, que le grand quotidien où paraissait l'enquête de M. Herriot a cru utile de la faire précéder d'une petite note assez amusante : « M. Herriot, dit-il, est de ceux qui préfèrent la joie noble de découvrir l'innocence d'accusés au plaisir de confirmer une culpabilité... » Bref, selon Kamenev, comme selon Trotzki, les bolcheviks ont été traînés malgré eux à Brest-Litovsk. Ils ont fait la paix avec l'Allemagne parce que Kerenski et les Cadets avaient désorganisé l'armée. Bien mieux : ils étaient tout prêts à reprendre la guerre à outrance, la mission militaire alliée et le gouvernement de Paris les en ont empêchés !

On est étonné qu'un homme ayant l'expérience politique de M. Herriot ait pris la peine de rapporter ces propos. Au printemps de 1917, l'armée russe représentait encore une force considérable. Qui en a provoqué la décomposition, si ce ne sont les amis de Lénine, venus tout exprès d'Allemagne? Qui a répandu parmi les paysans ignorants dont elle se composait les journaux bolchevistes qui, comme la *Vérité des tranchées*, prônaient la désertion, le meurtre des officiers, la fraternisation avec le camarade boche? Qui payait l'impression de ces feuilles envoyées au front par wagons entiers? Qui donc, pendant des mois, a répété au soldat russe qu'il faisait la guerre pour les capitalistes français et anglais? L'armée, certes, était en piteux état en octobre 1917, mais cette anarchie était l'œuvre des bolcheviks, œuvre accomplie en six mois, avec le secours de l'argent allemand.

Qu'après cela, trompés par les généraux du kaiser, les chefs bolchevistes, en décembre ou en janvier 1918, aient pensé un instant à résister aux exigences germaniques, qu'ils se soient même adressés à notre mission en Roumanie, cela est certain, mais à ce moment, il n'y avait plus rien à faire. Ces vagues tentatives pour reprendre la guerre venaient trop tard et, de plus, ce ne furent jamais que des velléités. Les bolcheviks ont prolongé la guerre d'un an et causé la mort d'innombrables soldats français. Tous les mensonges de Trotzki, toutes les phrases de Kamenev sur le blocus, les ours blancs, les panthères et le traité de Rapallo n'y changeront rien.

Mais tout cela n'est que hors-d'œuvre. Le gros morceau de l'enquête de M. Herriot, c'est l'exposé de la nouvelle politique économique : la N. E. P.

La thèse est simple : les bolcheviks ont abandonné leur intransigeance doctrinale. Ils reviennent progressivement au système de production capitaliste ; on peut travailler chez eux et avec eux. L'évolution commencée depuis plus d'un an se précipitera. Il y a de bonnes affaires à réaliser. Mais il importe de se hâter. Si l'on tarde, l'industrie et l'agriculture russes sombreront définitivement. Les soviets disposent encore aujourd'hui d'immenses ressources. Aidons-les à les mettre ou remettre en valeur. Demandons-leur des concessions et accordons-leur *tout de suite* des crédits.

Les interlocuteurs de M. Herriot reviennent sans cesse sur cette idée : le temps presse. Il faut au plus tôt de l'argent frais à la Russie ; il faut au plus tôt y attirer le capital étranger.

Puisque l'Allemagne ne peut ou ne veut offrir que des objets fabriqués, on s'adresse à la France, en attendant que la richissime Amérique se laisse tenter à son tour. La France, sans doute, n'a plus beaucoup d'argent, mais les Français sont très capables de remettre en marche les entreprises qu'ils ont créées autrefois, au temps des tsars.

Il est sûr que le régime bolcheviste s'est modifié et que le rétablissement partiel de la liberté commerciale a été suivi d'une certaine reprise de l'activité économique, dont il nous est impossible, d'ailleurs, de mesurer l'importance et surtout de prévoir la durée. M. Herriot raconte que, pendant les trois semaines de son séjour, Moscou s'est très sensiblement transformé. M. Daladier irait même presque jusqu'à dire que le changement est sensible d'heure en heure. Il y a là quelque exagération. Peu importe. L'essentiel est de bien comprendre la signification et la portée du mouvement.

La formule de la dictature du prolétariat a été empruntée à Karl Marx, à Karl Marx vu et interprété par Lénine. Tous les sujets de la république soviétique doivent, en théorie, être logés, nourris, habillés, chauffés, défrayés de tout, dans le sens le plus large, par la collectivité-état. En échange, ils lui abandonnent le produit de leur travail, sans toutefois que ce travail soit dans un rapport légal quelconque avec ce qui leur est concédé en retour. L'État, maître de tous les biens et de tous les revenus, répartit les uns et les autres entre ses membres suivant un barème très précis et constamment tenu à jour. Pour cela, il est contraint d'avoir une double statistique : celle des denrées et richesses disponibles d'une part, celle des consommateurs de l'autre. C'est ce régime que les décrets soviétiques ont essayé de faire fonctionner pendant les premières années. De là, la nationalisation de tous les instruments de production depuis les usines jusqu'aux outils ; la nationalisation des immeubles et des mobiliers ; la saisie des stocks de matières premières et des produits finis. De là, aussi les violences qui ont accompagné les confiscations.

La première conséquence de ce système fut une augmentation pléthorique du personnel administratif, une moitié de la Russie étant occupée à inscrire l'autre dans des milliers ou des millions de bordereaux et de registres. En second lieu, n'étant plus stimulée par l'appât d'une rémunération possible, la production est allée en diminuant de façon continue, les meilleurs ouvriers, par crainte d'être dupés, réglant leur travail sur celui des mauvais. La chute du rendement entraînait une diminution parallèle des répartitions que suivait automatiquement une nouvelle réduction de la production. Le bolchevisme s'usait par l'application de ses propres théories.

Tant que les stocks accumulés par l'ancien régime subsistèrent,

on gaspilla la richesse acquise avec une sorte de frénésie. Mais, à la fin de 1918, on s'aperçut que ces réserves n'étaient pas inépuisables. Il fallut les réserver aux seuls ouvriers astreints à un travail physique pénible et, naturellement, aux membres du parti communiste. En 1920, le *paiok*, ration des travailleurs, était tout à fait insuffisant. La population des villes émigrait en masse vers les campagnes.

La situation n'y était pas meilleure. Le paysan, certain de voir sa récolte confisquée au profit de la collectivité, n'ensemençait que la surface strictement nécessaire à ses besoins. Son outillage s'usait et devenait inutilisable. Le commissariat pour le commerce extérieur s'efforçait en vain de le remplacer. Il faisait bien acheter en Allemagne et en Tchécoslovaquie des millions de faux, de bêches, de pics, de charrues légères, de herses, etc., mais, par suite de la désorganisation des transports, tout ce matériel ne parvenait pas à ses destinataires. De plus, moyennant d'énormes pots de vin, les agents de Moscou acceptaient des fournitures de qualité inférieure. Tout Reval se souvient d'avoir vu sur les quais du port des centaines de charrues dont le soc était fait de tôle fine et souple. Les arrestations, les expéditions punitives, les incendies de villages et les massacres ne pouvaient rien contre la résistance passive des paysans.

Là-dessus arriva la grande sécheresse de 1921. Les cultivateurs, pour échapper à la réquisition, avaient réduit leurs emblavements à un minimum invraisemblable. Il n'y avait de réserves nulle part, il n'y avait plus ni chemins de fer, ni moyens de transport : ce fut la famine.

La faillite était publique. Comme on ne pouvait admettre celle du marxisme, on avoua qu'on s'était trompé dans l'application et qu'on avait été trop vite. Or, pour recommencer l'expérience, il fallait disposer des moyens matériels du début, du capital encore à peu près intact à l'automne 1917. *De là, l'idée de recréer une fortune publique aussi considérable que possible pour repartir à nouveau vers le communisme intégral, mais cette fois, par des chemins connus et aplanis. La* N. E. P. *est une mesure de transition qui permettra une nouvelle nationalisation, réalisée cette fois par de meilleures méthodes. Et alors, on pourra reprendre la propagande à l'étranger et déclencher la révolution mondiale.*

Lénine a parfaitement défini l'opération. En novembre 1921, il disait à la conférence du parti communiste : « Reculons donc *pour reprendre l'offensive.* » En septembre dernier, pendant le voyage même de M. Herriot, il faisait lire au Congrès des syndicats une lettre qui détruisait brutalement tout ce que les comparses avaient inculqué au maire de Lyon. Enfin, au banquet des membres de la Troisième Internationale, il précisait encore sa pensée :

Il nous faut convaincre les ouvriers (étrangers) que le gouvernement russe des soviets n'a pas trahi les idées du communisme et qu'il ne s'est pas embourgeoisé comme le supposent les soi-disant amis qu'il a dans le

camp bourgeois. Comme autrefois, les soviets portent haut le flambeau de la révolution mondiale. Leur idéal ne s'est pas modifié d'une ligne. Dans la pratique journalière, le gouvernement des soviets est prêt à entrer en compromis avec sa conscience communiste. Il le fera toutes les fois qu'il le faudra et de toutes les manières. Mais tout le monde doit savoir que ce n'est là qu'un moyen tactique. Si nous battons provisoirement en retraite, ce n'est que pour ménager nos forces pour le moment où nous sonnerons à nouveau la charge. Que les camarades étrangers ne se laissent pas étonner par la *Nep*, par la bacchanale de la bourgeoisie dans les villes, par l'influence supposée des gens de la *Nep* et des spécialistes dans les affaires gouvernementales. Ce n'est là qu'une illusion de la bourgeoisie soviétique, qu'une fête sur un cratère...

Puis Lénine est passé aux « imbéciles », c'est-à-dire, selon sa terminologie, les *Smenovekhotsy*, les gens du ralliement, les politiciens qui croient ou font semblant de croire que la république des soviets évolue vers la république bourgeoise :

Ce que peuvent penser de nous ces habiles personnages nous est évidemment fort indifférent, mais le danger de cette propagande est indéniable à l'étranger. Ce mouvement a ses bons et ses mauvais côtés. J'entends par là qu'il peut nous faire du bien ou nous causer des préjudices. Une propagande en faveur de la Russie par des Smenovekhotsy dans le genre du citoyen français Herriot est très souhaitable à notre point de vue. Pour le moment, quand la lutte pour la reconstitution de la Russie soviétique est notre but principal, Herriot est pour nous un ami. Mais sa propagande est une arme à deux tranchants. En faisant à l'étranger de la réclame pour la République soviétique, Herriot ne manque pas de souligner que le diable n'est pas si noir qu'on veut bien le dire et qu'en somme, à Moscou, ce sont de pacifiques bourgeois qui sont au pouvoir. Ce genre de compliments que nous distribuent les Herriot et consorts gêne notre travail à l'étranger. Notre prestige en souffre auprès des ouvriers et c'est là une menace sérieuse. Toujours et partout, il faut dénoncer ce travail félon de nos amis-ennemis et proclamer que les buts du gouvernement des soviets sont restés ce qu'ils étaient autrefois.

Si M. Herriot prend la peine de lire ce texte, il sera édifié. Il faut considérer la *N. E. P.* comme une trêve, comme une ruse de guerre imaginée par les bolcheviks pour reprendre la lutte dans de meilleures conditions.

De là, l'explication de toute leur conduite, dictée par l'unique souci de sauver le présent sans engager l'avenir. L'État moscovite se refuse à aliéner la nouvelle parcelle de son absolue souveraineté. Il fait des avances aux capitalistes ; mais il est doublé par la Troisième Internationale qui, en même temps, fomente grèves et insurrections dans les cinq parties du monde. Krassine déclare tout net à M. Herriot

que les biens français confisqués ne seront pas restitués et que le service des emprunts ne pourra être repris qu'après un très long moratoire et contre une ouverture immédiate de crédits. Selon Sokolnikov, dans chaque société, le capital changé ne sera représenté que par 40 pour 100 des actions au maximum. Les soixante autres parts, représentant l'usine ou la mine nationalisée, reviendront au gouvernement soviétique, qui se trouvera ainsi maître de toute l'affaire : des anciens terrains, des anciens bâtiments et de l'ancien outillage, en vertu de la confiscation ; des nouveaux fonds parce qu'il aura la majorité au conseil d'administration. Enfin, si les bolcheviks admettent cette « collaboration » à l'intérieur, ils maintiennent intégralement le monopole d'État du commerce extérieur, de manière à empêcher un contact direct entre l'étranger et la masse paysanne.

Inutile d'ajouter que si la *N. E. P.* rétablit les affaires de la révolution, elle ne nuit pas à celles des révolutionnaires. M. Herriot parle et reparle de leur désintéressement. Il exagère. Parmi les grands premiers rôles, à côté des fanatiques et des convaincus, il y a une sérieuse majorité de profiteurs. Launs est président du trust du sel ; Danichevski, président du trust forestier ; Dzerjinski, le chef de l'ancienne Tché-ka, président du Larka, le plus lucratif des trusts, celui du petit commerce. Trotzki, Kamenev et Litvinov sont membres de divers conseils d'administration, et il est vraisemblable que leurs revenus n'en sont pas diminués.

M. Herriot a intitulé son récit : *Ce que j'ai vu en Russie.* Il a eu tort. Il aurait dû écrire : *Ce que m'ont dit les commissaires du peuple.*

SCYTHES.

LES LETTRES

LES MANUELS ET LA CRITIQUE

On se souvient du beau lièvre levé cet automne par M. Fernand Vandérem. A l'occasion des fêtes de *Sylvie*, il eut la curiosité de rechercher ce que Brunetière disait de Gérard de Nerval dans son manuel de littérature : Brunetière ne le nommait même pas. M. Vandérem ouvrit d'autres manuels : même injustice. Nerval était oublié ou expédié en quelques lignes aimables et dédaigneuses. L'idée vint à M. Vandérem de pousser plus loin son enquête et d'examiner si d'autres écrivains authentiques n'auraient pas été victimes de semblables oublis. Quelles découvertes ne fit-il pas ! C'est de tout le dix-neuvième siècle que les ouvrages, où les collégiens apprennent l'histoire de la littérature, ne leur présentent qu'une image incomplète et souvent fausse. Sur quoi, M. Vandérem dénonça dans la *Revue de France* « les ravages de la funeste orthodoxie d'État ».

M. Fernand Vandérem vient de recueillir ses articles avec quelques pièces annexes. En gros, l'on pourrait distribuer ses accusations sous trois chefs : omissions radicales ou simples mentions par trop négligentes (Nerval, Desbordes-Valmore, Vallès, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Rimbaud) ; incompréhensions plus ou moins graves (Stendhal, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud encore, quand on daigne le nommer) ; inexplicables indulgences envers des médiocres (Eugène Manuel).

Il s'en faut de beaucoup que les griefs de M. Vandérem soient illu-

soires ; à part quelques inexactitudes peu importantes, et quelques points où l'on peut être d'un autre sentiment que lui sans passer pour le dernier des béotiens, force est bien de lui donner raison. En eux-mêmes, la plupart des jugements qu'il incrimine sont insoutenables. Revisons donc les manuels ! Mais d'abord, que doit être, que peut être un manuel? Voilà une question que l'on cherche en vain dans les articles de M. Vandérem, comme s'il l'avait jugée superflue et que la réponse allât de soi.

Il écrit pourtant avec raison : « Il ne faut pas confondre la critique littéraire et l'histoire littéraire. » La distinction posée, il oublie d'en tirer parti. Que reproche-t-il, en effet, aux auteurs de manuels? de ne pas être assez informés de l'importance relative des œuvres, de se méprendre sur les caractères de la littérature du dix-neuvième siècle, mais plus encore de méconnaître de grands écrivains et d'en exalter de médiocres, de ne point avoir d'idées personnelles, de manquer de goût, bref, d'être de mauvais critiques. Et lorsqu'il entreprend de montrer que les auteurs de manuels ne méritent *a priori* aucune confiance, c'est de leurs erreurs de critique, et de critique sur les contemporains, que M. Vandérem tire ses arguments. « Ceux qui se sont blousés sur les ouvrages du jour et ceux qui s'adonnent à la grande histoire littéraire, *ce sont les mêmes*. De sorte qu'à des gens qui, devant un livre de leur temps, se sont montrés manifestement incapables d'une réaction personnelle, d'un jugement exact, du moindre flair, vous attribuez la clairvoyance et le droit de haute justice sur des périodes entières de notre littérature. » Voilà précisément ce qui nous semble fort discutable.

Un manuel de littérature n'est pas un ouvrage de critique : c'est un livre de classe. Un auteur de manuel n'est pas un critique : c'est un professeur. Un critique, s'il vient à parler d'un ouvrage ancien, son devoir est, sinon de renouveler le sujet de fond en comble (ce n'est pas toujours possible), au moins d'ajouter quelque chose de nouveau ; la seule excuse qu'il ait d'écrire et de signer ce qu'il écrit, c'est de parler en son nom, et de dire des choses qui, tout ensemble, soient de bon sens et ne soient pas connues de tout le monde. A quoi bon nous apprendre que Racine est un grand peintre de l'amour, que Voltaire avait de l'esprit, Hugo une imagination de grand poète : nous le savons bien. Les élèves, eux, ne le savent pas, et c'est pourquoi il faut le leur apprendre : les manuels ne servent pas à autre chose. Autant l'originalité est un don précieux chez le critique, autant la banalité est, pour l'auteur de manuel, un devoir. Il n'a pas à hasarder d'opinions particulières : son rôle est d'enseigner la tradition commune. Voudrait-on qu'un catéchisme s'aventurât

dans le domaine des opinions libres, dont les théologiens discutent, plutôt que de s'en tenir aux articles de foi? Si cela ne risquait de paraître trop injurieux, je dirais qu'un auteur de manuel a plus encore besoin de docilité que de goût.

Aussi bien les manuels n'ont-ils pas à traiter de la littérature contemporaine. Non pas, j'en tombe d'accord avec M. Vandérem, que le recul historique soit nécessaire pour juger des ouvrages de l'esprit. Le recul historique peut supprimer diverses causes d'erreur, il met en lumière certaines filiations, il permet de dégager les tendances communes d'une époque. Un homme de goût, un véritable critique, comme il y en a quelques-uns, en petit nombre, n'en a pas besoin pour juger de l'excellence ou de la beauté d'un ouvrage ; et quant à ceux à qui le goût aurait été refusé, pense-t-on que le temps ait la vertu de le leur donner? Tout au plus, les beautés anciennes auxquelles ils auront été habitués dès leur jeunesse seront-elles plus accessibles à certains esprits timides, qui n'oseraient les ressentir sans inquiétude si la tradition ne leur apportait l'assurance qu'ils ne s'égarent point. Tout autre est le cas de l'auteur de manuel, il n'est pas un critique, et, par conséquent, le recul historique lui est nécessaire : il lui doit de n'avoir pas à débrouiller une matière neuve, inédite (de quoi nous le supposons incapable) ; il n'a qu'à mettre en ordre une matière déjà débrouillée par les critiques, à la disposer avec le plus de clarté possible pour que les élèves en retiennent sans trop de peine l'essentiel : tâche plus pédagogique que proprement littéraire. Et la vérité est que, de cette tâche, la plupart des manuels s'acquittent convenablement.

M. Vandérem lui-même en fait l'aveu : « Jusqu'au dix-neuvième siècle, écrit-il, on est à peu près sûr que tous les manuels seront, sinon d'une originalité étourdissante (ce n'est pas leur affaire !), du moins d'une honnête moyenne (on ne leur en demande pas davantage) Les débuts, le quinzième, le seizième, le dix-septième, le dix-huitième, autant de siècles littérairement réglés, sur lesquels les ouvrages abondent, et où les auteurs de manuels n'ont qu'à suivre la doctrine officielle, qu'à reproduire les opinions établies sans se fatiguer l'ingénieuse et sans craindre de gros risques d'erreur. » Même au dix-neuvième siècle, il reconnaît qu'il y a des privilégiés : « Victor Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Balzac, voilà notamment des auteurs aussi étiquetés, aussi calibrés que ceux du grand siècle sur lesquels ne manquent pas les formules toutes faites... C'est surtout après 1850 que la critique professionnelle se met à entasser erreurs sur gaffes, négligences sur injustices. » Cette réussite ici, là cet échec, pense-t-on

que ce soit pur hasard? Tout simplement les auteurs de manuels réussissent tant qu'ils se bornent à leur fonction ; où ils bronchent, c'est dès qu'ils usurpent celle du critique littéraire.

La seule chose qu'on puisse raisonnablement souhaiter, c'est qu'ils soient un peu moins longs à enregistrer les conclusions de la critique : une cinquantaine d'années devrait leur suffire. Et par exemple, pour en revenir aux griefs de M. Vandérem, si la plupart sont, quoi qu'il en dise, à peu près justes pour Flaubert, il est hors de doute que Stendhal, Baudelaire, n'occupent point la place à laquelle ils ont droit. L'importance de Stendhal, l'importance de Baudelaire sont aujourd'hui choses acquises, et qui ne souffrent plus la discussion ; on n'a pas plus de raison de taire leur œuvre que celle de Vigny ou de Flaubert. Et puisque M. Vandérem n'a pas pensé à les signaler (car il arrive aux critiques d'être aussi incomplets que les manuels), notons ici deux autres négligences de M. Lanson. Au dix-huitième siècle, Laclos : car dire dans une note que « Crébillon fils et Laclos sont deux hommes de talent », c'est peut-être insuffisant pour l'auteur des *Liaisons dangereuses.* Maurice de Guérin n'est pas mieux traité : une note à la fin d'un paragraphe en compagnie de ce Gérard de Nerval qui déchaîna le débat ; mais, il est vrai qu'au même endroit Béranger obtient deux pages ; sans doute, sa popularité l'exigeait — on sait ce qu'il en reste. Et je ne dis pas que le manuel de M. Lanson ne soit un excellent instrument de travail ; tout bien pesé, c'est encore le meilleur que nous ayons.

« Cinquante ans de quarantaine », dites-vous? Autrement dit, vous consentiriez que les collégiens ignorassent tout de la littérature française depuis 1870? Sinon tout, bien des choses. Quelques indications suffiraient pour leur permettre de s'y reconnaître sans trop de peine : la liste des noms les moins discutés, de ceux dont les critiques s'accordent dès à présent à reconnaître l'œuvre durable, et un tableau sommaire de leur activité — il n'en faut pas davantage.

Pour le symbolisme, notamment, envers qui M. Vandérem estime les manuels particulièrement injustes, une raison subsistera toujours de lui mesurer la place avec parcimonie. Hors Verlaine, dont l'obscurité est une légende, les poètes symbolistes ne sont pas d'accès immédiat. Est-ce servir Rimbaud, est-ce servir Mallarmé que de les mettre aux mains d'un jeune homme de seize ans? Que pourrait-il saisir d'*Une saison en enfer*, de *l'Après-midi d'un faune?* et le pire serait qu'il s'en moquât. Sans doute, il aurait tort. Mais le mal sera fait, et par votre faute, car vous auriez dû le prévoir. Comment l'intelligence d'un jeune homme moyennement doué pour les lettres et la poésie (les manuels ne sont pas faits pour les futurs écrivains) sau-

rait-elle faire la part de l'erreur esthétique de Mallarmé et de ses réussites merveilleuses?

Au reste, si l'on trouve que nous mesurons trop sévèrement la nourriture aux collégiens, il ne faut pas oublier que la période contemporaine est la plus facile à fréquenter, celle où un jeune esprit se jette toujours avec le plus d'avidité. Nul besoin de l'y conduire : il y vit, tout le pousse à la connaître. Il y a les livres nouveaux, les études de critiques, les articles de revue. Pour peu qu'il s'y prête, pour peu qu'il soit curieux, les occasions de se renseigner lui seront innombrables.

Ne mêlons pas les genres et ne faisons pas trop vite entrer dans l'histoire et dans ses manuels ce qui vit autour de nous et fait l'activité de nos recherches esthétiques et intellectuelles.

Henri Rambaud.

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

LA RENAISSANCE EUROPÉENNE ET LA CAMPAGNE POUR LES ÉTATS-GÉNÉRAUX

Il semble acquis que l'Europe tout entière soit en réaction contre les idées et les systèmes de la démocratie intégrale, politique et économique.

Alors que, au lendemain de la guerre, par suite de la faiblesse de la plupart des gouvernements qui abandonnaient leur autorité, nous avons vu se produire un mouvement de social-démocratie, qui portait ses masses et leurs chefs vers la démocratie absolue, dans la cité et dans l'usine, en 1923, nous voyons au contraire naître, grandir et même régner des idées et des systèmes qui restaurent l'autorité politique, économique et sociale, qui tendent à l'organisation d'une société hiérarchisée.

Cette réaction est observée dans l'Europe entière : elle est le fait des peuples et des élites. En Italie, c'est le fascisme qui agit sur toutes les formes de la vie nationale ; en Autriche, c'est une sorte de dictature, donnée ou imposée au pays par la Société des Nations ; en Allemagne, c'est la dictature de fait de la grande industrie, qui s'exprime en droit par les pleins pouvoirs accordés au chancelier, avec le consentement d'une portion imposante du monde socialiste. En Russie, la république des soviets, qui est, théoriquement, le gouvernement des paysans et des ouvriers, et qui n'a jamais été en fait qu'une dictature militaire aux mains d'intellectuels, la république des soviets a recréé une société politique et économique hiérarchisée,

dont les organes de direction et les moyens d'action sont fort peu différents de ceux du tsarisme ; le communisme n'y est plus guère qu'une manifestation verbale.

En France, une transformation du même ordre se produit : le communisme de 1919 et de 1920 est recouvert, et, dans ce que l'on appelle la crise des partis, il est aisé de distinguer des efforts qui tendent à la limitation ou même à l'annulation de la démocratie dans tous les domaines : le problème de « redressement de l'autorité » est posé, aussi bien par les partis constitutionnels que par les groupements non constitutionnels.

Il y a donc, incontestablement, une profonde réaction européenne contre les idées et les systèmes représentés en 1919 par des hommes comme le président Wilson et Lénine, et qui paraissaient alors destinés à un triomphe prochain.

Fait caractéristique, cette réaction est positive : elle n'est point un mouvement qui éloigne simplement l'homme de ce qui est considéré comme un mal ; elle cherche à lutter contre le mal en produisant le bien. Elle n'est pas passive ; elle est active ; elle est constructive. Elle n'est pas *contre* le mal ; elle est *pour* le bien. Si l'on veut nous permettre une image simple, nous dirons que, devant un feu qui menace de les détruire, les peuples ne se bornent pas à s'éloigner du foyer d'incendie ou à l'éteindre en sacrifiant quelque partie de la maison, ils construisent l'appareil qui, isolant les flammes et les dirigeant vers la cheminée, utilisent pour l'entretien de la vie le feu qui est à la fois le plus grand mal et le plus grand bien.

•

Il est dès maintenant possible d'esquisser l'histoire du mouvement français. Dès 1918, se faisait jour la volonté d'aménager le pays sur plans nouveaux. La littérature politique, économique et sociale de la fin de la guerre témoigne de cette volonté, qui se manifeste en même temps par la fondation des ligues et associations dont l'objet est de rajeunir le système représentatif ou de donner à la France une organisation politique et économique qui permette au pays une meilleure utilisation de ses forces. C'est par là que la France se déclare victorieuse. Il est à remarquer que le mouvement se produisit nettement en pleine offensive allemande, ce qui révèle que les Français n'ont jamais douté de la victoire, même devant d'apparents désastres.

En 1919 et en 1920, on peut observer un fait extrêmement curieux : devant un mouvement communiste en apparence profond, les Français eurent l'attitude de spectateurs presque désintéressés. Ils regardèrent le flot communiste comme les Parisiens regardaient

la crue de la Seine en 1910, curieux de l'accident, mais n'y voyant pas l'annonce du déluge universel. Le communisme connut l'échec parce que ceux qu'il menaçait ne croyaient pas à sa réussite.

Au cours de l'année 1920, le flot se retirant, on procède au déblayage des terrains inondés et l'on construit. C'est le temps où, sauf dans les groupes de l'Action française, les esprits ne pensent qu'aux constructions économiques. On se désintéresse de la politique que l'on croit subordonnée à l'économique. Les ligues et confédérations sont fondées ou se consolident : Confédération générale de la production française, Ligue civique, Union civique, Confédération des travailleurs intellectuels, Confédération des travailleurs chrétiens, Confédération de l'intelligence et de la production française, Confédération des intellectuels catholiques. L'idée générale qui inspire ces fondations est encore apparentée aux idées socialistes : l'organisation du pays est conçue en fonction des « classes », sauf dans les deux derniers groupements que l'on vient de nommer. Toutefois, une idée, encore confuse, domine les fondations particulières : on tend à réunir les diverses associations intellectuelles et économiques dans un organisme supérieur qui sera national : c'est la première forme de la conception des États.

A la fin de 1920, l'idée prend corps par la création des Semaines professionnelles, dont la première en date, la Semaine du Livre, organisée par la Confédération de l'intelligence et de la production française, prend la forme d'états professionnels, réunissant des ordres et non plus des classes. La méthode dite des Semaines acquiert du coup une étonnante fortune. En 1921, elle devient nationale, elle est adoptée par toutes les associations qui créent, successivement, la Semaine du bâtiment, la Semaine du commerce extérieur ; en 1922, plus de dix Semaines sont organisées ou en voie d'organisation.

C'est au cours de ces Semaines que l'on peut observer une transformation profonde des conceptions de l'élite. Au cours de ces manifestations d'ordre économique, les producteurs se rendent compte que la vie politique est sujette et non maîtresse de la vie économique. C'est vraisemblablement au cours de la Semaine de la monnaie que ce fait devient sensible : la constatation des troubles profonds qu'engendre l'altération de la monnaie par le fait du souverain rend évidente la subordination de l'économie nationale à l'État. En même temps, les producteurs sont amenés à considérer que si, comme citoyens, ils sont divisés sur les mesures qu'ils attendent de l'État, comme producteurs, au contraire, ils sont unis, dans une quasi-

unanimité, pour demander à l'État les mesures qui donnent la sécurité à la production et aux échanges.

C'est donc en 1922 que se précise une nouvelle conception de l'organisation du pays. Au cours du second semestre de l'année, l'idée est presque entièrement formée. Le Parlement de 1919 n'a pas répondu aux espérances de la nation. Dans tous les partis, on s'étonne de son impuissance dans l'ordre financier. On reconnaît que cette impuissance tient moins aux hommes qu'aux institutions ou à leur fonctionnement. On arrive à concevoir que, si l'on place à côté du Parlement une assemblée professionnelle, l'État pourra, au nom des nécessités de la production, obtenir du Parlement des mesures que les comités électoraux ne sont point portés à provoquer. On entrevoit qu'il serait possible de réaliser par ce moyen une certaine union nationale, favorable à l'application des mesures financières nécessaires.

Au cours de l'automne de 1922, devant la gravité de la crise financière, l'idée reçoit son nom de l'histoire : les États Généraux. Spontanément, en dehors de tout contact, des hommes appartenant à différents partis politiques lancent l'idée et le nom dans la circulation. Presque simultanément, *le Matin* et *l'Action française* les présentent à leurs lecteurs. Le 18 décembre, *l'Action française* tient une grande assemblée où dix mille Français votent par acclamations un ordre du jour demandant la convocation des États Généraux. L'idée, lancée, est reprise immédiatement par un groupe d'hommes qui entreprennent de la réaliser en dehors des partis, par un accord entre personnalités appartenant à des partis politiques différents.

Cet accord en dehors des partis paraissait d'une réalisation malaisée. Il a pu néanmoins être établi. Il vient d'être rendu public par le Comité national pour la convocation des États Généraux. Le Comité d'action qui représente le Comité national a rédigé un programme qui explique comment l'accord a pu être conclu, en même temps qu'il expose la conception que l'on se fait des États Généraux au vingtième siècle (1).

Les fondateurs du Comité posent en principe qu'une sorte de nouvelle union sacrée est nécessaire. L'union sacrée de la période de guerre n'était, en quelque sorte, qu'une suspension d'armes.

(1) Le programme est signé par les membres du Comité d'action : MM. Eugène Mathon, Ét. Bernard-Précy, Max Leclerc, Bernard de Vesins, Paul Robain, Auguste Cazeneuve, Martin-Mamy, Georges Coquelle, Ambroise Rendu, Georges Valois, représentant les professions libérales, l'agriculture, l'industrie et le commerce. Le siège du Comité est 11, rue Boissy-d'Anglas, à Paris.

L'union sacrée de la paix doit être une collaboration active des Français des divers partis. Or, la collaboration d'hommes de divers partis est impraticable. Il faut donc l'établir en dehors des partis. Par quelle opération? Citons ce passage capital de l'accord :

Si les Français sont d'accord sur la nécessité d'un redressement de l'État, ils ne le sont pas sur la forme de ce redressement.

En conséquence, les membres du Comité décident de ne pas mettre en cause les institutions politiques, ni entre eux, ni en ce qui concerne leur action collective.

Mais l'union est possible en ce qui concerne la représentation devant l'État.

En effet, la représentation et la souveraineté étant séparées, la cause de division entre Français se trouve écartée.

Tous peuvent s'entendre et s'unir sur le mode de *représentation des intérêts* qui, jusqu'ici, n'ont pas été représentés.

Le vœu général des Français est d'organiser la représentation des intérêts.

Or, dans le cadre de la représentation des intérêts, il n'y a plus de partis se disputant l'État ; il y a des laboureurs, des industriels, des marchands, des savants, des patrons et des ouvriers, des Bretons, des Normands, des Flamands, des Lorrains ou des Provençaux, et finalement des Français unis dans une même volonté de grandeur et de prospérité françaises.

Ainsi, il est possible de faire l'accord des Français sur le principe de la représentation des intérêts et de préparer par là la coordination des forces nationales.

Il est visible, par la rédaction même du texte, que cet accord, qui aura peut-être des conséquences considérables pour le pays, est le résultat d'une discussion serrée, et que l'on n'est pas arrivé du premier coup à trouver la formule d'union. Le secret de l'accord, c'est la distinction que les membres du Comité ont faite entre la souveraineté et la représentation. En d'autres termes, c'est la distinction entre l'être politique et l'être économique, entre le citoyen et le producteur.

Les institutions politiques n'étant pas mises en cause dans l'action commune, l'union nationale pour la représentation devant l'État devient chose aisée. Le Comité déclare donc qu'il n'entreprend pas une action *contre* le Parlement, et que son effort tend à la création d'une institution à construire *à côté* du Parlement. Il ajoute que, dans les circonstances présentes, toute agitation proprement dite doit être proscrite, et que l'action qu'il entreprend a pour objet la création d'appuis nouveaux pour l'État dans le pays. Sa préoccupation est d'assurer en même temps une représentation des intérêts devant l'État et une coordination des forces morales, intellectuelles

et économiques nationales, en vue d'une collaboration permanente des corps de la nation avec l'État.

Le principe de la représentation des intérêts est celui de la représentation par corps. La représentation individuelle est écartée. On propose de faire représenter les intérêts permanents de la nation par les familles, les professions, les provinces, et l'on comprend dans la représentation les corporations intellectuelles, morales et religieuses, les députés aux États Généraux devant être les chefs ou délégués des associations et des provinces. On conçoit la convocation des États Généraux comme « une véritable mobilisation des hommes les plus qualifiés pour travailler avec l'État à résoudre les problèmes qui se posent dans la grande crise où nous sommes ».

Nous ne donnerons ici que les principes posés par le Comité des États Généraux. On trouvera dans le programme du Comité d'action les propositions concrètes faites pour la représentation des différents intérêts. Ce que nous avions à mettre en lumière aujourd'hui, c'est le pacte national signé par des hommes qui ont pu s'unir en dehors des partis. Le pacte n'aurait pas été signé par des républicains et par des royalistes, si les signataires n'avaient été certains de traduire les sentiments et les idées de leurs amis respectifs. Il révèle donc qu'un nombre considérable de Français ordonnent leurs pensées selon l'intérêt national. C'est une grande nouveauté dans un pays où l'intérêt de parti a longtemps dominé la vie publique.

On observera que le programme du Comité ne fait aucune allusion à la défense contre le communisme. Tous ses articles visent une réforme ou une création. Ce fait indique que l'on se trouve en présence d'un mouvement qui dépasse la simple réaction contre des idées ou des systèmes. On voit naître une action créatrice qui tend à annuler les forces contraires par la vertu de son propre développement.

Si la campagne entreprise par le Comité des États Généraux détermine de nombreuses adhésions dans le pays, on sera fondé à penser que la France est entrée dans une nouvelle période de renaissance, et que cette renaissance française sera, par rayonnement, un des principaux éléments d'une renaissance européenne.

Georges Valois.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. GASTON DOUMERGUE

« Dans une démocratie bien organisée, disait M. Viviani qui n'est indulgent qu'à lui-même, Doumergue serait juge de paix en province. »

Le régime a fait de M. Doumergue un président du Sénat, après en avoir fait un président du Conseil. Dix fois ministre, président de l'Assemblée nationale, ancien chef du gouvernement, le second personnage de l'État le premier demain peut-être, « Gastoun », qui a fait du chemin, puisqu'il a débuté effectivement par être juge de paix quelque part, — en Cochinchine, croyons-nous, — doit penser que son ami Viviani plaisantait, et qu'un régime aussi bon enfant ne saurait méconnaître à ce point les aptitudes et la valeur d'un véritable républicain. Car M. Gaston Doumergue est républicain. C'est pourquoi il a été ministre des Colonies, du Travail, du Commerce, de l'Instruction publique, des Affaires étrangères.

M. Doumergue, qui avait étonné ses amis d'adolescence et de jeunesse par une joie exubérante de vivre et une aimable facilité de relations, fut, à cet âge, écarté du grand sacerdoce de la magistrature métropolitaine par des censeurs sévères qui pensaient comme M. Viviani. Il partit pour la Cochinchine et revint plus tard en Algérie comme juge de paix à compétence étendue. Mais les gais vignerons du Gard et les joyeux basochiens de Nîmes n'avaient pas perdu le souvenir de « Gastoun », qui se morfondait là-bas dans le bled, en rêvant aux campagnes ensoleillées de Saint-Gilles et d'Aigues-Mortes, à la plaine languedocienne et aux riants coteaux de la vallée du Rhône, pères de l'aramon

et du tavel. Encore qu'il eût sucé le lait austère de Calvin, « Gastoun » était né pour la vie libre et large, pour le bonheur et la gloire vers laquelle il tendait tout l'appel de ses mains cordiales et de son sourire plus cordial encore. Les gars de Nîmes songeaient à lui avec une indulgence attendrie et un regret : « Gastoun le Goulu », disait-on là-bas, en pensant à son désir candide de toutes les satisfactions humaines et de toutes les fortunes. « Gastoun », qui savait le pouvoir irrésistible de son sourire et qui en avait assez des justices de paix d'Algérie, même à compétence étendue, s'embarqua, un beau jour d'octobre, vers les pompes et les œuvres de Satan, et il fut élu, sans coup férir et comme il l'avait prévu, député de la deuxième circonscription de Nîmes. Cela se passait en 1893 ; il devait en être de même en 1898. Il remplaçait un nommé Jamais, laborieux spécialiste des questions viticoles, et qui avait dû à cette spécialité reconnue un demi-portefeuille de sous-secrétaire d'État.

Toutefois, et bien qu'il se fût promis de marcher sur les traces glorieuses de Jamais, M. Doumergue vit s'écouler deux législatures entières sans qu'il fût question de lui dans la moindre combinaison. A vrai dire, il ne s'était point signalé par de laborieux rapports ou des interventions retentissantes. Il n'avait même point, comme M. Briand devait le faire, attaché l'espoir de sa fortune politique à la séparation de l'Église et de l'État, ni, comme M. René Renoult, à l'impôt sur le revenu. Il ne représentait pas spécialement les agriculteurs ou les membres du corps enseignant. Son arme était, et seulement, la cordialité joviale et l'affirmation souriante d'un « républicanisme de gauche » qui devait rassurer les plus soupçonneux. Vint la législature de 1902. M. Combes lui ouvrit la carrière politique dans laquelle il ne devait plus s'arrêter. Fut-ce le vénérable Desmons dont le siège curule était voisin de celui du « petit père », qui glissa dans l'oreille de celui-ci un mot de recommandation pour le néophyte désolé de l'insuccès de tant de sourires? Mais le régime n'aurait pu bouder indéfiniment un homme comme M. Doumergue. Combes se souvint qu'il avait été en Cochinchine, et en fit un ministre des Colonies : tentative obscure et prématurée de l'appel aux spécialistes, qui ne porta pas de fruits éclatants, et qui permit à « Gastoun » plus ambitieux de ne pas s'éterniser au Pavillon de Flore. Ayant ainsi donné à la défense laïque et républicaine un collaborateur aussi loyal que colonial, M. Doumergue, après une courte éclipse, rentra dans le ministère Sarrien, comme ministre du Travail et du Commerce, et garda le même portefeuille dans le cabinet Clemenceau; mais lorsque M. Briand passa de l'Instruction publique aux Sceaux, Doumergue devint grand maître de l'Université : c'était l'heure où l'on en usait avec les traditions de la culture à peu près comme avec la défense nationale. La défense laïque suffisait à tout.

M. Doumergue avait été, par surcroît, pendant le court interrègne qui suivit, vice-président de la Chambre. Après le bref redressement de notre politique, sous Poincaré et sous Barthou, lorsque la Chambre voulut en finir avec la préparation de la défense nationale, le ministère des trois ans et le projet de réforme électorale, elle l'appela aux Affaires étrangères.

M. Doumergue s'installa au quai d'Orsay avec simplicité. Il avait été Colbert. Il pouvait bien être Richelieu. C'est là qu'il montra le mieux sa manière de protestant cordial et rassurant pour les timides. Il proclama : « Je suis républicain de gauche », et ne sortit plus de là. Il fit appel au concours de M. Maginot, et garda les trois ans. Puis, ayant rassuré les modérés qui craignaient un ministère de sans-culotte, la confiscation des coffres-forts et le remplacement de l'armée par des gardes municipales, il fit appel à des concours fâcheux : ceux de Monis et de Caillaux. Monis fut pris, un beau jour, à propos du « document Fabre », en flagrant délit de mensonge et de parjure, et dut quitter le pouvoir sous les huées. Mme Caillaux assassina Calmette. Souriant et impassible, M. Doumergue pourvut cordialement à tout. Il remplaça Monis à la Marine par un vieux médecin de campagne qui était sénateur de l'Aude, et qui, ahuri, démissionna patriotiquement dès qu'il vit que les choses allaient se gâter. C'était un ministre militaire pour temps de paix. Alors M. Doumergue remplaça Caillaux par René Renoult, et à l'Intérieur, Renoult par Malvy.

Vinrent les élections de 1914, *qui furent ce qu'on sait. M. Doumergue, gêné par la question des trois ans, quitta le pouvoir. Le souvenir de ce geste, en somme patriotique, devait lui valoir par la suite la confiance accrue de M. Poincaré et la présidence du Sénat. M. Viviani, qui avait parlé de le confiner à perpétuité dans les fonctions de juge de paix, le rappela au quai d'Orsay dès que la guerre fut déclarée. Dans le plus gros cataclysme de l'histoire du monde, M. Doumergue, ministre des Affaires étrangères de la France, c'était tout de même un peu mince. Il le comprit lui-même et fut remplacé par Delcassé. Mais comme on ne pouvait se passer d'un homme de cette importance pour une politique d'union sacrée, on le remit aux Colonies, et il n'en bougea plus jusqu'en* 1917. *Il eut cependant une occasion nouvelle de se signaler par sa clairvoyance. C'est à titre d'homme d'État, qu'il fut chargé d'une mission en Russie. Ses familiers comptaient sur l'étonnement de la cour de Petrograd à voir un radical-socialiste, qui, loin de vouloir étrangler le dernier des rois avec les boyaux du dernier des prêtres, paraissait ému par les magnificences et les pompes de la monarchie. Peut-être confiait-il à ses intimes que pour goûter ainsi les gloires empoisonnées du tsarisme, il avait dû faire violence à son âme républicaine et appel à son patriotisme. « M. Doumergue est un homme d'État », déclaraient*

sans rire les courtisans de la Sainte Russie. L'homme d'État revint à Paris... Il fit part de ses impressions aussi rassurantes qu'admiratives : le trône de l'autocrate était solide et la fidélité de l'alliance assurée. Trois semaines après, la révolution éclatait.

M. Doumergue représente le personnel politique d'avant 1914. *Protestant-né, passionnément attaché aux prébendes du régime, et sachant se mouvoir avec simplicité dans le débat des honneurs et des emplois, il n'était gêné par aucune doctrine personnelle, ni troublé par aucun ordre de considérations générales. Seulement c'était un protestant de l'espèce cordiale. Il n'avait pas le sectarisme haineux, la bile recuite de Desmons ou de Dide, l'austérité méthodiste de Buisson. Le sourire large, la poignée de main facile, l'accent affectueux et chaud, c'était un bonhomme à la bonne franquette, et par cela même, plus dangereux pour ses adversaires.*

Tel il était, tel il est demeuré. Il a dû à son fauteuil sénatorial d'échapper au mouvement du 16 *novembre qui a porté au pouvoir le bloc national et balayé les vieux débris du parti radical-socialiste. Il était de ceux sur qui la rue de Valois comptait pour entretenir pieusement la lampe de l'autel, en attendant des jours meilleurs. Dès le premier jour, il fut acquis à l'idée d'une revanche radicale-socialiste par un bloc des gauches. Le bloc national n'a pas de pire ennemi. Mais pour vaincre, il faut durer. C'est ce qu'a très bien compris M. Doumergue. Il n'a pas l'imprudence, comme M. Herriot, de faire risette aux communistes et d'exprimer des réserves sur l'occupation de la Ruhr. M. Poincaré est l'homme national d'aujourd'hui? Il marche avec M. Poincaré. On verra bien de quoi demain sera fait. Et la ficelle n'est pas tellement grossière qu'un homme comme M. Poincaré ne s'y laisse prendre. Il croit bonnement M. Doumergue un soutien de sa politique, alors que sa politique n'a pas de pire ennemi que M. Doumergue. Cela est l'évidence même. M. Doumergue appartient au parti radical-socialiste, et le parti radical-socialiste a formulé sa politique. M. Doumergue se soustrait à cette doctrine de son parti : j'entends bien, mais son parti ne l'excommunie pas, au contraire. C'est qu'il a ses raisons de tenir en réserve des hommes qui puissent, à certains jours, rassurer les masses électorales et surtout certains maîtres de l'heure. Mais M. Doumergue, par origine, tradition, intérêt, définition, essence, raison d'être, est l'homme du bloc des gauches et de la politique radicale; il peut avoir d'autres opinions que M. Herriot sur l'opportunité de telle action ou l'intérêt de telle tactique, il ne saurait avoir d'autre doctrine. Seulement, dans une équipe bien organisée, tout le monde ne joue pas le même jeu.*

M. Doumergue est président du Sénat. Ce n'est que demi-mal, si chacun sait à quoi s'en tenir, se rappelle ses actes, son passé, son action

dans le pays et les déclarations de ses amis, et si ceux mêmes qu'il accueille avec sa souriante cordialité savent lui restituer sa vraie physionomie sous ce sourire.

***

Le Vieil Homme.

Dans le monde des théâtres, la réputation et l'influence de M. de Porto-Riche sont considérables. La critique israélite et la critique universitaire, M. Léon Blum et feu Gustave Larroumet, l'ont prôné comme le Racine des temps modernes. Il y a des écrivains qu'on admire sans les imiter. M. de Porto-Riche est de ceux qu'on imite. A quelques exceptions près, on peut classer les auteurs dramatiques contemporains en deux catégories, selon qu'ils subissent l'influence de M. de Curel ou celle de M. de Porto-Riche. Les uns d'être ou de paraître des penseurs, les autres des analystes. En dépit de son origine (il est israélite de souche portugaise), M. de Porto-Riche serait, au dire de ses admirateurs, l'héritier et le continuateur de la tradition des psychologues français : une action simple et dépouillée, des personnages uniquement occupés des choses du cœur, une analyse précise et toute en profondeur, une langue nue qui répugne à l'éclat lyrique, n'est-ce pas, disent-ils, les caractères de cet art que vous appelez classique? Voici une occasion d'y regarder. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin vient de reprendre un des ouvrages qu'on nous propose comme modèles, *le Vieil Homme.*

M. de Porto-Riche écrit peu : un mince volume de poèmes, une pièce en vers, *l'Infidèle;* une comédie en un acte, *la Chance de Françoise;* quatre grandes pièces, *Amoureuse, le Passé, le Vieil Homme* et *le Marchand d'estampes;* quelques œuvres que l'auteur lui-même appelle des improvisations, c'est tout. Chacun de ses ouvrages a été longuement travaillé. Quand parut *le Vieil Homme*, en 1911, une réclame bruyante nous avertit qu'il était le fruit d'un effort de dix ans. La pièce est d'une longueur excessive : à la scène, la version originale durait cinq heures. Imprimée, elle tient tout un livre, trois cent trente-cinq pages d'un texte serré. Le dernier acte à lui seul en a quatre-vingt-dix. Toutes ces longueurs ne sont pas utiles : l'action ne commence qu'au troisième acte. Les deux premiers ne sont qu'une longue exposition des caractères des quatre protagonistes : Michel Fontanet, le vieil homme ; Thérèse, sa femme ; Augustin, son fils, et Brigitte Allain, Parisienne, qui tombe un jour à l'improviste à Vizille, en Dauphiné, au milieu du ménage Fontanet. L'âge de Michel n'est pas précisé, mais son fils a seize ans : ce vieil homme n'est donc qu'un Don Juan sur le retour : il n'a pas cinquante ans. Il se juge un vieil homme, parce que son esprit n'a pas mûri : c'est le type uniforme dont M. de Porto-Riche a fait le personnage

central de toutes ses pièces ; il est exactement le même que le Marcel Desroches de *la Chance de Françoise*, que l'Étienne Feriaud d'*Amoureuse*, que le François Prieur du *Passé*, un joli garçon à tête levantine, œil vif et moustache conquérante : l'homme à femme, Don Juan banalisé. Il a tous les signes de l'emploi : léger, versatile, inconstant, insouciant, cynique. Il a fait des affaires et n'a pas réussi. Il s'est à peu près ruiné. Il a remonté une industrie à Vizille, grâce aux subsides difficilement arrachés à son beau-père, Chavassieux, vieux grigou qui partage ses loisirs entre deux passions également recommandables, l'amour de l'or et l'amour ancillaire. Ce charmant bonhomme a donné le jour à une fille accomplie, Thérèse, la femme de Michel. Elle aussi est exactement pareille à toutes les héroïnes de M. de Porto-Riche, elle a la même âme et elle est dans la même situation que Françoise Desroches, que Germaine Feriaud, que Dominique Brienne, une grande sensuelle follement éprise d'un inconstant. M. de Porto-Riche ne connaît que ce couple ; il n'a jamais vu, jamais peint autre chose. Voilà à quoi ce Racine des temps modernes a réduit le vaste, l'universel amour. Monime, Portia, Psyché, que vous fussiez pudique ou cavalière ou rougissante, et vous toutes, Mireille, Cordelia, Antigone, Pauline, Chimène, qui avez aimé votre fiancé ou votre père, ou votre frère, ou votre époux, ou votre Dieu, de qui le cœur a reflété toutes les nuances depuis le désir qui empourpre les joues jusqu'à la flamme mystique qui consume les âmes, les pures, les ardentes, les coupables, les maternelles et les sacrées, voilà ce que M. de Porto-Riche appelle le théâtre d'amour : un bellâtre excédé et une femme avilie sous la servitude charnelle, et, par un renversement qui, jusqu'à ce jour, n'avait relevé que des genres inférieurs, c'est l'homme, ici, qui étale l'âme d'une fille. Que de tels êtres existent, nous le savons. Nous reprochons à M. de Porto-Riche de n'en avoir jamais vu d'autres. Nous lui reprochons de les avoir peints comme le couple amoureux par excellence. Nous lui reprochons de n'avoir jamais indiqué par un trait, par un mot, la place qu'une telle forme de l'amour occupe dans la hiérarchie des sentiments. Nous lui reprochons d'avoir conféré une valeur universelle à un cas non seulement particulier, mais exceptionnel, d'avoir présenté comme normale une faiblesse qui, parfois, relève de la pathologie. Nous lui reprochons de présenter l'amour ainsi conçu comme la grande affaire du monde, la seule occupation qui fasse que la vie vaille la peine, l'unique beauté des âmes, l'unique vertu. Racine, M. de Porto-Riche ! Quelle pitié ! Il enchérit sur le romantisme, car en le dépouillant des séductions verbales, il tente une dernière duperie et une dernière séduction. C'est le romantisme sous le masque. 1830 utilisait les armes de l'éloquence, 1890 ramasse celles de l'analyse. M. de Porto-Riche exalte en desséchant. Pour ressembler à un maître, il lui aura manqué de respecter la vérité générale, les règles de son art et la délicatesse morale élémentaire.

Tout le monde sait et répète qu'il fait partie de ces écrivains qui pourraient dire comme Montaigne : « Je suis moi-même la matière de mon livre. » Or, on remarquera que si le type du séducteur est réussi, la femme amoureuse est bien plus poussée, bien mieux observée et rendue. Dans *l'Infidèle*, M. de Porto-Riche soutenait que l'homme de lettres aime faire souffrir les femmes parce que cette souffrance est la meilleure matière de son art. La peinture de la jalousie est son côté fort, il n'a que cette nuance de la vérité ; il n'a défriché que ce champ, mais, à force de le retourner, il y a fait des trouvailles. Nul ne le conteste. On ne conteste pas non plus qu'il n'arrive ainsi au pathétique. Quand il ne met en scène qu'une femme qui souffre et un homme qui fait souffrir, il est vrai, et le personnage qui souffre est émouvant. Par malheur, l'un des deux êtres est vil, ce qui souille le pathétique. Et, sitôt que l'auteur fait un pas hors de son étroit domaine, il est faible. Sitôt qu'il s'écarte, il est faux. Ainsi, un troisième personnage du *Vieil Homme* sera la jeune femme que courtise Michel et de qui Thérèse est jalouse, Brigitte Allain. Elle n'est pas supérieure à cent figures du théâtre contemporain, elle n'en est même pas différente ; elle n'a intéressé l'auteur que comme un rouage. Il en a fait une coquette légère, sensuelle, superficielle, ce qui ne serait pas faux, et artificielle, ce qui l'est davantage. Elle badine, elle fait de l'esprit, elle joue avec le cœur d'un enfant sans que le moindre instinct l'avertisse du mal qu'elle fait. M. de Porto-Riche passe pour connaître le cœur des femmes : celle-ci est-elle vraie? c'est possible. Elle me semble surtout fort peu caractérisée. Ce caractère n'est que faible. Celui d'Augustin Fontanet est cruellement faux.

Sensible au reproche qu'on lui fit, à juste titre, de ne peindre que des muffles, M. de Porto-Riche a voulu montrer un cœur pur : rien ne marque mieux combien le registre de cet auteur est court, à quel point il s'égare dès qu'il sort de son étroite expérience. Augustin Fontanet a seize ans. Pour le peindre noble, M. de Porto-Riche l'a peint exalté. La littérature, la musique le transportent, ce qui est naturel de la part d'un adolescent. Ce qui ne l'est pas, c'est la façon dont il exprime cette exaltation. Combien d'enfants de seize ans, voulant dire à leur mère qu'ils l'aiment, emploieront le surprenant langage que M. de Porto-Riche prête au petit Fontanet :

« *Tout mon cœur est à toi, tu sais. Tu es le plus clair de ma joie en ce monde. Et quelle chance, maman! Tu es le visage que je préfère. Je suis l'enfant que tu as créé, mais tu es bien la mère que j'aurais choisie.* »

O simplicité! A seize ans, je pense, nous avons tous dit à notre mère que nous l'aimions. Mais pas comme ça. Augustin caresse la main de sa mère et dit : *Chère main, à la voir si fine, si délicate, qui se douterait qu'elle a fait tant de choses! et tant de choses pour moi!* Augustin Fontanet a une excuse : il a été prodigieusement mal élevé. *Roméo et Juliette*, *Werther*, Berlioz, Flaubert, Maupassant, il trempe dans un bain de romantisme ; M. Fontanet père est un homme

faible, un mari pitoyable et un père criminel par inconscience, mais, rendons-lui cette justice, il aime la littérature. M. Fontanet n'est pas moral, il s'en vante. Il dit quelque part : *Nous ne sommes pas moraux, mais nous avons du cœur.*

Galant comme nous le connaissons, il dit des fadaises à sa femme en présence de son fils :

MICHEL

Ta manche est déchirée.

THÉRÈSE

Déboutonnée seulement.

MICHEL, *avec galanterie.*

Lève ton bras, j'aime assez cette encolure.

Le pauvre Augustin en entend bien d'autres en cette étonnante maison. Son grand-père court les bonnes et leur dispense l'argent qu'il se garde de prodiguer aux siens. Aussi Augustin témoigne-t-il à cet aïeul une vénération bien touchante quand on songe que M. de Porto-Riche a fait effort pour montrer qu'il était capable de peindre en cet enfant une âme noble. Acte I, scène x, le petit espiègle crie à son grand-père : *Vieil avare.* Acte V, scène XII : *Tu es capon, grand-père!* Un peu partout, on sent qu'il a belle envie de l'appeler *vieux...* mettons *polisson.* Ne nous étonnons donc pas si nous entendons ce garçon tenir à sa mère ce prodigieux discours :

AUGUSTIN, *avec exaltation.*

C'est trop fort. On me défend d'aimer, et tout me parle d'amour dans cette maison. Oui, tout, les choses et les gens. Un *Embarquement pour Cythère* est accroché au mur et m'invite à partir. *Lohengrin* est ouvert sur le piano. Shakespeare et Baudelaire s'étalent au premier rang de la bibliothèque, l'austère Catherine est en proie à un conseiller municipal ; la fille du jardinier s'est sauvée avec son amant ; bon papa, qui a soixante-douze ans, pleure encore la femme de chambre. Ma mère adorée a l'air d'une héroïne de roman et, dans le regard de mon père, je lis toutes sortes de passions endormies ! Et on ne veut pas que moi, le plus jeune, moi qui n'ai pas commencé la vie, on ne veut pas que j'aime ! Je me révolte, à la fin !

Voilà comment, avec quelle vérité, quelle simplicité, quelle pudeur, l'auteur qu'on compare à Racine fait parler un enfant de seize ans.

Tout cela n'est rien encore ; nous arrivons au plus délicat : tandis que Michel Fontanet, en présence de sa femme et de son fils, courtise Brigitte Allain et la conquiert, Augustin se prend de passion pour la coquette et, quand il apprend qu'il est le rival malheureux de son père, il se donne la mort. Une telle rivalité est possible, il n'est pas interdit à l'auteur dramatique de la traiter. Mais tandis que tout à

l'heure nous pensions à la façon dont Racine fait parler dans *Britannicus* un cœur de seize ans, ici, nous aurions la tâche trop aisée si nous prenions la noblesse de *Mithridate* pour repère de la bassesse du *Vieil Homme*. Cette rivalité devait être traitée avec la majesté, la réserve, la décence du tragique, ou alors avec une extrême légèreté. Faute de reconnaître ces distinctions commandées par le goût, le drame grossier inventé par les romantiques multiplie les difficultés, et M. de Porto-Riche n'a certes pas la délicatesse qu'il faudrait pour les tourner par le comique ni la force de les vaincre par le tragique.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'OCCUPATION DE LA RUHR. — *La résistance allemande continue. A Essen, deux soldats français sont blessés. L'hôtel de la « Schupo » est occupé militairement par nos troupes. Un saboteur est tué par une de nos sentinelles à Yung-Keratch. Le personnel allemand des douanes est licencié* (16 *février*).

Malgré la défense des Alliés, le ministre allemand des P. T. T. se rend dans la Ruhr pour y prêcher la résistance (17 *février*).

Devant cette situation, la répression française est amenée à s'affirmer.

A la suite des incidents de Gelsenkirchen, l'amende de 100 *millions de marks dont avait été frappée la ville n'ayant pas été payée, les autorités françaises saisissent une somme équivalente à la mairie et à la gare* (18 *février*).

Malgré la défense des Alliés, le ministre de l'Intérieur prussien et le ministre des Transports du Reich se rendent à leur tour en territoire occupé (19 *février*).

A la suite d'une conférence entre M. Poincaré et M. Theunis, il est décidé qu'une administration civile alliée sera substituée à l'administration défaillante des chemins de fer du Reich (22 *février*).

— *L'occupation de nos troupes est étendue. La ville de Kœnigswinter et les bourgades de Kaub et de Loch sont occupées* (25 *février*).

— *Répondant à une question d'un député, à la Chambre des Communes, M. Bonar Law déclare que la France est entrée dans la Ruhr pour se faire payer de l'indemnité dont le chiffre avait été fixé en* 1921 *et que le gouvernement britannique considère ce montant prévu comme absolument impossible à recouvrer* (27 *février*).

EN ORIENT. — *La Grande-Bretagne annonce que, par courtoisie pour le gouvernement turc et pour soutenir Ismet-Pacha dans ses efforts*

en vue de convaincre les extrémistes turcs, elle va retirer ses vaisseaux de guerre ancrés dans le port de Smyrne, à l'exception d'un croiseur léger. La France et l'Italie adhèrent à cette mesure (26 février).

— Le gouvernement d'Angora présente à l'Assemblée nationale des propositions comportant la signature des clauses de paix de Lausanne, à condition de disjoindre les questions financières et économiques dont le règlement aurait lieu dans un délai maximum de six mois (27 février).

FRANCE. — *M. Ernest Judet rentre en France. Il est incarcéré à la prison de la Santé (17 février).*

— Mort de M. Delcassé, ancien ministre des Affaires étrangères (22 février).

— M. Gaston Doumergue est élu président du Sénat (22 février).

— Le Conseil des ministres décide le maintien du statu quo *pour le mode d'élection à la Chambre des députés (27 février).*

SUISSE. — *Référendum sur la convention des zones entre la France et la Suisse, réglant les relations de commerce et de voisinage entre les anciennes zones françaises de la Haute-Savoie et du pays de Gex et les cantons suisses limitrophes.*

Les votes émis par la Suisse allemande entraînent le rejet de la convention (18 février).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29107.

La Revue Universelle. Supplément au nº du 1er avril 1923.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XII. — JANVIER-MARS 1923

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

LES BEAUX-ARTS

L'HISTOIRE

ARMÉE ET MARINE

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29207.